N° 306 — Tome LXXXIV 16 Mars 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, EDMOND BEAUREPAIRE, PATERNE BERRICHON,
R. DE BURY, RENÉ DE CHAVAGNES, MARCEL COULON,
GASTON DANVILLE, MARIE DAUGUET, HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS,
JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
L.-N. GOUSSIEV (J.-W. BIENSTOCK *trad.*), CHARLES-HENRY HIRSCH,
P.-G. LA CHESNAIS, MAXENCE LEGRAND, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
CHARLES MORICE, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, PAUL SOUCHON, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

—

N° 366 — 16 MARS 1910

MARCEL COULON	*L'Unité de Jean Moréas* (I-II)	193
EDMOND BEAUREPAIRE	*Le Ruisseau de Ménilmontant et la Grange-Batelière*	216
MARIE DAUGUET	*Le Poème du Vin*	232
ANDRÉ ROUVEYRE	*Visages : XXXVII. Emile Verhaeren*	235
PATERNE BERRICHON	*Rimbaud et Verlaine*	236
RENÉ DE CHAVAGNES	*Le Juif au théâtre* (fin)	245
L.-N. GOUSSIEV (J.-W. BIENSTOCK *trad.*)	*Deux Entretiens de L.-N. Tolstoï sur la Révolution*	261
MAXENCE LEGRAND	*Monsieur Roches*, nouvelle	278

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues: Dialogues de Amateurs: CIV. Printemps*	296
PIERRE QUILLARD	*Les Poèmes*	299
RACHILDE	*Les Romans*	303
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	306
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	311
JULES DE GAULTIER	*Philosophie*	317
GASTON DANVILLE	*Psychologie*	322
HENRI MAZEL	*Science sociale*	326
CHARLES MERKI	*Archéologie, Voyages*	331
JOSÉ THÉRY	*Questions juridiques*	335
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	339
R. DE BURY	*Les Journaux*	345
ANDRÉ FONTAINAS	*Les Théâtres*	349
JEAN MARNOLD	*Musique*	355
CHARLES MORICE	*Art moderne*	359
PAUL SOUCHON	*Chronique du Midi*	362
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	367
P.-G. LA CHESNAIS	*Lettres scandinaves*	374
MERCVRE	*Publications récentes*	379
—	*Echos*	381

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

REMY DE GOURMONT

a Culture des Idées. (Du style ou de l'écriture. La Création subconsciente. La Dissociation des idées. Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence. Le Paganisme éternel. La morale de l'amour. Ironies et paradoxes). Nouvelle édition. Vol. in-18..... 3.50

LUCIEN JEAN

'armi les Hommes. (Nouvelles. Petits Caractères. Petites gens de la Cité. Notes. Carnet de Route. Le Romantisme nietzschéen). Notice de GEORGES VALOIS. Vol. in-18..... 3.50

LÉON SÉCHÉ

Madame d'Arbouville, d'après ses lettres à Sainte-Beuve, 1846-1850.

JOHN KEATS

'oèmes et Poésies. Traduction précédée d'une étude par PAUL GALLIMARD. Vol. in-18..... 3.50

ANDRÉ GIDE

Oscar Wilde. (In Memoriam (Souvenirs) Le « De Profundis »). Avec une héliogravure. Vol. in-18..... 1. »

H.-G. WELLS

Au temps de la Comète, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.50

CARDINAL DE RETZ

es plus belles pages du Cardinal de Retz, avec un portrait d'après PHILIPPE DE CHAMPAIGNE et une notice de CHARLES VERRIER (Mémoires, Pamphlets, Conjuration de Fiesque, Correspondance, Appendice: Chansons et Libelles. Bibliographie et Bibliographie.) Vol. in-18..... 3.50

JOSEPH CONRAD

e Nègre du « Narcisse », roman, traduit de l'anglais par ROBERT D'HUMIÈRES Vol. in-18..... 3.50

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

'Esprit qui passe, poèmes. Nouvelle édition. Vol. in-18..... 3.50

ALFRED DE MUSSET

ettres d'amour à Aimée d'Alton (*Madame Paul de Musset*) **1837-1848,** suivies de poésies inédites, avec une introduction et des Notes par LÉON SÉCHÉ. Portrait d'AIMÉE D'ALTON d'après le biscuit de BARRE et Autographes. Vol. in-18..... 3.50

Félix ALCAN, Editeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La philosophie de Léonard de Vinci, *d'après ses manuscrits*, par **P. LADAN**. 1 vol. in-16. 2 fr.

Rationalisme et tradition, *Recherches des conditions d'efficacité d'une morale laïque*, par **J. DELVOLVE**, maître de conférences à l'université de Montpellier. 1 vol. in-16. 2 fr.

Le droit et la sociologie, par **R. BRUGEILLES**, juge suppléant au tribunal civil de Bordeaux. 1 vol. in-8. 3 fr.

L'âme de l'adolescent, par **P. MENDOUSSE**, professeur de philosophie au lycée de Digne, docteur ès lettres. 1 vol. in-8. 5

Dieu et science, **Essais de psychologie des sciences**, par **E. de CYO**. 1 vol. in-8 avec 2 planches hors texte et 1 portrait de l'auteur. 1 vol. in-8. 7 fr.

Les mensonges de la vie intérieure, par **G. DROMARD**. 1 vol. in-16. 2 fr.

Précis de psychologie, par **H. EBBINGHAUS**, professeur de philosophie à l'Université de Halle. Traduit sur la deuxième édition allemande, par G. RAPHAEL, professeur agrégé d'allemand. 1 vol. in-8 avec 16 figures dans le texte. 5

Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures par **L. LÉVY-BRUHL**, professeur à la Sorbonne et à l'École libre des sciences politiques *(Travaux de l'ANNÉE SOCIOLOGIQUE, publiés sous la direction de* M. E. DURKHEIM). 1 vol. in-8. 7 fr.

Paix et bonheur, par **Lord AVEBURY** (SIR JOHN LUBBOCK), traduit de l'anglais par A. MONOD. 1 vol. in-16. 2 fr.

Le sens de l'histoire, par **Max NORDAU**. Traduit de l'allemand par Dr S. JANKÉLEVITCH. 1 vol. in-8. 7 fr.

L'art et le geste, par **Jean D'UDINE**. 1 vol. in-8. 5

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

La question sociale en Espagne, par **A. MARVAUD**. 1 vol. in-8. 7

Les officiers de l'armée royale et la Révolution, par **Lieutenant-Colonel HARTMANN**. 1 vol. in-8. 10

Études et leçons sur la Révolution française, **Sixième série**, par **A. AULARD**, professeur à l'Université de Paris. 1 vol. in-16. 3 fr.

Essai politique sur Alexis de Tocqueville, avec un grand nombre de documents inédits par **R. PIERRE MARCEL**. 1 vol. in-8. 7

Napoléon et la Catalogne [1808-1814] par **P. CONARD**, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, docteur ès lettres. Tome I. **La Captivité de Barcelone** *(Février 1808-février 1810)*. 1 vol. in-8, avec 1 carte hors. 10

Histoire de l'Europe au moyen âge de 395 à 1270, **BEMONT** et **G. MONOD**, de l'Institut, 1 vol. in-12. Nouvelle édition avec 63 gravures, 6 cartes dans le texte et 5 cartes coloriées hors texte. 5

La science de la Civilisation ou la réalité D. **Prolégomènes et bases pour la philosophie de l'histoire et la sociologie**, par **E. DE MAJEWSKI**. 2e édition. 1 vol. in-8. 6

L'ACTION NATIONALE

Organe de la Ligue Républicaine d'Action Nationale

evue Mensuelle — *Paraissant le 15 de chaque mois*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : **19, Rue Auber**

L'ACTION NATIONALE, organe de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale*, fondée ous la présidence de Victor Margueritte et sous le patronage des noms les plus éminents la République, a pour programme d'instruire l'opinion sur les questions qui ont trait *ux intérêts vitaux du pays, au développement de sa prospérité économique et commerciale, ses relations internationales, à sa force matérielle et morale.* Sincèrement attachée à esprit démocratique et aux institutions républicaines, elle se propose de rechercher les oyens d'assurer le développement harmonieux de la force et de la richesse nationales.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

'RANCE	Un an.....	10 francs	ÉTRANGER	Un an.....	5 francs
	Trois mois.....	3 —		Six mois.....	6 —

Une réduction considérable est faite aux membres de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale.*

Un numéro spécimen et la brochure de propagande sont envoyés gratis et franco sur demande adressée à l'Administrateur de la Ligue, 19, rue Auber, Paris.

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1909. — SEPTIÈME ANNÉE

Poèmes. Nouvelles, Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. Comptes rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en toute autre langue. " **La Balance** " annotera tous les livres nouveaux qui lui seront transmis en quelque langue qu'ils soient. " **La Balance** " paraît chaque mois en livraisons d'un grand format avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampe des meilleurs artistes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union postale — 18 fr. par an.

Directeur : SERGE POLIAKOFF.

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole. 23

IL MARZOCCO

ANNO XIV

FIRENZE — Via S. Egidio, 16 — FIRENZE

Fondatore : ANGIOLO ORVIETO — Direttore : ADOLFO ORVIETO

Col 1° di Gennaio 1907 è entrato nel suo 12° anno di vita.
Conta fra i suoi collaboratori i più reputati poeti e prosatori d'Italia.
E il più autorevole periodico settimanale di letteratura e d'arte.

PREZZI D'ABBONAMENTO

	ANNO	SEMESTRE	TRIMESTRE
Per l'Italia	**L. 5 —**	**L. 3 —**	**L. 2 —**
Per l'Estero	**» 10 —**	**» 6 —**	**» 4 —**

Abbonamenti dal 1° di ogni mese

Un numéro separato Centesimi DIECI

Librairie Léon Vanier, Éditeur, 19, quai Saint-Michel (PARIS)
A. MESSEIN, Successeur

Dernières Nouveauté

Laurent TAILHADE

La Feuille à l'Envers

Revue en un acte. Plaquette in-12 broché..... 1 5

Pour la Paix

Suivi de "Lettres aux Conscrits". Frontispice de Destrem..... 1 5

ADELSWÄRD-FERSEN

ET LE FEU S'ÉTEIGNIT SUR LA MER..

Roman de CAPRI. — 1 volume in-12 broché..... 3 5

Christian CHERFILS

L'ESTHÉTIQUE POSITIVISTE D'AUGUSTE COMTE

Exposé d'ensemble d'après les textes. — In-12 broché..... 3 5

René GHIL

L'Ordre Altruiste

4e partie de "Dire du Mieux". 1re partie de "Œuvre"

Édition nouvelle et revue. Un volume in-12 broché..... 3 5

Léopold KAMPF

LE GRAND SOIR

Représenté pour la 1re fois au Théâtre des Arts et joué 300 fois dans la version français de Robert d'Humières, précédé de Véra, nouvelle inédite. In-12..... 2 5

Valentine de SAINT-POINT

Une Femme & le Désir

Roman. — 1 volume in-12 broché..... 3 5

Les Belles Prières

Recueillies et publiées par Annie de PÈNE

1 volume in-12 broché..... 3 5

Dans ce livre, œuvre de diffusion, Mme Annie de Pène nous donne des prières orientales occidentales et chrétiennes. Ce n'est, dit-elle dans une très belle préface, ni un livre de piété, une œuvre littéraire, mais la réunion des plus belles paroles qu'ait jamais inspiré aux homm le sentiment religieux. En ce temps de vie à outrance on sera heureux de trouver réunis da un livre de 300 pages des chefs-d'œuvre éparpillés dans cent volumes très rares.

L'UNITÉ DE JEAN MORÉAS

—

I

Le pressant problème que propose un écrivain nombreux et divers, c'est de rechercher à travers ses accidents, ses contradictions, ses métamorphoses, ce qui donne aux différentes parties de son œuvre un air commun, ce qui présente sous le même ton son assemblage multicolore, ce qui retient en un chapelet incassable des grains variables de grosseur, de forme et de substance quelquefois. Pourquoi y a-t-il moins de distance entre *Les Plaideurs* et *Phèdre* qu'entre cette *Pèhdre* et la *Phèdre* de Pradon? Pourquoi ne nous choque-t-il point que *Madame Bovary* et *Salammbô* soient du même père et trouverions-nous absurde de demander si la première *pourrait* être de Balzac, alors qu'un lecteur des temps futurs qui ignorerait l'origine de cette touchante Emma, mais qui serait averti de pas mal de choses, serait plus tenté d'en faire la sœur de telle héroïne balzacienne que celle de la prêtresse de Tanit?

Au critique, qui soulève des difficultés là où il n'y en a pas, à résoudre des difficultés qui paraissent insolubles. A lui de montrer clarté, logique, naturel là où nous soupçonnerions mystère, désordre, artifice.

A lui d'expliquer comment l'ironiste bénin... bénin... bénin...du *Crime de Sylvestre Bonnard*, celui qui, dans *La Rôtisserie* et *Les Opinions*, laisse apercevoir des griffes tranchantes, mais si gantées ! et le cruel misanthrope qui, dans *L'Ile des Pingouins*, jette le masque avec le délibéré du traître au 5e acte

des mélodrames sont un animal unique, plein de fini et de poli et non l'hircocerf ou le caméléopard.

A lui de faire sentir que le nihiliste des *Trois Idéologies* n'a fait que donner pâture à son égotisme en devenant le nationaliste pieux de *Colette Baudoche*, et que le regard qui scrutait le jardin de Bérénice n'est pas tellement plus myope que celui qui couve *sa* terre et *ses* morts du haut de Sion-Vaudémont.

Qu'un Huysmans, du matérialisme le plus positif, se précipite dans un mysticisme sans fond ; que le Gourmont qui s'est endormi sur les missels et les reliquaires s'éveille sectateur farouche de la joie de vivre et de la liberté de penser, le critique montrera que c'est de façon normale et nous dirons avec lui ce qu'il aura dit avec M. de la Palisse : « Mais cela ne pouvait pas être autrement. »

Je vais ramener à l'unité le génie contradictoire de Jean Moréas, montrer qu'il s'est développé suivant un ordre bien déterminé et le donner comme un exemple d'immutabilité avec tous ses changements. Le sujet exige qu'on le traite avec ampleur. Il faut le scinder en deux parties pour faire entrer l'une dans le cadre d'une étude de revue. Je distinguerai l'unité de but et l'unité de moyens. Je ne toucherai la seconde que le moins possible et m'attacherai à la première : la plus importante, la moins apparente et qui subordonne l'autre, par définition. Si l'on n'aperçoit pas sans peine les pourquoi de Moréas, on se rend mieux compte de ses comment. Il est visible qu'il a toujours combattu avec les mêmes armes, s'il ne les a pas toujours maniées de même. Clarté, précision, mesure, simplicité; sens de la perfection qui lui a permis de faire un « choix » de chacun de ses volumes — opération dont la plupart des écrivains chargent la postérité, — il n'est pas un de ses poèmes qui ne soit pourvu de ces qualités si rares. Et surtout, surtout la concision, le pouvoir d'employer toujours le minimum de mots et de sens, sans être sec ; qualité qui n'est française en poésie que chez Racine et La Fontaine et dont l'absence caractérise l'art romantique. Ce don caractéristique, *Les Stances* le portent à un maximum prodigieux, mais il distingue chacun de ses vers.

Ajoutez aux effets la cause : une raison froide, calculatrice,

triomphant sans grimaces et sans cris d'une sensibilité délicate. Voici ce qu'il faudrait montrer dans son œuvre pour en établir l'unité de moyens. On l'apercevra dans mes citations, que je n'ai pas l'intention de ménager :

> Je ne dis rien que je n'appuie
> De quelque exemple...

c'est, donnée par le plus convaincant des démonstrateurs, la devise, à mon sens, du critique. Il doit l'appliquer sans faiblesse — surtout lorsqu'il s'agit de beaux vers.

Cependant, il faut que je le répète, ce ne sera ici qu'une partie de mon sujet. Et pas la plus favorable sinon à démontrer le génie de Moréas, du moins à le faire aimer. Certains poètes gagnent à ne point être vus de trop près. D'autres n'y perdent rien s'ils n'y gagnent point. Celui-ci veut qu'on le déguste. C'est le trahir que de le servir dans de grands verres qu'on avalera d'un trait. J'aurais moins de scrupules à traiter Verhaeren ou Régnier comme je vais le traiter : à vol d'oiseau. Verhaeren surtout. Il vend en gros. Régnier fait de préférence le demi-gros. Moréas uniquement le détail. Qu'on ne juge pas malséante cette image. Ronsard, qui vendit en gros lui aussi, sauf exceptions (et ce sont ces exceptions seules dont on se souvient!) l'a ennoblie :

> La mercerie que je porte,
> Bertrand, est bien d'une autre sorte
> Que celle que l'usurier vend
> Dedans ses boutiques avares...

mais c'est bien « mercerie » tout de même. Un des moins justes reproches qu'on ait faits à Moréas, c'est de tenir petit magasin, Il ne faut point séparer le magasin de ses dépendances. Il faut voir aussi ce que le magasin renferme. Il est facile d'avoir de la place; beaucoup moins de la garnir. Celui-ci, ses caves et ses greniers sont vastes, bondés. Et je certifie qu'il possède encore des entrepôts. Mais il ne vend guère qu'un objet à la fois, et, dans une grosse (comme vous savez, douze douzaines), il n'en juge qu'un ou deux dignes d'être offerts. D'autres préfèrent réaliser du bénéfice sur la quantité.

Je m'occupe moins d'écarter autrui que de mettre Moréas en place. Ai-je besoin de dire que l'art de Régnier et de Ver-

(1) Au n° du 15 janvier de la *Revue de Paris*.

haeren ne me laisse pas insensible? J'écris, pénétré de la beauté de ce *Don Juan au tombeau*, que M. Henri de Régnier vient de publier, et des poèmes qui l'accompagnent. Verhaeren, c'est des fragments de Rubens multipliés par des éclats de Michel-Ange. C'est une insatiable traduction de cet admirable juron romantique : « Tonnerre et éclairs! » Mais je crois voir que Régnier a lu *Les Stances* depuis ces derniers dix ans et que ce n'a pas été au détriment de son génie. Quant à l'auteur des *Villes Tentaculaires*, il ressemble le Cyclope Polyphème. Or ses relations avec Ulysse ne furent pas pour rendre Polyphème athénien. L'art de Moréas, c'est le tronc d'olivier durci au feu qui entre dans l'œil du Cyclope. Oui, Moréas, c'est Ulysse le subtil. C'est même un autre personnage, qui l'emporte sur Ulysse quant à la subtilité, à la variabilité, au don des métamorphoses.

C'est le dieu Protée.

§

Au cours de cette autobiographie psychologique que sont *Les Stances*, Moréas se compare au dieu Protée :

> Tantôt semblable à l'onde et tantôt monstre ou tel
> L'infatigable feu, ce vieux pasteur étrange
> (Ainsi que nous l'apprend un ouvrage immortel)
> Se muait. Comme lui, plus qu'à mon tour, je change.

« Je ne suis jamais constamment d'un pareil avis », — a-t-il écrit encore, rappelant cette parole de Socrate dans le *Second Hippias*.

Ce qui est vrai de l'homme est vrai de l'œuvre. Elle offre bien visiblement le manège protéen. Rien de plus éloigné de cet esprit-là que le piétinement sur place, le recommencement et cette fabrication en séries qui n'est pas moins profitable parfois au littérateur qu'à l'industriel. Combien auraient vécu leur vie de poète sur ce magnifique résultat des *Syrtes*, aboutissant d'un long et pénible effort puisqu'il ne peut être produit qu'aux abords de la trentaine par un homme qui fut à la poésie dès son premier balbutiement! Là, avec toutes les influences qui se partageaient, en 1883, une intelligence curieuse et plastique, Gautier et Baudelaire apparaissent combinés suivant des formules inédites assez nombreuses, assez fécondes pour créer un art personnel et de longue haleine.

Voici l'une; et je ne pense pas qu'il soit nécessaire de montrer ce qu'elle suppose d'acquis et ce qu'elle laisse prévoir qu'on peut acquérir :

Dans les jardins mouillés, parmi les vertes branches,
Scintille la splendeur des belles roses blanches.

La chenille striée et les noirs moucherons
Insultent vainement la neige de leurs fronts :
Car, lorsque vient la nuit traînant de larges voiles,
Que s'allument au ciel les premières étoiles,
Dans les berceaux fleuris, les larmes des lutins
Lavent toute souillure, et l'éclat des matins
Fait miroiter encor parmi les vertes branches
Le peplum virginal des belles roses blanches.

Ainsi, ma belle, bien qu'entre tes bras mutins
Je sente s'éveiller des désirs clandestins,
Bien que vienne parfois la sorcière hystérie
Me verser les poisons de sa bouche flétrie,
Quand j'ai lavé mes sens en tes yeux obsesseurs,
J'aime mieux de tes yeux les mystiques douceurs
Que l'irritant contour de tes fringantes hanches
Et mon amour absous de ses désirs pervers
En moi s'épanouit comme les roses blanches
Qui s'ouvrent au matin parmi les arbres verts.

Que manque-t-il à un artiste qui s'exprime ainsi pour être son maître et pour marier à sa guise le sentiment et l'ingéniosité? Si la pudeur enfantine n'avait rien à craindre de cette pièce, toute pudique cependant, je voudrais que l'on la donne en modèle aux écoliers. J'y vois une démonstration de syntaxe française comme il y a des démonstrations de boxe anglaise ou de jiu-jutsu. J'y trouve un exemple d'ajustage de la forme sur la pensée, de balancement et de cadence, d'égalité dans le souffle, de naïveté mêlée à pas mal de roublardise, et, en un mot, d'achevé. Mais quoi! des pièces comme

Tes mains semblant sortir d'une tapisserie

ou : « Ce jour-là les flots bleus... », ou « Bientôt viendra la neige »,ou « les Roses jaunes » et encore « Parmi les marronniers » — et quels poèmes rejeter de ce tout parfait volume! — valent bien cet agréable poème-là. Il n'y avait qu'à creuser ce sol vierge où les premiers coups de pic révélaient tant de minerai et son légitime possesseur pouvait légitimement penser que l'exploitation n'en ferait pas déshonneur aux muses.

Et cependant *Les Cantilènes* (1886) inaugurent presque immédiatement un art et une pensée nouvelle. Et il y a plus de distance encore entre *Le Pèlerin passionné* (1891) et *Les Cantilènes* et le Moréas d'aujourd'hui ne diffère pas moins du Moréas du *Pèlerin* que ce troisième-ci du tout dernier. En fait, chacun des ouvrages du poète est un démenti au précédent. Rarement but ne se trouva mieux atteint, jamais de façon pareille. Cette laborieuse carrière n'apparaît pas une suite d'efforts en droite ligne dans la même voie, mais marches et contre-marches, voltes-face et zig-zags.

Vous ne trouverez dans Baudelaire, Gautier, Leconte de Lille, pas plus que dans Banville, Sully-Prudhomme ou Heredia un phénomène semblable. Avec eux, la difficulté consisterait à démontrer non leur unité, mais leur multiformité (1). Et je ne voudrais pas, pour certains, me charger de l'opération. Allez-vous dire que Baudelaire et Heredia sont tout-un, surtout parce qu'ils n'ont fait qu'un livre? Je vous demanderais en quoi l'auteur des *Poèmes Barbares* diffère de celui des *Poèmes Tragiques* et quelle différence importante vous établissez entre les premiers et les derniers vers de Sully. Si ma mémoire oubliait dans quel volume se trouve *Djihan-ara*, dans quel *Çunacépa*, qui est-ce qui pourrait bien me le dire? Régnier et Verhaeren ont certes évolué depuis vingt-cinq ans, mais, à côté de Moréas, leur évolution n'a pas d'histoire. Qu'on essaie d'établir pour eux, même à grands renforts de commentaires, ce qu'un simple coup d'œil jeté sur son œuvre prouve sur-

(1) Multiplicité matérielle, externe (Hugo, Verlaine, Régnier) qu'il ne faut pas confondre avec la complexité, qualité plutôt intérieure. On peut être complexe sans être multiple (Baudelaire). Mais il y a beaucoup de chances pour qu'étant multiple on soit complexe (Verlaine).

La complexité de Moréas, absolument commune à toutes les parties de son œuvre, ce qui est une belle marque d'unité, vient de ce qu'il réunit un imaginatif et un critique qui non seulement ne se font point de tort, mais qui s'équilibrent et se fortifient. C'est exactement le cas de Remy de Gourmont. (V. notre étude au *Mercure* du 1er juin 1909.) Ils offrent de grandes similitudes s'ils sont aussi différents que deux originaux de cette envergure doivent l'être. Romanistes et grammairiens, leur pensée, toute française et toute moderne, est saturée de moyen-âge et de métaphysique allemande. Ils ont la même philosophie; leur acuité psychologique qui est extrême est d'égal degré. Il y a des choses qu'ils sont les seuls à avoir dites et ils les ont parfois dites avec les mêmes mots.

Si Moréas fanatique de la Poésie fait profession d'ignorer la Science, il a bien des qualités du savant et, autant que Gourmont, l'esprit positif et l'instinct de l'observation. Ces grands écrivains sont, comme leur chef de file Gœthe, comme leur aîné Anatole France, des victoires de la raison sur la sensibilité. Je les mettrai quelque jour en parallèle. Mais je ne suis pas fâché de dire dès aujourd'hui qu'il est impossible d'admirer pleinement l'un sans goûter pleinement l'autre et combien la connaissance de l'autre est utile à la compréhension de l'un.

abondamment. S'il y a eu chez eux évolution, il y eut chez lui révolutions. Tranformisme ici, modification continue des formes; mutation brusque là. Ils relèvent de Lamarck, lui de de Vries — tout au moins il en a l'air, puisque je viens précisément prouver le contraire, mais le psychologue a des éléments que le biologiste n'a pas.

Choisir en suivant l'ordre chronologique une pièce ou deux dans chacun de ses volumes et les présenter à la file ne suffirait pas à donner une idée suffisante de ses révolutions. Faisons une exception pour *Les Stances*, qui ne forment à tout prendre qu'un poème en six chants et dont la science seule de M. Eugène Godefroy pouvait tenter l'analyse (1). Ses livres offrent intrinsèquement autant de variété matérielle qu'il y en a dans l'œuvre entière.

Et cette variété déborde les divisions qu'il a établies dans chacun pour en pallier l'effet chaotique. C'est peu de dire, par exemple, que les quatre chapitres des *Cantilènes* sont de matière et de manière non ressemblantes. Que les qualités de forme et de fonds qui décorent — je ne dis pas qui constituent — la pièce initiale de *Funérailles* :

> Roses de Damas, pourpres roses, blanches roses,
> Où sont vos parfums, vos pétales éclatants?...

ne sont pas celles du fameux Ruffian, d'*Interlude* ;

> Sa main de noir gantée, à la hanche campée,
> Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,
> Il passe sous les hauts balcons indolemment...

ne se retrouvent dans aucune des pièces qui composent *Airs et Récits*, cette mosaïque; et ne sont pas non plus celles de *Le Pur Concept*. Cela ne serait pas très significatif. Mais il est aussi impossible d'indiquer une pièce pleinement caractéristique de l'une des divisions secondaires de son œuvre que de l'une de ses divisions principales. Tant est grande chez cet homme la faculté de vouloir et de pouvoir toujours du nouveau! C'est un Protée qui se subdivise en petits protées, et ainsi de suite.

Qu'y a-t-il de plus différent, je pourrais dire de plus discordant que les deux pièces principales du *Pèlerin Passionné* et qui figurent comme les tours de ce curieux édifice romano-

(1) *Critique de la Perfection (Vers et Prose*, juin-juillet-août 1906).

gothique : *Agnès* qui ouvre le livre et *Galatée* qui le clôt?

Il y avait des arcs où passaient des escortes
Avec des bannières de deuil et du fer
Lacé, des potentats de toutes sortes,
Il y avait dans la cité au bord de la mer.
Les places étaient noires et bien pavées, et les portes,
Du côté de l'est et de l'ouest, hautes ; et comme en hiver
La forêt, dépérissaient les salles de palais, et les porches
Et les colonnades de belvéder...

Cette cité maritime, si tel détail l'indiquera au bord d'une mer méridionale, semble décrite par l'imagination embrumée d'un chanteur barbare, trouvère de l'extrême-nord. Et c'est ainsi qu'un peintre flamand contemporain des Van Eyck aurait cru représenter Venise ou Byzance. Mais *Galatée* ressuscite le sentiment et le langage du plus galant troubadour, Arnaud Daniel ou Folquet :

Oublie, ô Cyclope, sauve tes vœux
Du réseau gracieux
D'un regarder où tu te fis enclore,
Déjà, sous un chef verdissant la source bruit,
Déjà l'églantier se colore
Déjà l'arbre sylvestre porte fruit...
. . . . . .
Printemps et Mai
Ont parfumé
Et val et plaine ;
Zéphyr haleine.
De ci, de là ballent, farauds,
Pastourelles et pastoureaux.
Où trouver, las!
Trêve et soulas
A ma grand'peine?

§

L'aspect bigarré du *Pèlerin* est trop volontaire pour que j'insiste. Cela prétend aller de la Cantilène de Sainte Eulalie à la Pléiade et circonscrire la chrétienté moyen-âgeuse de la Tamise au Bosphore et des villes hanséatiques au royaume de Naples — non sans visiter fréquemment la Grèce et Rome. Et quand le poète proclame que « déjà » par son art

Se répondent Pindare et Thibaut et Ronsard,

il faut bien que ce ne soit pas sans cacophonie subtile ni de beaux désordres.

Mais les 23 pièces des *Syrtes*, on est à se demander par quel sortilège cela forme un tout. Le livre est court. La moins blanche de ses 90 pages ne renferme pas plus de seize vers. Exactement 675 vers, refrains compris. Or, partout, ce cachet qui distingue, différencie. Non, comme dans *Le Pèlerin*, par l'artifice de ce que j'appellerai le contre-pied, l'antithèse de la métrique et du sujet, mais de façon naturelle. C'est pourquoi le fossé qui sépare *Remembrances* de *Homo Fuge*, qui sont aux deux bouts du livre, a beau être large et profond, le lecteur le franchit d'un saut. Et, de fait, ces deux poèmes qui ont l'importance d'*Agnès* et de *Galatée* dans *Le Pèlerin* sont bien de même substance. Construits en octosyllabes (quatrains l'un, l'autre sixains), ils offrent la même prosodie et syntaxe, les mêmes tours et vocabulaire. Mais l'un est aussi subjectif et sentimental que l'autre objectif et philosophique. Et tandis que l'un évoque des visages et des paysages chers :

C'est le Passé, c'est le Passé
Qui pleure la tendresse morte.
C'est le bonheur que l'heure emporte
Qui chante sur un ton lassé...

l'autre expose, en dehors de toute allusion personnelle, les bonnes raisons du renoncement vital :

Sur l'arbre et la bête de somme,
Sur le fauve altier, et sur l'homme
Inutilement révolté,
Monstre de pleurs et de sang ivre,
Désir formidable de vivre,
Tu fais peser ta volonté !

Feuilletons un peu cette multiplicité, qualité si puissante, si persistante que j'en fais un des éléments principaux de l'unité de ce génie. Regardons ce que contiennent les vingt-cinq quatrains de *Remembrances* et l'abondance des souvenirs que le poète qui tisonne une nuit d'hiver aperçoit jaillir de la flamme en écoutant le vent hurler. Qu'elles sont en nombre, qu'elles sont diverses ces beautés naturelles et féminines : de Grèce, de Venise, des bords du Rhin, pyrénéennes et de Paris qui paraissent et s'enfuient dans l'encadrement de l'âtre, ainsi que les poteaux du télégraphe par la fenêtre du wagon ! Comme elles soulignent les ressources de son art en même temps que la bonne volonté de ses yeux et de son cœur !

Cent minuscules vers. Là où il y aurait à peine de quoi mettre en train l'appétit verbal d'Hugo ; là où un Vigny, un Leconte de Lisle, majestueux et lents, ou le « kolossal » Verhaeren n'auraient pas assez d'air pour ouvrir leurs ailes, celui-ci trouve la place de monter et de descendre et d'aller et de venir je ne sais combien de fois. Paysagiste du motif :

Parmi des chênes, accoudée
Sur la colline au vert gazon,
Se dresse la blanche maison,
De chèvrefeuille enguirlandée...

du panorama :

Hautes sierras aux gorges nues,
Lacs d'émeraude, lacs glacés,
Isards sur les crêtes dressés,
Aigles qui planez par les nues ;

Sapins sombres aux larges troncs,
Fondrières de l'Entécade
Où chante la fraîche cascade
Derrière les rhododendrons ;

Et vous, talus plantés d'yeuses...

il est le portraitiste réminiscent de beautés de musées et de poèmes : vierge allemande et villageoise, filleule de la victime de Faust ; patricienne et dogaresse. Il est le photographe des vivantes habitantes (en 1883) de la rue et des boudoirs parisiens, et qui ne revivent pas mieux sur les toiles de Duez et de Renoir que sur ces clichés auxquels vous ne refuseriez point (poésie à part) l'intérêt d'anciens journaux de mode :

En jupe de peluche noire
Avec des chapeaux tout fleuris,
Mes folles amours de Paris
Dansent autour de ma mémoire.

Elles ont des cheveux d'or pur
Et sous les blanches cascatelles
Des guipures et des dentelles
Des seins de lis veinés d'azur...

... un fresquiste de méditerranées qui idéalise Hugo d'Alesi avec Puvis de Chavannes ; un peintre d'intérieur hollandais ; un autre Rembrandt au-petit-pied, qui sait peindre le dedans sur le dehors ; et ce virtuose qui, faisant de la couleur avec du parfum et de la musique, fixe une minute de Venise :

Quelle est cette aubade câline
Chantée — on eût dit en bateau,
Où se mêle un pizzicato
De guitare et de mandoline?

Pourquoi cette chaleur de plomb
Où passent des senteurs d'orange,
Et pourquoi la séquelle étrange
De ces pèlerins à froc blond?

Et cette Dame, quelle est-elle,
Cette Dame que l'on dirait
Peinte par le vieux Tintoret
Dans sa robe de brocatelle?

N'allez pas croire que j'ai compté tout.

§

De cette multiplicité d'aspect *Iphigénie* nous offre un curieux exemple.

S'il est un genre, cependant, qui prête peu au mélange dans la forme et dans le ton, un genre vraiment... camaïeu, c'est bien le poème tragique tel que Corneille, Racine, Voltaire nous l'ont fait. Tragédiens, ces grands hommes sont habillés chacun avec une seule couleur, des pieds à la tête. Architectes, ils ne connaissent que l'appareil de l'alexandrin. Pliés par l'habitude, ils sont plastiquement réguliers comme des machines. D'où une certaine monotonie dont la prodigieuse habileté de Racine lui-même ne nous garde pas toujours. Aucun n'a su profiter de la formule du chœur. Ne parlons pas des chœurs d'Esther et d'Athalie, exceptions qui confirment la règle et montrent l'inaptitude du grand poète si savant variateur psychologique, si bien instruit des sautes de notre âme à changer de rythmes et de mètre, de style et de mots. Mais très naturellement, innovant en tragédie comme en tout, Moréas nous a rendu la variété du drame grec. On n'a pas assez remarqué ce que présente d'original ce retour à de vieilles règles. Ni comme passer de l'uniformité métrique des dialogues et des tirades aux nombreux caprices du chant, ainsi que l'oiseau change de branche, exigeait des ailes. *Iphigénie*, c'est l'ode, l'élégie ou l'épopée versées dans la tragédie comme d'une corne d'abondance. C'est le record battu des métamorphoses du vieillard marin. Jamais mieux qu'ici la muse de Moréas n'aurait plus raison de dire : « Je ne suis jamais constamment d'un pareil avis. »

Prenons le chœur qui ouvre l'acte IV en célébrant les noces de Pélée et de Thétis, la naissance d'Achille et en lamentant le sacrifice d'Iphigénie. A la plénitude des alexandrins comme il ne peut pas s'en rencontrer de mieux remplis, succèdent les agiles heptamètres et, mariés dans la large strophe sixtine, les vers de douze et les vers de six se déroulent ensuite en simples guirlandes. Mais la véritable variété de l'œuvre est dans le contraste du lyrique et du dramatique; chacun de ces modes poussant, pour ainsi dire, au plus haut de sa possibilité, c'est constamment le heurt de deux extrêmes.

Aveugle criminel, si le dieu des batailles,
Arès, n'accorde point de forcer les murailles
De l'antique Pergame, ou qu'un retour amer
Te fasse errer longtemps sur la profonde mer,
Quels vœux formeras-tu ? Quelle prière vaine
Sortira de ma bouche? Ah! les dieux immortels
Voudront-ils t'épargner et détourner leur haine
D'un père injurieux qui souille les autels
Du sang de ses enfants ?... Quand mon regard avide,
La cherchant, trouvera partout sa place vide,
Quand je reconnaîtrai, tout poudreux et défait,
L'ouvrage virginal où sa main se plaisait;
Je pleurerai ma fille et je verrai son père
Sous le hideux aspect d'un monstre sanguinaire.

Tels sont les suprêmes arguments que Clytemnestre jette à son époux. Langage théâtral, certes, mais qui se rapproche singulièrement du langage quotidien. Cela va dans le nature plus loin que les conditions de son génie le permirent à Racine. C'est d'un terre-à-terre assez osé. Un peu plus nous tomberions dans la tragi-comédie (1). Le Chœur arrive et nous bondissons d'un coup à une belle hauteur :

Quel plectre anime ainsi les cithares sonores ?
Quel souffle a traversé le pertuis des roseaux?
Sur le haut Pélion, montagne des Centaures,
Tous les antiques pins bruissent comme des eaux.

(1) Le bon Corneille n'y eût point manqué, s'il avait voulu faire parler sur ce ton une de ses héroïnes :

Ecoute, Agamemnon...
T'ai-je depuis ce temps donné sujet de plainte?
Content dans ta maison et la quittant sans crainte,
Près de moi ton ennui se soulageait encor.
Une femme modeste est un rare trésor ;
Elle obéit toujours et jamais n'importune,
Mais la méchante femme est chose plus commune.

Voyez aussi avec quelle sage familiarité le Chœur marque par ses réflexions les

Les filles de Mnémosyne,
De Zeus la race divine,
Les Muses aux noirs sourcils,
Vont célébrant la journée
Qui consomme l'hyménée
De Pélée et de Thétis.

O dangers de l'enthousiasme! Si j'avais le temps de vous re l'ode entière peut-être que vous ne me trouveriez pas assez e tiédeur. Cependant vous ne nierez pas qu'il y ait là quelue chose de divin au sens où l'entend Platon. — Et pourtant, Iphigénie :

Et pourtant, ô malice où le monde s'obstine!
Une brutale main
Avec le fer aigu fera de ta poitrine
Jaillir ton sang humain.
Ah! comment l'incarnat qui pare ton visage
D'un charme virginal
Et ta fierté décente et la fleur de ton âge
Sauraient vaincre le mal,
Puisque l'ambition, la fraude et l'impudence,
Le vice injurieux
Ont fait que les mortels sont livrés sans défense
A la haine des dieux!

Lisez encore à l'acte II, scène v, les gémissements d'Agamemnon :

Ni tes beaux yeux en pleurs, ni ton dernier appel
N'écarteront tes pas, ma fille, de l'autel :
C'est là que j'ai dressé ta nuptiale couche.
Par mon ordre un bâillon te va fermer la bouche,
Car comment maintenant entendrai-je ta voix?
Je l'entendais, hélas! me charmer autrefois
Quand nous vivions heureux au palais de Mycène,
Quand les dieux bienveillants m'épargnaient toute peine!

Puis ces deux vers que l'on pourrait, avec de la malveillance, réciter sur le ton des parodies d'Offenbach, tant ils sont de bonne foi:

C'est assez et courons, sans plus nous plaindre en vain,
Une dernière fois consulter le devin.

terminent la scène et le chant guerrier se fait entendre :

coups que se portent Agamemnon et Ménélas à la scène iv de l'acte I. Cela rappelle les aphorismes de Sancho Pança sans que l'on songe à sourire. Avec son sens exquis de la modernité, Moréas a fait de la tragédie classique, cette monarchie absolue, un gouvernement démocratique.

Près du Simoïs aux rapides
Tourbillons argentés,
Couvert de leurs armes splendides,
Sur leurs vaisseaux montés,
Ils viendront ces rois que renomme
Tout le peuple argien,
Héros qui mêlent un sang d'homme
Au sang olympien ;
Ils viendront venger tes parjures,
O Troie, et par le fer
Gagner la sœur des Dioscures
Qui brillent dans l'éther.
Et vaine sera la vaillance
Du magnanime Hector
Et d'Enée à la forte lance
Et des fils d'Anténor.
Tel un fauve de grande taille
Dans un troupeau de bœufs
Tel s'élance dans la bataille
L'Éacide fougueux.
Ajax à la vaste poitrine...

En faisant son Iphigénie toute différente de la tragédie de son illustre rival, Moréas a montré la puissance de sa personnalité. Mais, s'il y a dans Racine beaucoup de choses que Moréas ne devait pas ou ne pouvait pas mettre dans sa pièce, il y a dans son œuvre à lui quelque chose qui manque à la tragédie racinienne. A Sophocle, Moréas a su ajouter un air d'Homère et de Virgile. Le dénombrement de la flotte des alliés, l'invocation à Arès, l'incendie de Troie, l'enlèvement d'Hélène, d'autres épisodes encore, terribles ou doux, donnent figure d'épopée à une tragédie comme il n'en est pas beaucoup de plus scéniques. Cela se refera peut-être, mais cela n'avait jamais été fait. Leconte de Lisle l'avait tenté ; tout son génie n'a réussi qu'à écarter de son visage de chanteur épique et lyrique le masque de la tragédie.

II

S'il fallait, pour prouver a priori qu'elle n'est pas hors nature, trouver à cette Muse changeante une analogie dans l'infinité des formes de la nature animée, je comparerais les métamorphoses de Moréas à celles qui conduisent à l'état parfait certains insectes. Alors *Les Syrtes* et *Les Cantilènes* figureraient la larve déjà forte de miel et de chair quand elle nous

apparaît et qui grossit et colore sous nos yeux avec trois ou quatre mues. *Le Pèlerin Passionné*, *Énone au clair visage*, *Eriphyle*, ce serait la chrysalide riche d'autant d'or qu'il y en a dans cet admirable terme — et c'est une soie bien fine qui a tissé le cocon. *Iphigénie*, l'insecte qui s'est libéré et qu'encourage et que durcit le soleil. *Les Stances*, le papillon dans son éclat et cette poésie d'âme ferait souvenir qu'en grec papillon et âme c'est la même chose et le même mot.

Mais plutôt qu'une image fantaisiste, voici bien exactement le scénario de la comédie en cinq actes que le poète nous aura jouée si, comme il est vraisemblable, l'état actuel est bien le définitif. On ne va pas plus loin que *Les Stances* et quand Moréas s'est écrié :

> Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume.
> Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé,
> Et s'il a plus d'éclat, peut-être il se consume
> Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé,

le psychologue cruel a dû remplacer peut-être par sans doute. Et voilà sept et huit années que la lyre reste muette. Et ce n'est pas parce que le tragique d'Iphigénie récidiverait et nous donnerait Ajax ou bien Philoctète qu'il ferait mentir l'oiseau de mauvais augure qu'il oblige d'être lorsque l'on le connaît bien. Moréas, tragédien, peut nous émouvoir encore une fois. Critique, il a de quoi nous surprendre, et nul ne met plus haut que moi la valeur de ses analyses littéraires, le charme aérien de ses récits de voyage, le discernement philosophique qu'il exerce par la plume du chroniqueur. Ses *Esquisses et Souvenirs* ne me paraissent inférieurs aux *Stances* qu'en tant que la prose est inférieure à la poésie. Il grossira donc son œuvre en prose. Son érudition mise au service de son talent de conteur, il ajoutera des *Contes de la Vieille France* à ceux qu'il nous a donnés. Il fera, pour tel petit chef-d'œuvre du moyen-âge, le travail de transposition qu'il a fait pour *l'Histoire de Jean de Paris*. Lyriquement je ne dirai pas qu'il est mais qu'il a fini. Pour cet homme *qui ne recommence point*, ses *Stances* sont le chant du cygne.

Décrivons son évolution comme nous résumerions une pièce de théâtre. Plus fidèlement nous suivrons la réalité, mieux apparaîtra cette multiplicité où nous voulons faire voir une action unique. Mais déclarons tout de suite que, s'il n'y aura

unité d'action qu'à condition que l'on regarde de très près... et en arrangeant un peu les choses, il y a incontestablement dans sa pièce unité de lieu. La scène, d'un bout à l'autre, se passe dans le royaume de la clarté et de la propriété des termes, c'est-à-dire en bon langage français. On a trop dit et cru le contraire pour qu'il ne soit pas nécessaire d'affirmer une vérité si certaine. Obscur, Moréas n'a pu l'être, il y a vingt ans, que par certaines subtilités de grammairien que Vaugelas et Littré eussent trouvées toutes naturelles et par l'usufruit de mots dont il n'est pas un que Larousse n'ait en nue propriété. Mais celui qui s'écriait en pleine mêlée symboliste : « Répudions l'Inintelligible, ce charlatan (1) », n'a jamais écrit quoi que ce soit qui ne puisse pas s'entendre. Je ne suis pas de ceux qui condamnent sans circonstances atténuantes l'incompréhensibilité d'un Mallarmé et je préférerais une énigme mallarméenne, même insoluble, à l'évidence telle que la réclame hargneusement quelquefois le lecteur moyen. Mais Moréas, auteur parfois difficile, exigeant de l'attention et du savoir, — aristocratique, disons le mot, — n'a jamais rien eu de mallarméen. Il a pu être obscur (rarement d'ailleurs) au sens où un théorème de géométrie est obscur pour qui ne sait ou qui ne peut être géomètre (2). Et il faudra bien qu'on finisse par admettre qu'il en est de la littérature, ainsi que de la science, ainsi que de n'importe quoi. Qu'en poésie aussi il y a des manuels de première, de seconde et de troisième année. Qu'il est bon de n'apporter ni indisposition, ni ignorance à la lecture des beaux vers. Que, pour comprendre l'art, il faut de l'habitude, comme il en faut pour la cuisine et pour la politique. Nihil in intellectu...

— «...

— « ... Oui, j'avais frappé les trois coups, et vous voulez que je lève le rideau...

(1) *Les Premières armes du symboliste*, Vanier, 1889.

(2) C'est vraisemblablement ainsi qu'il faut entendre le reproche que fit Anatole France en 1891 au poète du *Pèlerin Passionné* : « Il est obscur. Et l'on sent bien qu'il n'est pas obscur naturellement. Tout de suite, au contraire, il met la main sur le terme exact, sur l'image nette, sur la forme précise. Et pourtant, il est obscur. Il l'est parce qu'il veut l'être ; et s'il veut l'être c'est que son esthétique le veut. Au reste, tout est relatif ; pour un symboliste, il est limpide. » L'obscurité de quelques poèmes du *Pèlerin* provient de l'emploi de substantifs en désuétude, d'infinitifs tournés substantivement, de rappels mythologiques oubliés et surtout de quelque abus de l'inversion, de l'élision et de l'ellipse. Voyez sur ce point la démonstration qu'a donnée Charles Maurras dans sa parfaite glose du *Pèlerin* (Plon, 1891).

§

Acte I. — Parnassien, avec *Les Syrtes*, et si correct ouvrier que, malgré leur éloignement de sa manière, Leconte de Lisle, de qui les diables décadents troublaient l'auguste repos, les accueille comme un hommage à la tradition. Moréas trompe la confiance du vieux Maître en se plaçant avec *Les Cantilènes* au premier rang des novateurs.

Acte II. — Quand les décrets les plus tyranniques de Banville n'avaient subi le moindre outrage de ses premiers vers, il fait vagabonder la césure ou l'escamote, remplace maintes fois la rime par l'assonnance et panache de mètres impairs les mètres officiels. Il baptise symbole la métaphore et, pour lui mériter ce titre, il la complique et la multiplie. De simple truchement de l'idée, il en fait la pensée elle-même. Le sentiment direct dont la franche expression faisait le principal charme des Syrtes, il ne le sort plus que sous des voiles. Et il se réfugie même dans l'anonymat de la poésie populaire. Il substitue les odeurs violentes et rances de la légende au délicat parfum de modernité qu'exhalait son premier recueil. A des nuances, à des couleurs rares mais cataloguées, il fait succéder des colorations brutales et inattendues comme les flammes du four en impriment sur le grès. Dans les quelques pages du dictionnaire qu'on avait omis de couper, il recueille des vocables inusités et les sertit à grands coups d'un marteau faussement barbare. Aux influences nationales il ajoute plus d'influences étrangères que le Parnasse oublieux de ses origines n'en pouvait supporter d'un seul coup.

Enfin il introduit dans l'esthétique la métaphysique allemande et jure qu'il fera de la poésie une démonstration vivante de la distinction du phénomène et de la chose en soi.

Acte III. — Il jure beaucoup d'autres choses. Vers libre et idéalisme subjectif, la liberté de la forme au service de la liberté de la pensée, ces devises de l'art symboliste, voilà ce que prouvera son nouveau volume. C'est sans doute à ce qu'il a déjà fait, c'est encore plus à ce qu'il promet de faire qu'il doit de voir ratifier par ses pairs le titre qu'il s'est donné de chef de la révolution poétique. L'on assure à cette époque qu'il va par le pays latin suivi de cinquante poètes, ses disciples. « Je n'en suis pas surpris, — dit Anatole France, qui en rapporte le bruit, — il a pour les attacher à son école le

savoir d'un vieil humaniste, un esprit subtil, le goût des belles et longues disputes et des combats d'esprit. » Bref, au moment qu'il corrige les épreuves de son *Pèlerin*, il n'a pas compromis dans son aventure moins de compagnons que n'en comptent les Pléiades quand elles gravitent autour de Hugo ou de Ronsard.

En réalité, s'il a rompu définitivement les liens encore fort solides qui le retenaient au Parnasse, Moréas a surtout, avec *Le Pèlerin Passionné*, renié le symbolisme. Et dans un banquet qui fait partie de notre histoire comme le bouc de Jodelle ou la première d'*Hernani*, on assiste à la mésaventure de partisans qui, en croyant acclamer le protagoniste de leurs dogmes, en acclament l'inflexible négateur. Maintenant, celui qui proclamait le mieux le cosmopolitisme de l'art, qui mélangeait avec le plus d'audace à Baudelaire, à Gautier, à Verlaine, Shakespeare, Cervantes, Heine et Poe, n'a que tradition à la bouche. Tradition, art national ; et prétendant impossible de distinguer l'onde pure du fleuve initial au milieu de cette inondation qu'il a contribué à grossir, il part retrouver le fleuve à sa source quand il est à peine un imperceptible filet.

Acte IV. — Sous les injures des conspirateurs trahis, il accentue sa volte-face. Cet individualiste forcené, le moins solidaire des artistes, le plus incapable de concert et qui avait si bien démontré aux naturalistes et aux parnassiens l'absurdité des écoles, fonde l'école... ou la caserne romane. C'est un art réglé comme un mécanisme d'horloge, un code discuté article par article, des mots de passe, un blason, des engagements solennels. Une édition du *Pèlerin* purgée de toute gangrène symboliste est le gage de la sincérité de ses nouveaux serments.

Désormais plus de symbole, plus même de ces métaphores savantes qui sont le fruit d'une longue suite de générations de poètes, mais l'image naïve et nue, telle qu'en pouvait produire l'imagination des trouvères et des troubadours. Et l'on réduit la syntaxe à sa plus simple expression et l'on applique une science considérable de la grammaire et du lexique à retrouver la maladresse de ceux qui mirent pour la première fois des doigts frustes au service d'un outil vierge. Est-il quelques tours que l'usage ait abandonnés : on s'en empare avec d'autant plus d'empressement qu'ils sont plus couverts de

rouille. On généralise l'usage de l'inversion et l'on dépouille la phrase du superflu et parfois du nécessaire. On recherche l'hiatus et l'apocope, ces défauts de politesse de nos aïeux. Il ne faut point qu'on confonde le vers libre avec ces essais qui ne furent qu'un raffinement de la métrique traditionnelle et on ramène le mètre à l'état d'invertébré en le rapprochant de la prose toute simple ou de la versification latine. On recommande hautement l'usage de l'antiquité, mais ce sera d'abord celle que sur des vestiges architecturaux, des fragments de sculpture et les parchemins échappés aux enlumineurs, débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers. Il convient de ne pas dépasser trop vite l'hellénisme de Dante et de Villon.

Acte V. — Voilà le remède héroïque que prêche, avec assez de sincérité pour que la muse française y gagne quelques beaux poèmes, l'iconoclaste de 1891. Mais c'est surtout esthéticien roman que Moréas pourrait dire :

> Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Charles d'Orléans et Villon ont succédé vite aux troubadours et aux trouvères. Comme un rapide brûle des stations, il ne s'est pas arrêté à Clément Marot et le voici à la Renaissance. Ronsard l'occupe beaucoup moins qu'on ne le croit et qu'il ne le dit et juste le temps de retrouver d'une façon définitive le chemin de l'antiquité. Et, oublieux désormais du vers libre, de l'hiatus, de l'assonnance, de l'apocope, il s'est déjà acheminé vers cette orthodoxie prosodique qui en fera rapidement le rimeur le plus respectueux de la règle qui ait rimé depuis Malherbe.

Et cependant que ses disciples désemparés perdent les uns leur talent, d'autres jusqu'au goût de leur art dans les tuyaux exigus où leur régent les enfonça, celui-ci, emporté par son démon, par son éternel besoin de tromper les autres et soi, son impossibilité de tenir en place, se trouve parvenu par les étapes d'*Énone*, d'*Eriphyle* et d'*Iphigénie* au terme des *Stances*. C'est-à-dire, d'une part à l'avant-garde de l'art moderne, si bien que c'est le réactionnaire d'hier qui montre de nouveau la route à suivre et, d'autre part, à ce degré de solitude qui lui fera pousser ce cri de désespoir et d'orgueil :

> Me voici seul enfin, tel que je devais l'être.
> Les jours sont révolus.

III

Ni Leconte de Lisle, ni Verlaine ne sont, en 1883, les introducteurs de Moréas. Le premier, il ne le rappellera jamais, même de loin. Je ne sais pourquoi. Il l'a lu à force, il l'aime et leurs naturels ne sont pas contraires. Mais la sensibilité maladive, le déséquilibre, la féminité — tout ce qui fait le génie du second sont aux antipodes de sa santé, de son sang-froid et de sa gravité mâle ; et il est peut-être le seul symboliste qui ne devra à Verlaine que ce que Verlaine devra à Hugo, à Banville, à Baudelaire, à Rimbaud. Dans *Les Syrtes* et *Les Cantilènes* retentissent quelques échos des *Poèmes Saturniens* et de *Jadis et Naguère*. Ce n'est pas le moins bon Verlaine, ce n'est pas le vrai. Loin de suivre sa poétique anarchiste (nuance, méprise, impair) Moréas réagira contre elle, d'instinct, au moment même où il en goûtera dilettantement les charmes.

Les Syrtes, sans le dire et probablement le savoir, ont pour parrain Gautier. Non l'impeccable et l'impassible, le « parfait magicien ès-lettres françaises » que saluera la dédicace des *Fleurs du Mal*, mais l'adolescent sentimental et spontané qui publie à 19 ans son premier volume. La Muse exquise !... Le bleu du myosotis, la fraîcheur et le cristal de la source (la source d'Ingres) luit, perle, goutte parmi ses gestes et ses pas. Coquette, c'est d'un air si ingénu qu'il semble en sa provocante nudité que les mots pudeur et chasteté furent inventés pour elle. « Idéal, fleur bleue au cœur d'or qui t'épanouis tout emperlée de rosée!... » lamentera le bon Théo au souvenir de cette fleurette suave dont sa vieille narine chérira toujours le parfum et qu'il se repentira d'avoir chassée de sa boutonnière lorsqu'il portait le gilet rouge des Jeune-France en l'enchâssant pieusement dans ses *Emaux et Camées*.

Le Moréas de 1883 rappelle ce primitif Gautier, qui mérite à peine malgré ses efforts le surnom de romantique, si l'on tient compte qu'il a dix ans de plus que lui et que, historiquement, 70 ans de poésie les séparent. La pièce que j'ai citée toute : « Dans les jardins mouillés... », ces roses blanches et leur peplum virginal, ces larmes des lutins qui lavent toute souillure, l'éclat des matins, c'est assez là sa musique. Les deux poètes ont passé par les mêmes chemins à la même heure du jour. Ils ont eu même puissance d'illusion, même amour,

même regret de l'idéal (1). Il y a dans la façon dont se juxtapose leur rêve ce je ne sais quoi qui prouve des affinités naturelles et qu'en ce qui concerne Moréas la lecture d'un maître aimé ne saurait produire toute seule.

Or quand *Les Syrtes* nous arrivent, la fleur bleue tout emperlée... des larmes des lutins est cueillie depuis quelque temps. Inquiète, elle a cet air de sacrifice que prennent les fleurs dans la coupe même en plein triomphe. Mais elle a déjà cédé au destin :

> Nous marchions, nous tenant par la main, dans la rue
> Où sous les becs de gaz se heurte la cohue.
> Sous les jasmins en fleur qui bordent le chemin
> A l'ombre nous marchions nous tenant par la main.
>
> Et ma joie est fanée avec le blanc jasmin.

La chanson chante au passé. C'est que le Gautier d'*Albertus*, coureur de mauvais lieux littéraires, s'oppose à son prédécesseur. Et même, à l'influence de Gautier, saine malgré tout, une autre influence se mêle à doses de plus en plus fortes. C'est celle de Baudelaire. Nous voyons distinctement, là est le grand charme des *Syrtes*, à chacune de leurs combinaisons l'élément-gautier devenir de moins en moins le principal, l'élément-baudelaire de moins en moins l'accessoire. Et Baudelaire ouvre la porte à tout ce qui éloigne de son rival. Il écarte peut-être bien Leconte de Lisle. Il fait échec à Banville tout puissant dans les pièces antérieures aux *Syrtes* qui nous ont été conservées. Il se prête à Heine, à Poe, à Verlaine et à des modèles pires. C'est la Jardinière des Fleurs du Mal, mais habillée par Rops en buveuse d'absinthe, cette « sorcière hystérie », qui parmi les roses blanches et les larmes des lutins verse « les poisons de sa bouche flétrie » au poète.

> J'aime mieux de tes yeux les mystiques douceurs
> Que l'irritant contour de tes fringantes hanches,

Voilà ce qu'il ne pourra et qu'il ne désirera bientôt plus dire. Mais cette maîtresse virginale garde trop malgré sa chute les caractères de la chasteté pour satisfaire ses « désirs pervers ».

(1) Comparez au sonnet liminaire du premier volume de Gautier,

> Virginité du cœur, hélas ! si tôt ravie!...

les pièces des Syrtes : *La Feuille des forêts, Les Bonnes Souvenances, Oisillon bleu, couleur-du-temps*, etc.

Les Syrtes nous mettent en présence de deux amours et de deux arts. Nous assistons à une double dépossession et à une prise de possession double. C'est une maîtresse qui chasse une maîtresse ; c'est une poétique qui supplante une poétique. Par le même flot de larmes un amant pleure l'abandonnée entre les bras de sa nouvelle conquête ; un poète en proie à un art nouveau le métier qu'il répudie.

Va-t-on trouver ceci d'une psychologie trop subtile ? Sans m'arrêter sur cette *manie* de Moréas (le mot pris dans son sens le plus fort) à ne voir dans la vie qu'une seule chose, l'Art ; à constituer la Poésie centre et nombril du monde et le monde même, lui qui a pu écrire avec une naïveté désarmante :

> Laisse les uns mourir et vois les autres naître,
> Les bons et les méchants,
> Puisque tout ici-bas ne survient que pour être
> Un prétexte à tes chants,

lui qui est *vraiment* convaincu que la nature n'existe que pour qu'il la chante, je prie qu'on médite la pièce qui suit. Elle est caractéristique de l'état d'âme d'un homme qui confond forme féminine et forme poétique dans le visage d'une maîtresse comme dans le corps d'un poème. Non qu'il soit de ces amants qui inventent de toutes pièces leurs amours, mais parce que l'idée de son art l'accompagne comme son ombre. Voyez dans l'opposition systématique des métaphores : celles des deux premiers vers de chaque quatrain, compliquées, raffinées, baudelairiennes ; celles des deux derniers, simples, naïves, comme vous en trouverez dans les premières poésies de Gautier, le parallèle de deux amours et de deux arts contradictoires. Le premier groupe englobant les concepts : désespérance morale et découragement poétique, lassitude, débauche, artifice dans le choix de l'image et du mot ; le second : jeunesse, idéal, joie, simplicité du style, de la pensée et du cœur ; l'un symbolisant avec le passé du poète l'art naturel dans lequel il a commencé d'œuvrer ; l'autre, avec son avenir incertain, ses préoccupations d'une esthétique malsaine qu'on nomme déjà symbolisme. Cela s'intitule *Conte d'amour*. Cela pourrait avoir pour titre : « Avant-Après ».

> Mon cœur est un cercueil vide dans une tombe ;
> Mon âme est un manoir hanté par les corbeaux.

— Ton cœur est un jardin plein de lis les plus beaux ;
Ton âme est blanche ainsi que la blanche colombe.

Mon rêve est un ciel bas ou sanglote le vent ;
Mon avenir un tertre en friche sur la lande.
— Ton rêve est pur ainsi que la plus pure offrande,
Ton avenir sourit comme un soleil levant.

Ma bouche a les venins des fauves belladones ;
Mes sombres yeux sont pleins des haines des maudits.
—Ta bouche est une fleur éclose au Paradis,
Tes chastes yeux sont bons comme ceux des madones.

Littérature ! direz-vous. — Et c'est justement d'être obligé de faire de la littérature que le poète se plaint. Voyez comme « le démoniaque » écume et se tord ; voyez cet artiste qui vient de s'empoisonner de mots et d'images bizarres, vomir un breuvage qui sera désormais le sien :

Ai-je sucé les sucs d'innomés magistères ?
Quel succube au pied bot m'a-t-il donc envoûté ?
Oh ! ne l'être plus, oh ! ne l'avoir pas été !
Suc maléfique, ô magistères délétères (1) !

Ecoutez aussi comme le ton change dans les instants d'accalmie et d'espoir :

Qui me rendra jamais l'Hermine primitive
Et le Lis virginal et la sainte Forêt
Où dans le chant des luths Viviane apparaît
Versant des philtres de sa lèvre fugitive (2) !

Mais le sortilège restera invincible et avec *Les Cantilènes* le symbolisme est un état définitif, accepté et proclamé. *Funérailles*, s'intitule le premier chapitre. Ce ne sont pas seulement celles de la jeunesse, du premier amour et de l'art initial, ce sont celles mêmes de leur souvenir.

Et nous passons de l'art subjectif à l'art objectif, passage que j'ai signalé en montrant le poète réfugié dans l'anonymat de la poésie populaire.

MARCEL COULON.

(*A suivre.*)

(1) *Les Syrtes*, le Démoniaque.
(2) *Ibid.*

LE RUISSEAU DE MÉNILMONTANT ET LA GRANGE-BATELIÈRE

Pendant la crue de la Seine dont les détails terrifiants sont partout, la plupart des caves avoisinant les rues du Château-d'Eau, des Petites-Ecuries, Richer, de Provence et de La Boëtie ont été envahies par les eaux. A ce propos, on n'a pas manqué de rappeler le souvenir du « ruisseau de Ménilmontant » et la légende du *passeur* de la Grange-Batelière: *il s'appelait Geoffroy et sa femme avait nom Marie...*, a même cru devoir ajouter un confrère de la presse quotidienne expliquant ainsi le nom de la rue qui mène aux Folies-Bergère. Un autre a fait une gracieuse description de ce petit coin de Paris où se trouve aujourd'hui l'Hôtel des commissaires-priseurs: *l'Hôtel Drouot.*

Le Ruisseau [de Ménilmontant], a-t-il dit, accru de quelques autres sources et arrivant à un terrain plus uni, rencontrait un château féodal, élevé sur un tertre qu'on avait formé à la hollandaise en y rejetant les terres des fossés. C'était la Grange-Batelière.

Le fermier, adoucissant la pente extérieure de ces fossés, en fit un petit lac, au milieu duquel il vendait, dans son île, à sa grange, du vin, du beurre, des œufs, du lait, des poulets, des petits pains et du jambon. On ne pouvait y parvenir qu'en bateau. Il fallait appeler sa jolie fille qui amenait le bateau peint en verd (*sic*). Les parties à la Grange-Batelière étaient délicieuses pour les Parisiens, même d'un assez bon ton.

La description (que je crois bien d'ailleurs avoir déjà lue quelque part) eût gagné d'être accompagnée de quelques flons-flons d'opéra-comique.

Malheureusement... l'inondation des caves de cette région parisienne n'est pas causée par le *ruisseau de Ménilmontant*, qui n'exista jamais, la *Grange-Batelière* n'eut à aucune époque cet aspect coquet d'une guinguette de la Grande-Jatte, enfin Geoffroy Lesueur [*Gaufridus Sutor*] (1), dont j'ignore la

(1) C'est ce qu'Edouard Fournier, dans son excellent *Paris démoli*, a traduit

profession, était un pauvre diable qui n'était certainement pas batelier et qui n'avait pas de fille, ainsi qu'on le va voir.

Il possédait en effet, vis-à-vis la Grange-Batelière, huit arpents d'une terre plutôt inféconde et d'où il tirait peu de profits. Devenu vieux et pour assurer son existence et celle de sa compagne, Marie, il en fit don aux frères de l'Hôtel-Dieu, le 1er août 1260, à charge « de donner et fournir auxd. Geoffroy et Marie, pendant leur vie et au survivant d'eux, tout ce qui leur sera nécessaire en vêtement et nourriture à l'usage desdits frères et sœurs, de la même manière et suivant le même régime que lesd. frères et sœurs ont l'habitude de se vêtir et nourrir ».

Combien de temps Geoffroy et Marie vécurent-ils, après le 1er août 1260, sous le toit de l'hospice, sous ses habits grossiers et de sa nourriture mesurée? Vingt, trente ans peut-être. Or, les terrains dont ils avaient fait donation comprenaient, d'une manière générale, l'espace compris entre la rue du Faubourg-Montmartre et les rues de Trévise, Bergère et Richer.

On les vendit, le 30 septembre 1840, aux sieurs de Pène et Maufra pour la somme rondelette de trois millions! Quelle valeur représentent aujourd'hui les terrains du pauvre Lesueur?

Et c'est ainsi qu'une rue qui passe au plein travers porte les noms de Geoffroy-[Lesueur] et de sa compagne Marie, accolés pour la postérité, tels ceux de Philémon et Baucis, alors qu'ils faisaient peut-être, de leur vivant, assez piètre ménage.

En tous les cas, nos personnages n'ont rien de commun avec la Grange-Batelière, de même que le prétendu ruisseau de Ménilmontant n'a rien à voir dans les inondations dont bénévolement on l'accuse : celles-ci ont pour cause la nappe souterraine d'un bras préhistorique de la Seine, et qui subsiste toujours.

A l'époque diluvienne, le fleuve, contenu seulement par les premières assises des collines de Montparnasse au sud et de Montmartre au nord, recouvrait tout l'espace qui les sépare.

Geoffroy, *cordonnier*. Naturellement, tous les copistes ont répété à l'envi l'inadvertance échappée à l'érudit écrivain.

Puis, avec l'abaissement des eaux, d'après M. P. Villain, on dut voir émerger une grande île de forme elliptique allant d'un point marqué par exemple à l'endroit où la rue des Pyramides débouche sur l'avenue de l'Opéra jusqu'aux environs de la place des Vosges. Ainsi divisé en deux larges bras que le temps devait progressivement ramener à des proportions plus modestes et qui, pendant des siècles et des siècles, entourèrent sans doute la plaine sur laquelle s'est bâti Paris, le fleuve fut de plus en plus gagné par l'ensablement. Son bras septentrional qui, prenant un peu en aval du pont d'Austerlitz, aboutissait, après un parcours demi-circulaire au pied des collines de Charonne, Ménilmontant, Belleville, vers le pont de l'Alma, fut comblé par les alluvions successives et, finalement, disparut de la vie *extérieure* du monde. Alors la Seine se trouva renfermée dans son lit actuel.

Toutefois, les eaux pluviales, se rassemblant dans le basfond formé entre les bords relevés de l'îlot alluvionnaire et le pied des collines, s'y déversèrent en un ru sans écoulement, sans direction, formant un vaste circuit de marais envahis par la végétation. C'est ce que P. S. Girard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, appela le premier, en 1812, le *ruisseau de Ménilmontant ;* Dulaure, dans la première édition de son *Histoire de Paris*, qui eut tant de succès (1821), adopta l'expression ; et voilà comment il se trouve encore des personnes qui prétendent connaître, *patrum memoria*, l'endroit où prend sa *source* ce ruisseau imaginaire.

Quand Hugues Aubriot, prévôt de Paris, entreprit, Charles V régnant, de faire creuser le *Grand esgout découvert* « au milieu des prés qui entouraient la ville, suivant la ligne de dépression ou de vallonnement du sol », au témoignage de l'historien contemporain, continuateur de la *Chronique de Saint-Denis*, ce fut le lit de ce ru qu'il emprunta, comme il est facile de s'en rendre compte en jetant les yeux sur les vieux plans de Paris, depuis le plan dit de Sébastien Munster, le plus ancien chronologiquement puisqu'il parut en 1550, jusqu'à celui de Bretez, dit plan de Turgot, parce qu'il fut dressé sous la prévôté de ce magistrat, de 1734 à 1739. Et c'est ce long fossé, remplaçant le ru d'écoulement, qui, au moyen de branchements venus par les rues Vieilles-du-Temple, du Tem-

ple, Saint-Martin et Montmartre, pourvut pendant quatre siècles à l'assainissement de Paris.

Au commencement du règne de Louis XV, en 1737, Michel-Etienne Turgot, celui dont je parlais tout à l'heure et qui fut le père du grand ministre, entreprit le dallage et le muraillement du « grand esgout », ainsi que la rectification définitive de son cours. « Le nouvel égout, dit Piganiol de la Force (*Description de la Ville de Paris*, 1795, in-8, t. IV, p. 384), a été fait, pour la plus grande partie dans un terrain nouveau, pour conserver un écoulement aux eaux descendantes des différents embranchements qui y aboutissent, et en même temps afin d'éviter, autant qu'il serait possible les fouilles à travers les vases et les terres infectées... Les sources qu'on a découvertes en fouillant les terres, ajoute-t-il, sont d'un bon secours pour l'égout ; elles le rafraîchissent continuellement par une nouvelle eau ; on leur a laissé des barbacanes pour les y recevoir. »

Cet « égout de ceinture », qui subsiste encore en partie, coulait à ciel ouvert et voici la description qui s'en trouve dans un petit livre paru en 1750 : *le Voyage du chevalier de Cléville* (Londres, in-12, pp. 122-123). Le chevalier, dit Edouard Fournier qui le cite, vient d'admirer la porte Saint-Denis, il monte le faubourg jusqu'à la grille qui le fermait alors à la hauteur de la rue actuelle des Petites-Ecuries. « Lorsque j'y fus arrivé, dit-il, je tournai à gauche ; à ma droite, je vis un canal, où roulait doucement un peu d'eau; il ne m'en fallut pas davantage pour me faire croire que c'étoit la Seine, pendant que ce n'est l'égout dont M. de Turgot, prévôt des marchands, a, entre autres beaux ouvrages, embelli la capitale du monde. Je suivis le rivage, admirant les jardins et les palais qui le bordent jusqu'au faubourg Montmartre, où je vis que la rivière se perdoit à ma vue en passant sous un pont de pierre. »

Je ne sais pas de quels palais le chevalier veut parler, et je ne vois aux environs du *pont des Porcherons* (rue du Fg-Montmartre, au droit des rues de Provence et Richer) à partir duquel l'égout cessait d'être à ciel ouvert, que l'hôtel de Monaco qui existe encore en partie, rue Cadet, n° 16 : c'est le siège du Grand-Orient; et les jardins n'étaient que des potagers où il se trouvait, par ci par là, quelques masures.

Quoi qu'il en soit des exagérations du descripteur, la couver-

ture partielle de l'égout fut résolue en 1784, et bientôt de solides voûtes firent rester complètement sous terre, pour n'en jamais ressortir, cette nymphe fangeuse fort spirituellement baptisée « cloacine » par M. Georges Villain.

Ainsi disparut le *ruisseau de Ménilmontant*, je veux dire « le grand égout » ; et les seules eaux *vives* qu'il ait jamais conduites de l'est à l'ouest, ce sont celles qu'on y déversait, à certains jours, pour le nettoyer, pour le rincer, d'un vaste réservoir dont le *Cirque d'hiver* occupe l'emplacement.

Ainsi encore ni bateau *verd*, ni jolie fille pour passer les promeneurs en fringale, encore moins de ce « harnois de gueule » dont aurait fait étalage l'heureux fermier de la *Grange-Batelière*.

C'est alors une ferme seigneuriale dont les bâtiments, pigeonnier et chapelle se dressent à quelque cent toises du petit pont qui enjambe « le grand égout » au bout du chemin conduisant à la *croix Cadet*, le pont des Porcherons. Aussi loin que la vue s'étend aux alentours, des champs, et des champs qui sont dépendances de la ferme, enclose de murs.

Ils s'étendent [d'une manière générale] du grand égout (représenté par la *rue de Provence*) jusqu'à une sente que remplace notre *rue des Petits-Champs*. A l'orient, ils n'ont pour limite que le *Chemin qui conduit à Montmartre* (rue Montmartre et rue du Faubourg-Montmartre) ; à l'occident, les cultures de la Ferme des Mathurins et celles de l'Evêque (une ligne prolongeant la rue Laffitte).

D'où vient son nom ? On trouve des formes diverses : *Granchia Basiliaca* (1252), *Granchia Bataillie* (1290), *Granchia Bataillia* (1377) : GRANGE DE LA BATAILLE, au résumé. Pourquoi ? Faut-il chercher dans cette appellation quelque lointain souvenir de quelque combat livré par les Parisiens aux Normands et que l'histoire a oublié ? Faut-il croire, avec Lebeuf, qu'elle eut pour origine des exercices militaires qui s'y seraient faits au temps jadis ? Simpliste, je crois qu'il n'en est rien.

Les chanoines de Sainte-Opportune, propriétaires de tous les marais depuis la rue Saint-Antoine jusqu'à Chaillot, amodièrent ces terrains avec l'autorisation de Louis VII et celle de Philippe-Auguste ; il me semble tout naturel qu'ils eurent, dès le XIII^e^ siècle, une grange où ils centralisaient les redevances en nature perçues sur les moissons de leurs féodaux qui, aux

emps d'hiver, les *battaient* au fléau : c'était la *Grange de la bataille*. Et tel était bien le sens il n'y a pas encore bien longemps au pays du Berri. Voici ce que dit Jaubert dans son *Glossaire du centre de la France : Bataille*, temps où l'on bat es blés au fléau dans les granges ; c'est ordinairement pendant l'hiver. Avant l'introduction des machines à battre, que 'on fait fonctionner en toute saison, un « ménageot » s'estimait heureux lorsqu'il s'était assuré de passer le temps de la BATAILLE dans un domaine ; il disait alors fièrement : « J'ai une GRANGE ! »

Quoiqu'il en soit de cette opinion beaucoup trop dénuée d'artifices pour qu'on l'admette, la Grange Bataillère, la *Grange Batelière* est devenue le chef-lieu d'un fief noble qui appartient, vers la fin du XIV^e^ siècle, au comte Guy de Laval. En 1424, il est entre les mains de Jean de Malestroit, évêque de Nantes et chancelier, qui donna hôtel, cour, grange, colombier, jardins et terres, aux Blancs-Manteaux. Ceux-ci ne le gardèrent pas bien longtemps, et, au commencement du XVI^e^ siècle, le *fief de la Grange Batelière* est propriété de messire Jehan Vivien, maître des comptes, qui décéda laissant la tutelle de ses enfants à messire Nicolas Versoris, avocat au Parlement.

Or, en 1522, dame Versoris étant souffrante, son époux jugea à propos de la conduire à la campagne et résolut d'aller villégiaturer... à la Grange Batelière ; il habitait proche Saint-André-des-Arts. Ce faisant, il conciliait les intérêts de la tutelle dont il avait charge avec les soucis de la santé de sa femme : « ... m'en allant à la Grange Bastellière... pour prendre garde sur les grains estant en icelle, appartenant à Jacques Picart, qui debvoit entièrement aux enffants feu maistre Jehan Vivien, desquelz ay la charge, toute la moison de l'année VCXXI. » (*Mém. de la Société de l'Hist. de Paris*, 1885, p. 117).

Et les voilà partis. La pauvre femme de Nicolas Versoris, vu son triste état, fut couchée dans une litière portée par deux gagne-deniers. En tête marchait M. Versoris, sur sa mule, accompagné de son maître clerc en croupe. Puis venaient, sur un même âne, dans des paniers, d'un côté les deux jeunes enfants, pupilles de l'avocat, de l'autre le petit Versoris, et, comme il était plus léger, on avait placé un pain de son côté pour faire le contre-poids.

A l'arrière-garde, enfin, dans une charrette couverte, bien

garnie de bonne paille fraîche, la vieille servante, une jeune chambrière et un valet.

C'est dans cet équipage carnavalesque que l'avocat au Parlement conduisit à la Grange Batelière ses futurs seigneurs, les jeunes Vivien, pour y jouir du bon air de la campagne.

La tranquillité de cette retraite champêtre et éloignée des bruits du monde (l'emplacement de l'Hôtel Drouot !) n'allait pas tarder d'ailleurs à être troublée.

Dans l'année 1536, raconte Edouard Fournier, l'un des moments critiques du règne de François Ier, l'ennemi menaçant d'arriver jusqu'à Paris en faisant une trouée à travers la Champagne, on se hâta d'improviser une défense à la pauvre ville ouverte de toutes parts. Alors, dans toute la partie qui s'étend vers le nord, de la porte Saint-Denis (près de la rue Sainte-Apolline) jusqu'à la porte Saint-Honoré (rue Saint-Honoré, au droit du nº 100), on creusa des fossés, on éleva des remparts de terre.

Les terrains de la Grange Batelière se trouvant sur la ligne tracée, on en prit sans plus de façon 26 arpents, c'est-à-dire près de 9.000 mètres, pour creuser ces fossés qui, Dieu merci ne servirent à rien et qu'on appela les *faussés jaunes*, en raison de la couleur légèrement bistrée du sable qu'on avait mis à jour et qui contrastait avec la teinte crayeuse des terrains gypseux ascendant vers Montmartre.

Ce fut la première aliénation du fief de la Grange Batelière sur lequel, en définitive, on a bâti presque tout le deuxième arrondissement de Paris.

Plus tard, en 1628, lorsque les Augustins déchaussés, revenus à Paris en 1619 et installés aux environs de l'actuelle rue du Croissant, voulurent fonder un couvent proportionné à la prospérité de leur communauté, ce fut une petite partie du fief de la Grange Batelière qu'ils acquirent. Des bâtiments qu'ils y construisirent, il ne reste que l'église : *Notre-Dame-des-Victoires*, au clocher jadis célèbre, et rivalisant avec celui du *couvent des Filles-Saint-Thomas*, caquetant dans les airs comme nonnettes au parloir.

Trois ans après l'installation des Petits Pères, en 1631, Louis Vivien, en ce temps seigneur de la Grange Batelière, cède d'un seul coup la plus grande partie des terres qu'il possède au de là des « fossés jaunes », et la rue que l'on bâtit sur l'es-

pace laissé disponible entre le *Palais Cardinal* (Palais Royal) et le couvent des Filles-Saint-Thomas (emplacement de la Bourse), dont je parlais tout à l'heure, prend, en souvenir de lui, le nom de *rue Vivien*, qu'on a depuis féminisé, comme s'il était indispensable que les noms des rues n'eussent que des marraines.

Vivien m'apparaît comme un homme d'affaires très avisé; il aliène des champs et, pour faciliter, il lotit et ouvre des rue : la *rue Saint-Marc* qui doit son nom à Jean Vivien, sieur de *Saint-Marc*, correcteur des comptes, et la rue *Feydeau*, qui eut pour parrain *Pierre Feydeau*, d'une famille de finance devenue de robe, qui avait épousé Catherine Vivien.

Enfin, il aliéna tant et si bien qu'en 1730 Anne-Louis Pinon, Ier du nom, vicomte de Quincy, qui devint plus tard président au Parlement, et qui tenait le fief de la Grange Batelière du chef de sa femme (1), ne possédait plus qu'une quinzaine d'arpents, groupés autour du logis seigneurial.

Le fief s'était transformé et ses terres assez maigres s'étaient couvertes de maison, d'hôtels figurés sur le plan de Bretez, dit plan de Turgot.

En face de la maison seigneuriale, qui a belle apparence en vérité, et de l'autre côté du boulevard, élevé en terrasse, dominant de plusieurs mètres ses bas-côtés, s'étendent les jardins des nobles hôtels qui s'alignent tout le long de la rue Saint-Augustin, ouverte en 1650 entre les rues de Richelieu et Gaillon, prolongée en 1714 jusqu'à la rue Louis-le-Grand.

C'est d'abord la fastueuse demeure édifiée par La Cour Deschiens, un financier, plus tard hôtel du duc d'Antin, plus tard encore hôtel du maréchal de Richelieu. C'est celui-ci qui, en 1760, fit construire, sur les dessins de Chevotel, l'élégant *pavillon du Hanovre*, que tout le monde connaît, et qui a été surélevé en 1887 (2). A côté, en remontant le boulevard, voici l'*hôtel de Conti*. Bâti pour Frémont, garde du Trésor royal, enrichi sous Colbert, il devint hôtel de Lorges, quand le maréchal eut épousé la fille du financier. Saint-Simon s'y

(1) Marie Henriette Bourgoing, arrière-petite-fille de Marie Vivien, qui avait épousé en premières noces Daniel Bourgoing, receveur des Tailles de Lisieux.

(2) C'est à tort que l'on dit actuellement le Pavillon de Hanovre, dénomination qui semblerait être un hommage à une campagne glorieuse du maréchal, alors que ce n'est qu'une dénomination ironique. Les Parisiens l'appelaient Pavillon du Hanovre, parce qu'on prétendait que cette coûteuse fantaisie était le fruit des rapines du maréchal pendant la guerre de Hanovre.

maria avec Mlle de Lorges. Le fils du maréchal le vendit à la princesse de Conti, fille de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, qui, en mai 1739, y mourut âgée de 73 ans. Il appartenait au prince des Deux-Ponts, quand, en 1778, on perça la rue de la Michodière sur l'emplacement de ses bâtiments, cours et jardins.

Puis venait l'hôtel de Ferréol où s'était élevée la charmante Aïssé, avec d'Argental et Pont de Veyle; devenu hôtel de Choiseul-Gouffier, il a fait place à la rue de Choiseul, en 1776. Au delà de l'hôtel de Ferréol, c'étaient l'hôtel du maréchal d'Uxelles, qu'habitera, au siècle XIXe, Mlle Mars, la grande artiste, et Visconti, l'architecte célèbre, enfin l'hôtel Desmarest, grand fauconnier.

Le fameux Monnerot, le plus riche des *partisans*, Monnerot dont a parlé Boileau [Satire Ire, édition de 1667] était propriétaire par ici. Le poète d'ailleurs, qui vante les splendeurs de son habitation, le traite plutôt mal :

> Il n'est plus d'honnête homme ; et Diogène en vain
> Iroit, pour en chercher, la lanterne à la main.
> Le chemin aujourd'hui par où chacun s'élève
> Fut le chemin jadis qui menoit à la grève :
> Et Monnerot ne doit qu'à ses crimes divers
> Ses superbes lambris, ses jardins toujours verts.

Après sa chute, qui fut des plus éclatantes, son hôtel passa aux Grammont ; une compagnie d'entrepreneurs l'acquit en 1765, et, deux mois après, la rue *de Grammont*, prolongeant la rue Sainte-Anne jusqu'au boulevard, était percée sur son emplacement.

En bordure de la rue de Richelieu, depuis la rue Saint-Augustin, l'hôtel Ménars [nos 77, 79, 81, 83 actuels] — le président Ménars était le beau frère du grand Colbert, époux de Marie-Charlotte Charron, et par conséquent l'oncle des duchesses de Chevreuse, de Mortemart, de Beauvilliers, du marquis de Seignelais, etc... Saint-Simon, annonçant sa mort, dit que c'était une très belle figure d'homme et un fort bon homme aussi, peu capable, mais plein d'honneur, de probité, d'équité et modeste, prodige chez un président à mortier. C'était, de plus, un bibliophile éminent qui acheta vers 1672 la célèbre bibliothèque De Thou : *Thuana nunc Menarsiana*, dit Santeuil.

Après sa mort, la marquise, sa veuve, s'occupa sur-le-champ

de morceler les immenses dépendances de l'hôtel. Elle mourut le 10 février 1729, et à la licitation les parties subsistantes de l'hôtel Ménars furent adjugées à Simon Boutin, receveur des finances, moyennant 160.500 livres. Son fils, Simon Boutin, fut intendant titulaire des finances en 1767, et son nom se rattache à la fameuse et regrettable légende du « pacte de famine ». — Sous le premier Empire, une partie de l'hôtel Boutin était habitée par Leroy, le célèbre marchand de modes qui fournissait l'impératrice Joséphine ; l'ouverture de la rue du *Quatre-Septembre* et l'élargissement de la rue *Ménars* emportèrent simultanément la totalité de l'hôtel (1869).

Le n° 85 [de la rue de Richelieu] eut pour locataire, au XVII^e siècle, M^me de Soyecourt, veuve de Charles-Maximilien-Antoine de Bellefourière, marquis de Soyecourt, maréchal de camp, puis grand veneur de France (1670), l'un des seigneurs les plus aimés et les plus amoureux de la cour de France, s'il faut en croire les historiettes de Tallemant des Réaux et les lettres de M^me de Sévigné.

Je passe rapidement sur le n° 87, qui fut à Pierre de Bellegarde, marquis de Montbrun, fils du duc de Bellegarde, qui l'avait reconnu comme son fils naturel, né d'une pâtissière qui demeurait rue Saint-André-des-Arts, à l'enseigne des Carneaux. Plus tard, cette maison appartint aux Sennecterre, qui la vendirent, puis, à André-Nicolas de Sonning, qui fut l'ami de Chaulieu et de J.-B. Rousseau.

Quant à l'immeuble qui suit [n° 89], j'en aurai dit assez après avoir rappelé que ce fut propriété de M^lle Bigottini, la célèbre danseuse, qui habitait, je crois, au n° 67 de cette même rue de Richelieu, où elle mourut en 1850.

Sur partie de la propriété, on prit le terrain nécessaire au prolongement de la rue *Saint-Marc*, ordonné dès l'année 1677, mais exécuté seulement en vertu de lettres patentes du 18 février 1780, délivrées au duc et à la duchesse de Choiseul.

Et ceci nous amène à parler de l'*hôtel Crozat*, plus tard *hôtel de Choiseul*, représenté par le pâté de pierres de taille, isolé au sud et au nord par la rue *Saint-Marc* et la rue d'*Amboise* [rue de Richelieu, n^os 91-93] ; par sa profondeur il allait toucher aux jardins de l'hôtel de Grammont.

Pierre Crozat, Crozat *le pauvre*, parce que, quoique associé aux opérations de son frère Antoine, il était moins riche que

lui. Pierre Crozat avait fait construire cet hôtel en 1704 ; Cartaut en avait été l'architecte, mais, en 1730, un corps de logis sur la rue y fut ajouté sous la direction d'Oppenord.

Dans cette résidence, placée l'extrémité d'un superbe jardin dont la vue, passant par-dessus la maison seigneuriale de la Grange-Batelière, avait pour horizon Montmartre, son groupe de moulins et ses deux églises, Crozat avait rangé ses immenses richesses artistiques auxquelles nulle collection particulière ne peut être comparée de nos jours. Le jardin bordait le « Nouveau Cours », aujourd'hui *boulevard des Italiens*, sur lequel on avait vue par une longue terrasse. Un potager, vaste et régulier, était au delà du Cours, et l'on y arrivait par un souterrain percé dans le terre-plein du rempart, et dont on retrouva des vestiges en mars 1895, lors de la reconstruction de l'Opéra-Comique. Ce potager tenait la place qui commence à la rue *Drouot* [ci-devant rue de la *Grange-Batelière*] et s'étendait jusqu'à la rue *Laffitte* [autrefois rue d'*Artois*, ouverte en 1770]. Tout près de là, rue Saint-Marc, habitait Regnard, qui, dans une épître en vers adressée à l'un de ses amis, nous a laissé une charmante description, non seulement de sa maison, mais encore du quartier où elle était située; à ce dernier titre, je crois devoir en rappeler quelques vers, d'autant que le neuvième arrondissement y apparaît sous un aspect que mes contemporains n'imaginent guère :

L'œil voit d'abord ce mont, dont les aspects profonds
Fournissent à Paris l'honneur de ses plafonds,
Où de trente moulins les ailes étendues
M'apprennent chaque jour quel vent chasse les nues ;
. . . . . Les yeux satisfaits
S'y promènent au loin sur de vastes marais.
C'est là qu'en mille endroits laissant errer ma vue
Je vois croître à plaisir l'oseille et la laitue;
C'est là que, dans son temps, des moissons d'artichauts
Du jardinier actif fécondent les travaux,
Et que de champignons une couche voisine
Ne fait, quand il me plaît, qu'un saut dans ma cuisine.

Le marquis du Châtel, Louis-Antoine Crozat, fils d'Antoine et neveu de Pierre, hérita, à la mort de ce dernier, de l'hôtel et de ses dépendances. A leur tour, M^mes^ de Gontaut-Biron et de Choiseul, filles du marquis du Châtel, se partagèrent cette

propriété lors de la succession de leur père. Ce bien fut ainsi divisé : à Mme de Choiseul, l'hôtel et une partie du jardin ; à Mme de Gontaut-Biron, le fameux potager, sur lequel M. de Gontaut-Biron fit construire l'hôtel qu'habita Mme de Grammont. Il était la propriété du vicomte Morel de Vindé, en 1821, quand on construisit sur l'emplacement de ses jardins les passages qui se rattachaient à la salle de l'Opéra incendiée dans la nuit du 28 au 29 octobre 1873.

Revenons à l'hôtel Crozat, au moment où, changeant de nom, il devient l'hôtel Choiseul. L'existence princière que menait à Paris M. de Choiseul le fit endetter de plusieurs millions. Il vendit, avant son départ pour Chanteloup sa galerie de tableaux, galerie qui avait été en partie celle de son beau-père, le marquis du Châtel, et dont une bonne moitié provenait de Pierre Crozat. Cette vente ne suffisant pas, le fermier général Laborde, qui devait sa fortune à M. de Choiseul, lui proposa, en 1770, une spéculation basée sur le patrimoine immobilier de Mme de Choiseul. L'idée fut acceptée, on rasa alors l'hôtel Crozat, on traça la rue *d'Amboise*, ainsi dénommée en souvenir de M. de Choiseul, seigneur de cette ville, puis, un peu plus tard, lorsqu'on résolut enfin de construire une salle nouvelle pour les comédiens italiens, ce fut encore une partie de l'emplacement des vieux jardins que l'on choisit. On sait que la vanité des comédiens-chanteurs, fiers jusqu'au ridicule du titre de *comédiens ordinaires du roi*, empêcha que le théâtre fût édifié sur le boulevard. Peste ! On eût pu confondre leur théâtre avec les petits spectacles qui dressaient leurs tréteaux sur le boulevard du Temple ! Aussi l'architecte Heurtier fit-il faire volte-face à son projet, et la « salle Favart » fut construite avec une maison en plaquage sur une voie largement ouverte et des issues trop étroites sur une placette étriquée. On n'a pas oublié ce qu'il résulta de cette situation, en 1887, quand la salle fut incendiée.

Pendant que la spéculation des terrains de son hôtel se poursuivait, M. de Choiseul avait été s'établir tout proche la Grange-Batelière, dans un hôtel que Bouret s'était fait construire et qu'il céda au ministre disgracié. Celui-ci y mourut, le 8 mai 1785, et sa veuve ne cessa de l'habiter qu'après le 10 août. La Révolution y installa les bureaux du ministère de la Guerre (1793), puis l'Etat major de la place (1796) et ce dernier l'ayant

évacué (1804), l'hôtel de Choiseul devint un grand magasin de liqueurs et de chocolats, un vaste entrepôt de meubles. « On y expose les plus beaux meubles, ceux du feu roi et de la feue reine y ont été vendus; le plus riche potentat de l'univers pourrait s'y meubler et ferait le potentat le mieux meublé de l'univers. »

Enfin, en 1820, après l'assassinat du duc de Berry et sa mort dans une pièce de la direction, la salle de l'Opéra de la rue de Richelieu (sol de la place Louvois) fut fermée à jamais et sa démolition décidée. En effet, l'archevêque de Paris, le cardinal de Talleyrand-Périgord, avait refusé de porter le viatique au mourant parce qu'il agonisait dans un théâtre, endroit damnable; il fallut, pour vaincre sa résistance, que le roi décidât préalablement la désaffectation de l'édifice.

Or, il était dans les destinées de la famille Choiseul de fournir des terrains à nos théâtres lyriques ; nous avons vu comment ce fut sur une portion des jardins du premier hôtel de Choiseul que l'on construisit la *Salle Favart;* pour la construction d'une salle provisoire de l'Opéra, le gouvernement choisit encore le deuxième hôtel de Choiseul, celui qui subissait alors une déchéance singulière.

Et l'architecte Debret, utilisant les morceaux du théâtre de la rue de Richelieu : les devantures de loges, les colonnes, l'encadrement de la scène, les corniches, édifia en moins d'un an la salle de la rue Le Peletier sur les jardins de l'hôtel, dès lors approprié aux services intérieurs du théâtre.

La façade était d'une belle ordonnance, avec son fronton au tympan enrichi d'un grand bas-relief par Adam, et ses décorations intérieures, notamment celles de la salle à manger par Desportes, étaient comptées parmi les plus remarquables de ce quartier.

L'hôtel de Choiseul, le deuxième qui eût arboré cette inscription en lettres dorées sur un marbre noir, aux alentours de la Grange-Batelière, a disparu dans l'incendie du théâtre (1873) : les nos 5 et 7 de la rue Drouot ont été élevés sur l'emplacement qu'il occupait. Rien n'en a subsisté.

Il y avait belle lurette, quand il disparut, que la maison seigneuriale de la Grange-Batelière n'existait plus, bien plus encore la seigneurie, le fief, dont j'ai indiqué seulement les transformations de la partie qui se trouvait immédiatement

en face du chef-lieu et que limitaient les rues *de Richelieu*, *Saint-Augustin* et *Louis-le-Grand*.

Anne-Louis Pinon Ier avait eu garde d'aliéner les droits censitaires et de lods et ventes attribués à la seigneurie, en procédant à ces aliénations successives, et ils étaient considérables. Au commencement du règne de Louis XV, le revenu de la Grange-Batelière dépassait déjà un million, et cependant, des 14 arpents qui lui restaient en 1730, M. Pinon déclarait humblement que les revenus qu'il tirait « pouvoient valoir, par chacun an, la quantité de deux septiers douze litrons et demi de seigle, et de cent quatre vingt-huit livres cinq sols trois deniers en argent ».

Le pauvre homme... s'il ne s'était réservé censives et rentes foncières !

Au surplus, c'était un fin matois que ce robin jeune et fringant qui, d'ailleurs, tenait plus souvent séance à l'Opéra(1) qu'à la Grand'Chambre.

Lorsqu'il fut président à mortier (1758), il vint habiter sa maison seigneuriale de la Grange-Batelière et il y mena un train de marquis de Carabas. Chaque dîner de cérémonie qu'il donnait à l'occasion de la rentrée du parlement lui coûtait 4.000 écus.

Son fils, Anne-Louis Pinon, IIe du nom, transporta ses dieux lares au Marais (2). Quelquefois, cependant il revenait vers cette résidence de famille, et ces jours-là, racontait un de ses descendants, M. G. de Louvigny, « on attelait la vieille carriole, on dînait un peu plus tôt, et l'on se préparait enfin comme pour un voyage de long cours ; on aurait presque fait son testament. Le rempart [la ligne des boulevards], qu'il fallait suivre depuis *les Filles-du-Calvaire* [la rue Froissart en marque la situation] jusqu'à la porte Richelieu [extrémité de la rue de ce nom], était, il est vrai, une route assez peu sûre, très fangeuse du reste et pleine de raboteux. La nuit on ne s'en serait pas tiré ; aussi la passait-on à la Grange-Batelière, dont on ne repartait que le matin, après s'être rafraîchi et parfumé du laitage obligé. »

(1) De 1673 à 1764, l'Opéra fut installé dans la salle du Palais-Royal, laissée libre à la mort de Molière. Elle occupait la partie droite du palais, et — pour plus de clarté — c'est sur son emplacement que la rue de Valois débouche aujourd'hui.

(2) Il habitait rue Culture-Sainte-Catherine, aujourd'hui rue de Sévigné, l'hôtel occupé actuellement par la caserne des Pompiers.

Ceci rappelle presque, après deux siècles et demi, le voyage de la famille Versoris, dont j'ai parlé plus haut.

Survint la Révolution qui frappa durement Anne-Louis Pinon III^e^ du nom, aussi président à mortier et héritier de la seigneurie de la Grange-Batelière, qui se vit enlever tous ses avantages féodaux; plus de fief, plus de redevances, plus de censives ; par exemple, il eut la chance de sauver sa tête et d'échapper à la terrible curée parlementaire du 20 avril 1795: il avait émigré.

L'hôtel de la Grange-Batelière est alors mis sous la main de la nation qui le loue en garni à ses conventionnels : Christiani, député du haut-Rhin ; Villars, député de la Mayenne; Ehrmann, député du Bas-Rhin. Celui-ci était vraiment un pur ! Voici le *post-scriptum* d'une lettre qu'il écrivit à la Convention, le 25 nivôse de l'an II de la République une et indivisible : « Je crois posséder encore à Paris *quelques cadavres* d'or au coin de Capet; si je les trouve, je les ferai enterrer dans le creuset national. »

Voullant, représentant du Gard, crut, avec raison, qu'il était de son devoir de traduire ce *post-scriptum* en faveur du public et de lui faire connaître que les « cadavres » ci-dessus étaient des louis d'or, à l'effigie de Louis XVI.

Aussi bien, ce brave Ehrmann continua de loger à la Grange-Batelière lorsque l'hôtel fut devenu un hôtel garni, tenu par un ancien tailleur de Marie-Antoinette, hôtel très à la mode, hôtel princier : le duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe), revenant à Paris en 1814, ne prit pas d'autre logement, jusqu'à ce que son appartement au Palais-Royal eût été mis en état.

A la Restauration, et en même temps que le duc d'Orléans, Aimé-Louis Pinon était revenu à Paris ; on lui rendit ses 14 arpents qui n'avaient point été vendus nationalement, et aussi sa maison seigneuriale. Il s'empressa de faire ce que la nation n'avait pas fait, et il liquida tout ce qu'il put. C'est ainsi que, le 13 avril 1820, la Ville de Paris acquit sur lui, moyennant 503.000 livres, l'ancienne résidence seigneuriale des terrains que M. Pinon possédait encore et qui formait un parallélogramme entre les rues Rossini (ancienne rue Pinon), la rue Chauchat (ouverte en 1822), la rue de la Grange-Batelière prolongée et la rue Drouot.

L'administration de l'Octroi en prit immédiatement posses-

sion et construisit sur la portion subsistante des jardins une grande galerie couverte pour l'entrepôt réel. Ce vaste hangar, posé en équerre sur les rues de Provence et Chauchat, s'y terminait par deux portes cintrées d'une élévation surprenante.

De nombreux contreforts en pierre grise, qui soutenaient extérieurement les arcs surbaissés de la galerie, lui donnaient à distance l'aspect de quelque cloître. On en détruisit une partie, Louis-Philippe régnant, pour faire place à l'église protestante (rue Chauchat) : le reste a disparu dans des démolitions consécutives : le prolongement de la rue Drouot aboutit à la rue de Provence, dans l'axe même d'une des grandes portes signalées ci-dessus (1).

En 1834, on transporta l'octroi sur les bords du canal Saint-Martin, et enfin, en 1847, l'hôtel de la Grange-Batelière, alors affecté à la mairie du 2e arrondissement [avant la loi du 16 juin 1859], fut démoli pour laisser passer le prolongement de la rue Drouot. Quatre ans plus tard, les 24 et 30 mai 1851, la ville de Paris vendait à M. Valory (Auguste Rolin), commissaire-priseur, président de la Compagnie des commissaires-priseurs, 1752 m. de terrain sur lesquels Lesueur, coïncidence bizarre pour qui se rappellera l'humble donateur des terrains de la *Boule-Rouge* à l'Hôtel-Dieu, Geoffroy Lesueur (Gaufridus Sutor), l'architecte Lesueur construisit aussitôt *l'Hôtel des Commissaires-Priseurs*, *l'Hôtel Drouot*.

Ainsi disparurent les souvenirs du domaine féodal et de ses propriétaires successifs : Guy de Laval, le comte de Vendôme, les Vivien et les présidents Pinon de Quincy.

EDMOND BEAUREPAIRE.

(1) A. Vitre, *Ombres et Vieux murs*, Paris, 1859, in-8, p. 28.

LE POÈME DU VIN

Je veux chanter le vin et son pourpre calice
Dressé superbement au-dessus des saisons,
Où brûlent des soleils, où des lunes pâlissent,
Par qui, désir d'aimer, soudain, nous t'aiguisons.

Le vin, dès qu'il jaillit vivace de la cuve,
Berçant, en son arome, un immortel effluve :
L'odeur du soleil nu parmi les serpolets,
Couché sur le sol roux aux frissons violets;

Crispé sur le sol dur et rose des coteaux,
Où le rythme s'entend d'une âme planétaire ;
L'odeur du soleil rude et possédant la terre,
Aux chansons des grillons, aux cris des cailleteaux,

Aux sifflantes clartés rampant sur les murgers,
Sous leurs cailloux lovées ; à la fine viole
Des abeilles. L'odeur forte, intrépide et folle
Du soleil à la terre auguste mélangé.

Le vin qui jase autant que la grive et le merle,
En octobre nourris par les néfliers blets,
Et poursuivant sans fin leurs jaunes triolets;
Le vin dont le sourire au bord des cuves perle.

Je chanterai le vin que l'hiver endormait;
Le vin qui s'inquiète et le vin qui remue,
Dès que pleure la vigne au fond des nuits émues,
Avec les rossignols, sous la lune de Mai.

Le vin ! Je veux chanter ses profondes luxures,
Ses luxures sacrées que le vouloir parcourt
Des dieux; où notre élan pauvre se transfigure;
Le vin par qui s'exalte et se parfait l'amour.

Sous les cépages d'or et penchant leurs ramures,
Le vin maître des plus éblouissants baisers
Et faisant de la chair une fournaise pure,
Un cantique au divin des corps divinisés.

Le vin mêlant au sang le sang des vignes torses
Et leur vigueur à tous les vents du ciel riant;
Le vin qui nous rend clairs, impérieux, brillants,
Ainsi que des Mithra domptant l'obscure force.

Le vin trouble et sonore avec ses tambourins
Et ses flûtes pourprées, ses chars à l'essieu rauque;
Le vin sonore et trouble avec ses hautbois glauques
Et le rythme emporté des cymbales d'airain.

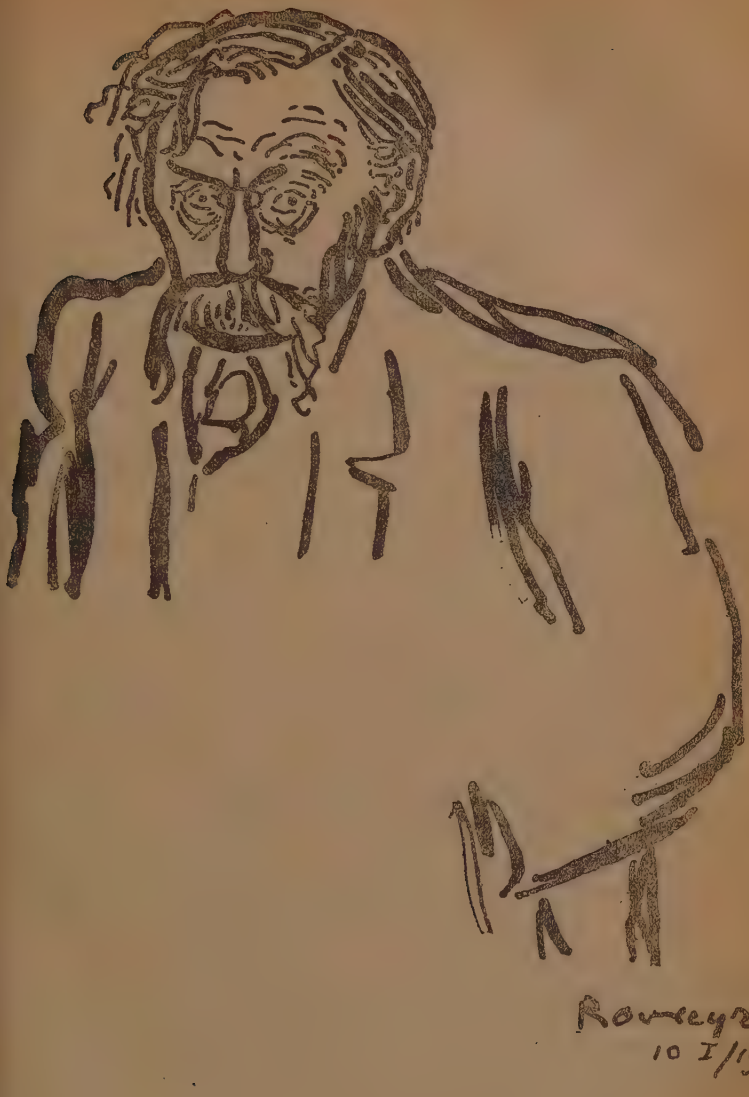
Le vin doux-murmurant comme un amoureux pleure,
Dans le cellier clair-de-luné; le vin si doux,
Baiser qu'on sentirait au bord de ses genoux;
Le vin qu'on goûte à la chanson des chante-pleure.

Le vin consolateur, profond comme la tombe,
Le lit si tendre ouvert à la douleur qui sombre;
Le seul verbe compris des parias du sort;
Le vin compatissant presque autant que la mort.

Le vin donneur d'extase et d'amoureux sommeil
Et par qui l'on repose au cœur chaud du soleil,
A travers ses clartés fauves et purparines
Comme aux boucles dorées d'une humaine poitrine.

Le vin, le vin, le vin, plein d'éclairs caressants ;
Le vin qui t'illumine, ô chair obscure encor,
Où germe un dieu futur, et d'un geste puissant
Ouvre de l'infini l'immense porte d'or.

MARIE DAUGUET.



ÉMILE VERHAEREN

RIMBAUD ET VERLAINE

—

Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
A. RIMBAUD.

I

En 1896, au lendemain de la mort de Verlaine, lorsque j'écrivis pour la *Revue blanche* l'article intitulé « Verlaine héroïque », qui devait servir d'avant-propos à la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud ;* lorsque, par des articles subséquents, j'essayai, la même année, de tracer pour le même périodique la physionomie vivante de l'inquiétant poète du *Bateau Ivre*, je ne croyais pas, au fond, biographier dans de l'objectivité précise. J'admirais passionnément les deux grands hommes ; j'avais été l'ami de l'un d'eux. Tels qu'ils m'apparaissaient en mon for intérieur, sans sacrifier à ce qu'on nomme la vérité trop de ma vision personnelle et de ma manière particulière de sentir, je pensais devoir les évoquer, en face des ignominies dont la presse incompréhensive voulait alors déshonorer leur mémoire. Et voici qu'aujourd'hui la documentation du volume de M. Edmond Lepelletier sur *Paul Verlaine* vient surabondamment attester que je disais vrai, que je peignais comme d'après nature. Surtout en ce qui concerne l'influence littéraire de Rimbaud sur Verlaine, mes articles correspondaient exactement à la réalité. Serait-ce que, dans l'espace ou dans le temps, il est un point où le subjectivisme et l'objectivisme se rencontrent, se confondent, communient?

J'émettais (je me cite de mémoire) : « Le contact avec les façons d'être vierges et sauvages d'Arthur Rimbaud, le commerce avec les forces libres de cet esprit tout-puissant, semblent avoir déterminé l'éclosion de la personnalité littéraire de Paul Verlaine. L'originalité absolue du talent de celui-ci date de l'époque à laquelle il conçut les *Romances sans Paroles*... » Je précisais : « C'est en 1872 que Rimbaud suggéra à Verlaine les lois de cette poésie fluide, ténue, et pourtant si

puissamment troublante, dont se composeront les *Romances sans Paroles*, *Sagesse*, *Jadis et Naguère*, *Parallèlement*, etc., tout un art nouveau qui fera de l'auteur des *Fêtes galantes* un poète de génie; c'est en 1872 que Rimbaud stylait de « diamant » les premières de ces proses inouïes qui seront les *Illuminations*... » Et je concluais : « Rimbaud a suscité le génie de Verlaine ; il a donc suscité aussi, par le fait, la floraison des Lettres symbolistes et décadentes. »

M. Edmond Lepelletier, au cours de son ouvrage paru en 1907, mais qu'il m'a été donné de connaître seulement ces jours derniers, vient dire à son tour : « Verlaine subit l'influence de ce jeune être bizarre, anormal, au génie maladif, dont l'originalité sensationnelle et l'étrange façon d'envisager les choses impressionnaient vivement son ami. Il est certain que les combinaisons imaginatives et les spéculations extraordinaires de Rimbaud eurent une grande action sur son cerveau et modifièrent son tempérament poétique. » Puis, s'efforçant dans l'énumération des causes déterminatives du changement d'esthétique révélé précisément aux *Romances sans Paroles*, M. Lepelletier, comme malgré lui cette fois, note, bien en relief, celle-ci : « La rencontre avec Arthur Rimbaud, la domination subie de ce gamin énergique, intéressant, impérieux, à la poétique désordonnée et expressive, qui trouve et donne une couleur aux voyelles. » Et M. Lepelletier qui, comme confident de 1872, fut témoin de l'évolution — y attacha-t-il alors une si grosse importance? — appuie ses affirmations sur une correspondance extrêmement intéressante de Verlaine, correspondance concluante aussi bien et mieux, et pour la divulgation de laquelle il convient de le remercier hautement, car elle projette sur un point capital de l'histoire littéraire de la fin du XIX^e^ siècle une indiscutable lumière.

Donc il est désormais évident pour tout le monde qu'Arthur Rimbaud fut, si l'on peut comparer ainsi, le général dont la vocation devait infliger la déroute aux phalanges réputées impassibles et bien armées de l'école parnassienne. Un général de seize ans ! Dans les graves circonstances, la Providence, que voulez-vous, n'en fait pas d'autres.

Et ces messieurs du Parnasse, il faut croire, pressentaient bien leur ennemi en cet enfant, taciturne souvent, exubérant

parfois et mal équipé, puisque, dès son apparition au milieu d'eux, réagissant contre l'éblouissement occasionné par sa lumineuse et neuve imagination, ils se mirent à l'abreuver d'outrages et à répandre contre lui — on se défend comme on peut — les plus invraisemblables calomnies : cela à propos de quelques espièglerics un peu excessives. Comme si tout, d'un tel être, ne devait pas être excessif !

O monsieur Lepelletier, vous avez cru devoir, en bon journaliste, en fidèle parnassien et — laissez-moi vous le faire remarquer — en maladroit ami que vous êtes, défendre au moyen de ces calomnies la mémoire de Verlaine ! La dignité, la probité, plus que sociales, humaines, du Pauvre Lélian pouvaient donc être mises en question, après les nobles et justes paroles de Stéphane Mallarmé sur sa tombe? J'imagine l'auteur des *Vers pour être calomnié*, un jour de son bout de l'an au cimetière des Batignolles, soulevant la dalle de cette tombe et se dressant nu dans la pureté de sa gloire. Vous prononcez votre plaidoyer.

— Edmond, interrompt-il, je te crois bon ami, mais tu es mauvaise langue... Tu ne connais pas Rimbaud, je suis seul à le connaître (1)...

Puis, se tournant vers la foule qui vous écoutait :

> Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça.
> Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens.
> Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa (2),

articule-t-il, d'une voix comme irritée.

Commandant le silence, la dalle retombe avec lenteur sur Verlaine, qui s'est recouché dans la paix du caveau. Et des profondeurs, solennellement, religieusement, dans une musique extra-terrestre, s'essorent et viennent planer au-dessus des vivants et des morts les strophes impérissables de *Crimen amoris* (3).

II

En vérité, malgré le compact volume de M. Edmond Lepelletier, la biographie de Paul Verlaine reste à faire. J'ose même dire qu'on ne la pourra tracer dans sa vérité profonde et totale

(1) Lettres de Verlaine à M. Lepelletier.
(2) Verlaine : *le Poète et la Muse* (*Jadis et Naguère*).
(3) Id. : *Jadis et Naguère.*

que le jour où la personnalité d'Arthur Rimbaud aura été complètement élucidée. L'emprise formidable exercée, dès 1871, à la fin de sa seizième année, par le surhomme de la *Saison en Enfer* sur le grand poète de *Sagesse*, de onze ans plus âgé, n'a pas encore été analysée ni, par conséquent, définie valablement dans sa volonté de puissance ou sa fatalité. Et c'est cette emprise qui, on le sait à présent, propulsa toute la vie intellectuelle de Verlaine à partir de cette époque.

M. Ernest Delahaye, par un travail très attentif et très sympathique, a bien essayé de nous forger, avec ses souvenirs personnels d'ami d'enfance et de première jeunesse, la clef de ce mystère que demeure Arthur Rimbaud. Son livre est agréable, instructif et utile. Mais il aboutit à des conclusions si arbitrairement démocratiques, si en contradiction avec les résultats obtenus d'un examen précis en somme et assez subtil de l'esprit évolutif et conquérant de Rimbaud, que, le livre fermé, nous ne comprenons plus. A moins que la figure du poète du *Bateau Ivre* ne se soit, dans la conscience du critique, cristallisée en ce gamin de révolte vu, en 1870-71, élaborant des constitutions politiques et sociales, inspirées pourtant de Proudhon plus que de Cabet et de Louis Blanc ! A moins que M. Delahaye n'ait voulu confondre Arthur Rimbaud avec Germain Nouveau, cet humble chrétiennement sublime qui, en 1874, subit à son tour l'emprise rimbaldienne! Et, dans ce cas aussi, il y aurait illogisme, illogisme absolu. Car Rimbaud, s'il vécut dans un idéal de Bonté, exécrait la misère. Il voulut être riche, afin d'exercer librement sa puissance de charité ; et cela, il faut bien en convenir, est aristocratique au plus haut point.

Les documents apportés par M. Lepelletier, concernant la liaison Rimbaud-Verlaine, sont, certes, précieux et d'un grand intérêt. J'ai noté en quoi ils sont décisifs pour l'histoire générale de la Littérature. Peut-être, au surplus, aideront-ils dans une certaine mesure à la compréhension intime des *Romances sans Paroles*, de *Sagesse*, de *Jadis et Naguère*, de *Parallèlement*, et, en général, de tout l'œuvre verlainien, depuis les *Poèmes Saturniens* jusqu'aux *Invectives* (1). Mais ils ne donnent

(1) Ne serait-il pas temps d'éditer le manuscrit préparé dans la prison de Mons et intitulé *Cellulairement* ? J'ai indiqué dans « Verlaine héroïque » (*Vie de*

rien de probant sur la personnalité de l'auteur des *Illuminations*.

Et il serait fort à craindre que les prolixes appréciations de M. Lepelletier, en voulant, devant le tribunal du Suffrage Universel, trop prouver contre le grief d'homosexualité levé malignement à la charge des deux amis par la famille Mauté et les commensaux de Nina de Callias, il serait fort à craindre, dis-je, que ces appréciations, systématiques en tant qu'arguments, n'eussent rien prouvé du tout. Heureusement, Rimbaud et Verlaine, au cours des documents cités, font le geste qu'il fallait pour anéantir la bourgeoise et parnassienne accusation. Et cela suffit. La cause doit être entendue.

Néanmoins, on me permettra de placer sous les yeux du lecteur une *Illumination* donnant, par un raccourci comme Rimbaud seul sut en dessiner, la nature et le mouvement de la fameuse liaison. Cela s'intitule *Vagabonds* et a été écrit, peu avant la *Saison en Enfer*, dans les tout premiers mois de l'année 1873. Rimbaud, après être allé soigner son ami malade à Londres, était rentré chez sa mère, à Charleville.

Pitoyable frère! que d'atroces veillées je lui dus!

« Je ne me saisissais pas fervemment de cette entreprise. Je m'étais joué de son infirmité. Par ma faute nous retournerions en exil, en esclavage. » Il me supposait un guignon et une innocence très bizarres, et il ajoutait des raisons inquiétantes.

Je répondais en ricanant à ce satanique docteur, et finissais par gagner la fenêtre. Je créais, par delà la campagne traversée par des bandes de musique rare, les fantômes du futur luxe nocturne.

Après cette distraction vaguement hygiénique, je m'étendais sur une paillasse. Et, presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés — tel qu'il se rêvait! et me tirait dans la salle en hurlant son songe de chagrin idiot.

J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil, — et nous errions, nourris du vin des Palermes et du biscuit de la route, moi pressé de rouver le lieu et la formule.

Le vulgaire, le banal, aurait été que, dans cette cohabita-

Jean-Arthur Rimbaud) la matière dont se compose ce manuscrit. Le volume, en même temps qu'il serait une anthologie des plus poignantes poésies de Verlaine, constituerait l'un des plus beaux livres de tous les temps, un livre beau comme une cathédrale. J'ai désigné aussi la personne entre les mains de laquelle se trouvait le manuscrit : cette personne ne se refuserait certes pas à en laisser au moins prendre copie.

tion, Rimbaud et Verlaine fussent des pédérastes. Or, de tels idéalistes pouvaient-ils jamais sombrer dans la banalité?

III

A présent, M. Edmond Lepelletier voudra bien me laisser lui faire remarquer qu'il narre les faits et décrit les causes de la malheureuse affaire de Bruxelles d'une façon partiale et, sans doute, inexacte. Dans son parti-pris divaguant de charger Arthur Rimbaud de tout ce qu'il croit être chez Verlaine écarts moraux, excentricités nerveuses, il fait à la victime immédiate du drame jouer un rôle tout à fait faux, et que, d'ailleurs, viennent encore démentir formellement les documents, ici parcimonieusement produits. Et il croit pouvoir — inconscience! — étayer sa démonstration au moyen du récit fait à lui, journaliste, par Mme Verlaine mère. Mais, je vous le demande, à quelle raison pourra-t-on faire admettre que cette admirable mère, trop faible en vérité, pouvait, un instant, dans cette grave occurrence surtout, hésiter à sacrifier l'exactitude des faits pour excuser son fils, son unique fils à qui, toute sa vie, elle devait se sacrifier elle-même, à qui elle devait, toute sa vie, sacrifier tout?

Or, Rimbaud, nous le savions par Verlaine, avait refusé, devant la justice belge, de porter plainte contre son ami : ce qui lui valut, du reste, l'expulsion du territoire. Les tribunaux brabançons eux-mêmes, aux pièces du procès publiées, viennent confirmer les dires de Verlaine. Rimbaud n'y est pas cité comme plaignant, mais comme témoin. Et voilà qui est définitivement établi. Il resterait, pour bien faire voir le point jusqu'où Rimbaud par son attitude et ses témoignages alla dans le but de sauver l'inculpé d'une condamnation au criminel, à connaître les déclarations et les interrogatoires de Verlaine. Pourquoi M. Lepelletier ne nous les a-t-il pas soumis? Il y aurait aussi, peut-être, à produire le procès-verbal de l'arrestation.

Au demeurant — monsieur Lepelletier, vous le savez bien — ce qui causa uniquement la sévérité de la condamnation correctionnelle, ce sont les diffamations des Mauté, les potins de concierge et, probablement, les cancans vindicatifs des anciens camarades. Je comprends, et vous en félicite jusqu'à un certain point, que, pour ne pas chagriner M. Georges Verlaine,

vous ayez voulu atténuer la responsabilité de ses ascendants maternels. Mais il était, il est souverainement injuste de venir imputer à la charge de la plus grande victime du drame de Bruxelles — je le montrerai tout à l'heure — des faits qu'elle s'était employée de tout son cœur à prévenir, qu'elle s'employait de tout son cœur, malgré la blessure et l'effroi, à atténuer dans ses conséquences pour Paul Verlaine. Il fallait laisser toutes ces tristesses sur le compte de la fatalité. Et, ce faisant, vous restiez, savez-vous, dans le vrai absolu.

Je ne voudrais pas, moi non plus, contrister M. Georges Verlaine. Cependant je suis bien obligé de faire constater par les lettres de son père à M. Lepelletier que les causes de la fatale irritation de Paul Verlaine, on les trouve uniquement encore dans l'attitude, à tort ou à raison assumée, de Mme Mathilde Mauté vis-à-vis de son amoureux et malheureux mari. A la page 299 du livre de M. Edmond Lepelletier, une lettre de Verlaine envoyée de Londres contient cet alinéa ayant trait d'ailleurs à lui, Georges Verlaine, et devant montrer, si après *Sagesse* il en eût été besoin, jusqu'à quel point le Pauvre Lélian, en tout temps, aima son fils :

Il y a bien l'enfant aussi que l'on voudrait m'escamoter, et qu'en attendant on cache à ma mère, qui n'en peut mais; pour ça, comme c'est un délit atroce, point je pense ne m'est besoin de m'en remettre à autre chose qu'aux justices humaine et divine. De cette dernière, s'il le faut, je serai le bras provoqué...

Et cette irritation monte, monte! (Pages 317, 321, 322.) Rimbaud est là, à Londres, qui fait tous ses efforts pour le détourner de « son songe de chagrin idiot ». Rien n'y peut. Verlaine, en cachette de son ami, achète un revolver; court, en cachette toujours de son ami, à Bruxelles, où il croit rencontrer sa femme. Il est décidé, si elle se refuse encore à venir reprendre la vie conjugale, à se servir de l'arme. Sous les termes de la déposition de Rimbaud, on devine que si celui-ci rejoignit Verlaine à Bruxelles, ce fut dans le but principal de l'empêcher de se livrer à quelque extrémité. Il ne pouvait nettement laisser consigner cela au procès-verbal de son témoignage : c'eût été établir, devant les magistrats, une préméditation.

Les conséquences du drame.

Pour Verlaine, on les connaît. Son internement nous valut ses plus belles œuvres.

Pour Rimbaud, elles furent le suicide de son esprit.

J'écris ces lignes à Roche, dans la maison même où, après l'extraction de la balle qui lui avait troué le poignet, il vint, au sortir de l'hôpital de Bruxelles, se réfugier. Sa sœur le voit encore entrer, le bras en écharpe, morne, la figure pleine de désespoir. Aussitôt entré, il va s'effondrer sur une chaise. Une crise affreuse de sanglots le secoue. « O Verlaine! Verlaine! » gémit-il seulement de temps à autre. Les jours suivants, dans la salle à manger, à la table de famille, il est de plus en plus morne, muet; mais, aux heures de travail, à travers le plancher de la chambre qu'il occupe au-dessus, on perçoit les sanglots qui réitèrent, convulsifs, coupés tour à tour de gémissements, de cris de colère, de ricanements, de malédictions. Il compose la *Saison en Enfer*, son adieu à la Littérature. — Qu'on relise cela! — Et quand, un peu plus tard, il apprend le jugement rendu contre son ami dans le procès en séparation intenté par les Mauté, et qu'il constate l'attitude des parnassiens à son égard, il jette au feu, non seulement tout ce qui lui reste des exemplaires de la *Saison en Enfer* éditée, mais encore tout ce qui de ses manuscrits est à la maison; maudissant ainsi son génie, l'anéantissant. Il n'a que dix-huit ans. On sait que le geste ne sera jamais révoqué. Est-il dans l'histoire pareil exemple de sacrifice? La Littérature, en tous cas, devra le déplorer à jamais.

Aussi bien ce serait manquer au respect dû à tant de grandeur que de relever les épithètes injurieuses et les insinuations calomnieuses dont l'auteur de *Paul Verlaine* a cru pouvoir accabler la mémoire de Rimbaud. M. Lepelletier note que le voyant des *Illuminations* n'avait pas de sympathie pour lui M. Lepelletier est évidemment de ceux qui, ayant connu Rimbaud, ne l'ont pas *vu*.

PATERNE BERRICHON.

Roche, février 1910.

N. B. — Il serait intéressant de retrouver le manuscrit de Rimbaud intitulé : *La Chasse spirituelle*, ainsi que les vers et les poè-

mes en prose, laissés, l'un et les autres, par Verlaine entre les mains de la famille Mauté, en 1872. Le manuscrit est sans doute celui dont il est dit, aux *Poètes maudits*, qu'il contient « d'étranges mysticités et les plus aigus aperçus psychologiques ». Parmi les vers se doivent trouver : *Les Veilleurs*. « *Les Veilleurs* — écrit Verlaine — nous ont laissé l'impression la plus forte que jamais vers nous aient causée. C'est d'une vibration, d'une largeur, d'une tristesse sacrée ! Et d'un tel accent de sublime désolation qu'en vérité nous osons croire que c'est ce que M. Arthur Rimbaud a écrit de plus beau, de beaucoup ! » Rimbaud lui-même, en 1873, avant le drame de Bruxelles, se plaignit souvent à sa mère de la privation de ces choses.

Par M^me^ Delporte, qui les eut en dépôt, MM. Georges Verlaine et Edmond Lepelletier pourraient peut-être savoir ce que ces manuscrits sont devenus?

LE JUIF AU THÉATRE

(*Suite* [1])

—

Cherchons donc des types d'une humanité plus courante.

J'ai dit que le théâtre, jusqu'aux dernières années du siècle passé, n'avait offert que des Israélites d'une désolante convention. Quelques croquis de la vie juive, là où les Juifs forment encore un peuple à part, furent présentés, en 1886, par un conteur galicien, K. L. Franzos, dans un roman intitulé : *Pauvre Moschko*, que traduisit M. Louis de Hassem.

« C'est l'histoire d'un petit juif de la ville autrichienne de Barnow, sur les confins de la Pologne. Il s'éprend d'une chrétienne, rompt avec les traditions des siens et se fait forgeron. Son bonheur est court ; malgré les défenses de sa loi religieuse, il s'engage comme soldat.

« Il y a là, écrivit M. Ginisty, des silhouettes dessinées avec beaucoup de relief, qui donnent toute une évocation de mœurs restées absolument originales. On sent que ce ne sont pas là des Juifs de convention, comme M. Abraham Dreyfus se plaignait récemment qu'on en mît dans les romans et au théâtre (2). »

Peut-être eût-on pu tirer de cet ouvrage quelque chose pour le théâtre. On ne l'a pas fait jusqu'à présent.

En 1886, encore, l'Odéon représenta un drame en 5 actes,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 305.

(2) *L'Année littéraire*. — 1886.

Signalons encore une série de portraits juifs, publiés par Louis Noir, en 1888, et le remarquable roman sur la vie juive contemporaine, qui rendit Israël Zangwill célèbre : *The Children of the Ghetto*. (V. *Idées modernes*. — N° 1, janvier 1909.)

M. Augustin Filon a étudié l'œuvre littéraire et sociale d'Israël Zangwill dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1909. Voici sa conclusion sur celui qu'il déclare « le premier leader démocratique qu'ait eu la race juive dans les temps modernes » : « Relever le moral des Juifs, leur rendre la conscience d'eux-mêmes, la soif de la vie indépendante, le courage et les mâles vertus des races qui puisent leurs forces dans cette terre d'où est sortie toute énergie, telle est la mission qu'il semble s'être donnée et que lui confirme, on vient de le voir, le libre suffrage d'un grand nombre de ses coreligionnaires. Quelqu'un devait remplir cette mission : elle est, si je puis dire, à l'ordre du jour du XX^e^ siècle. En la prenant, — ou en l'acceptant, — a-t-il trop présumé de ses forces ? on verra. S'il réussit à l'accomplir, le monde chrétien lui en devra autant de reconnaissance que la nation juive » (p. 372).

en vers, de Mlle Simone Arnaud : *les Fils de Jahel*, qui présentait beaucoup d'analogies de situations avec *les Huguenots* et *le Prophète*. Paix à ces vers, si vous le voulez bien, comme à cette musique...

Le 19 septembre 1892, la Comédie-Française, pour être agréable à Coquelin, reprenait *le Juif polonais*. On sait l'histoire de cette pièce. Pour compléter un volume prêt à paraître chez Hetzel, les auteurs de *l'Ami Fritz* improvisèrent un jour, en style dialogué, le conte populaire du *Juif polonais*. La pièce qu'ils en tirèrent eut un succès énorme, à sa création, en 1869 à Cluny, avec Talien comme principal interprète. Bien que les reprises qui furent tentées à l'Ambigu, avec Paulin Ménier, à la Gaîté, avec Dumaine, n'aient eu aucun succès, Coquelin, à son tour, voulut jouer le rôle. Et M. Claretie aquiesça en disant : « C'est du Shakespeare! ». Mais ce Shakespeare-là dut bien vite rejoindre, dans la coulisse, le cadavre de son Juif. Et cette reprise fut sans lendemain (1).

Quelques mois auparavant, le 1er juin 1892 exactement, le Vaudeville avait donné la première représentation d'une œuvre autrement intéressante et significative : *le Prince d'Aurec*, de Henri Lavedan. Le personnage juif de cette comédie fort brillante, le baron de Horn, est encore un banquier millionnaire. Mais il semble animé, cette fois, de quelques sentiments humains ; ce n'est plus la pauvre silhouette falote ou la navrante tête à massacre obligatoire. C'est un personnage bien vivant, bien campé, qui « bafoue de la belle manière les représentants modernes de la noblesse », et s'écrie, avec une fierté d'autant plus vibrante qu'elle fut longtemps humiliée : « Les temps sont révolus, et aujourd'hui nous sommes des rois du monde. C'est nous, à présent, les vrais aristocrates (2). »

Les rois du monde! En tant que financier, certes, il a raison. Et même dans la pièce, où H. Lavedan a su tirer de lui un si riche parti, on sent bien qu'il aurait le dernier mot, étant en droit strict de l'avoir, et qu'il obtiendrait, sinon des excuses de la princesse et du prince d'Aurec, pour leur dureté et

(1) On reprit plus tard *le Juif polonais*, pour Got et Mlle Reichemberg. Le 5 septembre 1895, Paul Mounet, à son tour, joua le rôle de Mathis, que M. Guitry interprèta, en dernier lieu, à la Renaissance en février 1909. Et l'Opéra-Comique a représenté un opéra du même titre, dû à M. Camille Erlanger.

(2) Acte I, scène XI.

leur insolence à son égard, du moins une belle sortie, si la miséricorde divine n'intervenait, au moment suprême, en faveur de sa fille d'élection, la noblesse...

L'intrigue, vous vous la rappelez : le baron de Horn, amoureusement intéressé, a prêté à la princesse l'argent nécessaire au règlement de ses dettes et de celles de son mari, le prince d'Aurec. Il finit par lui avouer ce qu'il espère d'elle. La princesse le raille cruellement, le traite de juif insolent et appelle son mari, qui veut le chasser comme un domestique. Mais on lui doit 700.000 francs, et il les exige dans une algarade bien sentie. La mère du prince sauve la situation en annonçant au baron qu'il sera intégralement et immédiatement remboursé. Henri Lavedan, et pour cause, n'avait pas fait du prince d'Aurec un académicien. M. Jules Claretie, cependant, craignit d'éveiller des susceptibilités et n'osa monter cette pièce. Au Vaudeville, elle fut très goûtée et eut cent représentations dans l'année (1).

Il nous faut arriver maintenant à l'année 1901 pour trouver une pièce sur les Juifs un tant soit peu attachante. Car nous ne saurions nous appesantir sur les reprises du *Juif errant*, qui eurent lieu au Châtelet en 1894 et 1895, non plus que sur les représentations de *Manette Salomon*, au Vaudeville, en 1896, de cette pièce dont on a pu dire qu'elle était la grande erreur d'Edmond de Goncourt, et où l'on voyait Coriolis jeter dans la robe de sa maîtresse rapace un morceau de minerai brûlant, fait du blanc d'argent de toutes ses couleurs brûlées, en lui criant : « Tiens, la Juive, un lingot de 30.000 francs (2). »

(1) *Annales du Théâtre et de la Musique*. 1892. *Le Prince d'Aurec* fut repris en 1893 au Vaudeville et en 1896 au Gymnase.

(2) Nous n'avons rien à dire du *Joseph d'Arimathée*, de Gabriel Trarieux, que le Théâtre Antoine représenta en 1898.

Le 18 avril 1900, sur la scène de ce même théâtre Antoine, la Compagnie des Escholiers représentait *la Fronde*, de Lucien Besnard. Le principal personnage de cette comédie, Fernand Hecht, est un jeune juif, professeur de philosophie, qui ne craint pas de faire valoir sa « qualité » d'Israélite, avec une certaine insistance audacieuse et fort avisée. Au surplus, c'est un être « spirituel, artiste, intelligent », socialiste — on ne lui en demandait pas tant — et « factice » parce qu'il se sent « incapable d'être naturel » ; en un mot, c'est une « nature délicate, sensible, sous des dehors sceptiques ».

— Malheur, dit-il, à l'homme replié sur lui-même ; il est douloureux entre les hommes. (Acte II, p. 70.)

Il dissèque très habilement la psychologie frondeuse et quelque peu vaniteuse de Cécile, la femme de son ami Keller, auquel il conseille de la mater, ce que, d'ailleurs, elle souhaite confusément. Ainsi, donne-t-il des conseils en pirouettant, qui n'en « sont pas moins bons, à l'ordinaire ». C'est un peu un prédécesseur de *Poliche* (1906), le douloureux amuseur d'Henry Bataille.

Le 9 avril 1901, le Cercle des Escholiers donnait la première représentation de *Ghetto*, pièce en trois actes de l'écrivain hollandais Heijermans, adaptée par MM. Jacques Lemaire et Schürmann. Cette pièce, écrivit M. Emile Faguet, quelques jours après la première représentation, « a, non seulement intéressé, mais captivé et comme maîtrisé le public. C'est une pièce assez bizarre, à peu près totalement dépourvue d'action, tout entière en tirades traversées de mots drus et vifs ; mais tirades et mots portent admirablement. Il s'agit, puisque, enfin, il faut, cependant — vous reconnaissez bien là la langue précise et harmonieuse de M. Faguet — s'occuper de ce semblant d'action, d'un jeune Israélite, qui, malgré la furieuse opposition de sa famille et de son entourage, échappe aux atavismes, hérédités et traditions qui l'enserrent, pour épouser une pauvre servante chrétienne qu'on exténue, chez lui, des plus rudes labeurs et des plus lourdes fatigues.

« C'est la victoire de la jeunesse et de l'amour sur les vieilles haines de race et de religion, quelque chose comme un *Roméo et Juliette* qui finit bien.

« C'est l'évasion du ghetto, non plus matériel, mais moral; et je ne sais si cela répondait à des aspirations latentes de l'auditoire; mais le succès a été presque d'enthousiasme, les applaudissements fréquents et unanimes; et ces simples épisodes se déroulant, sans ombre de complication, dans une boutique de fripier hollandais, ont obtenu une manière de triomphe qui a grandi jusqu'à la fin (1). »

A la fin du second acte, le jeune Israélite révolté, Raphaël, se trouve aux prises avec son père, sa sœur et le rabbin qu'on est allé quérir pour le contraindre à épouser une Juive, Rébecca. Le rabbin essaie vainement de retenir Raphaël dans sa famille : le jeune homme lui donne les raisons profondes de sa révolte contre les mensonges de race et de religion au milieu desquels on l'a élevé, et qui ne servent qu'à perpétuer les plus abominables haines, tant du côté des Juifs que de celui des chrétiens. C'est de l'oppression de ces mensonges-là que les uns et les autres doivent se délivrer, dit-il, pour cesser de se persécuter et de se maudire, pour former enfin une « communauté nouvelle, sans faux dieux, sans haines et sans esclaves (2) ».

(1) *Les Débats*, 15 avril 1901.
(2) Acte II, scène VI, p. 79.

§

M. Maurice Donnay, deux ans plus tard, reprit, dans *le Retour de Jérusalem*, dont la première représentation eut lieu au Gymnase le 3 décembre 1903, cette question de l'union des races juive et chrétienne, que nul, avant Heijermans, n'avait osé résoudre affirmativement (1).

Mais il la reprit pour des raisons un peu moins pures, un peu moins dégagées de certaines contingences des plus personnelles, et si impérieuses qu'elles l'obligèrent, contrairement aux règles de toute démonstration sérieuse et impartiale, à accommoder tant bien que mal des prémisses arbitraires à l'intransigeance d'une conclusion préalablement arrêtée, signifiant l'impossibilité absolue de toute union entre juives et chrétiens.

Revenir sur ces raisons, que Séverine mit fort courageusement en lumière, dans une ardente chronique, cinq jours après la première (2), me paraît inutile. Nous savons maintenant que si Judith, l'héroïne du *Retour de Jérusalem*, simula, elle si fine, si indépendante, si cultivée, la plus parfaite imbécillité, et arriva ainsi à exaspérer son amant Michel jusqu'à s'en faire un irréconciliable adversaire, c'était uniquement pour faire plaisir à M. Donnay et ne pas le contrarier publiquement avec une liaison dont la persistance eût gêné fort les principes professés par ses amis de la deuxième ou troisième heure...

M. Maurice Donnay est aujourd'hui de l'Académie française. Cela n'explique-t-il pas tout ou presque tout? « *Il ne faut jamais dire Coupole...* », avait-il répondu, dans la préface de sa trop célèbre pièce, à Séverine. Il y alla pourtant, sous cette Coupole, rejoindre ceux qu'il y souhaitait, ceux qu'il y devait rejoindre. Passons, évidemment, passons...

§

Passons à une pièce encore plus singulière : *Décadence*, de M. Albert Guinon, qui, après avoir été interdite durant plusieurs années, fut présentée, pour la première fois, au public sur le théâtre du Vaudeville, le 18 février 1904. « *Décadence*, écrivit M. Emile Faguet, est une pièce où il est ques-

(1) Sardou l'avait abordée, dans *Georgette*.
(2) *Gil Blas*, 8 décembre 1903.

tion de juifs et de noblesse française, et qui est inspirée par un sentiment de vive complaisance, mêlée de quelques réserves, à l'égard des Juifs, et d'un sentiment de pleine horreur et de profond mépris, sans réserve et sans restriction, à l'égard de la noblesse française. C'est quelque chose comme un prince d'Aurec exaspéré! »

M. A. Guinon, pour « tomber », pour « piétiner » la noblesse, n'a donc fait qu'user ou plus exactement qu'abuser du procédé employé par M. Henri Lavedan, à savoir l'utilisation du juif contre cette noblesse, du juif conventionnel, considéré encore, il faut bien le dire, comme le personnage le plus déplaisant, le plus propre à humilier quiconque.

Seulement, M. Guinon, dans sa complaisance, a passé toute mesure et toute vraisemblance, comme M. Donnay, dans sa malveillance. « Dans *le Retour de Jérusalem*, tous les invités juifs étaient des marouflles ; dans *Décadence*, tous les invités nobles sont des croquants : il y a exagération de part et d'autre (1). »

Les Juifs, pas plus dans *le Prince d'Aurec* que dans *Décadence*, ne sont peints et étudiés pour eux-mêmes. On s'est contenté, je le répète, d'adapter leur caractère conventionnel aux besoins de nouvelles satires. L'antisémitisme, comme l'esprit de Maurice Donnay, a vraiment passé de mode. Je ne sais pas au juste lequel a tué l'autre. On ne raille donc plus, aujourd'hui, les Juifs, sur la scène, pour le plaisir stupide de les railler sans rime ni raison. Mais on les emploie à railler les autres, les têtes de Turcs du moment. Et il ne me semble pas qu'ils aient lieu d'être satisfaits de ce nouveau rôle qu'on leur impose, où ils ont encore toutes les chances, toutes les malchances plutôt, de nous être présentés sous des traits plus ou moins outrés et faux.

Les Strohmann, nécessairement banquiers, dans *Décadence*, sont bien insultés, « chez eux, par la noblesse de M. Guinon ». Mais ces insultes ne sont proférées que pour amener une plus honteuse capitulation de la fille du duc de Barfleur dans les bras du fils Strohmann. Quant au père Strohmann, ce n'est qu'un bourgeois gentilhomme sans originalité.

§

Le 24 mars 1904, M. René Fauchois faisait représenter, sur

(1) M. Emile Faguet.

la scène du Nouveau Théâtre (1) une pièce en 3 actes, *l'Exode*.

« Pièce de combat, pièce d'actualité », comme l'a déclaré lui-même M. Fauchois, *l'Exode* est une œuvre éminemment généreuse, pleine d'ardeur juvénile, toute travaillée d'indignation vibrante contre les absurdes préjugés et les effroyables haines de races, profondément pénétrée, enfin, de ferme et hautain espoir dans une humanité meilleure, affranchie de tous ses vieux mensonges.

L'Exode, c'est une défense véhémente, et même, au deuxième acte, au cours de la réunion publique, documentaire, du peuple juif. C'est une protestation vigoureuse et pathétique contre les persécutions et les massacres dont les fils d'Israël, en certains pays, sont encore les pitoyables victimes.

C'est enfin un appel au bon sens public, une démonstration vivante de l'inanité, de la bouffonnerie du prétendu péril juif et autres calembredaines, insidieusement débitées pour masquer au trop crédule prolétariat ses vrais, ses seuls ennemis : l'égoïsme forcené de certains riches et sa propre ignorance (2).

Au dénouement, comme François Dumont, fils d'un député antisémite, et Rachel Philippsohn décident de s'épouser, malgré la volonté de leurs parents, et que Moïse Philippsohn leur demande si l'enfant qui leur viendra, plus tard, sera chrétien ou juif, Rachel répond :

« *Ni l'un ni l'autre !* » Et François ajoute : « *Un homme.* » C'est le mot de la fin. Mot magnifique, mot révélateur, mot essentiel : toute la signification de l'œuvre, vous le comprenez, y est incluse.

§

Arrivons au *Baptême*, de MM. Alfred Savoir et Nozière, que le théâtre de l'*Œuvre* représenta pour la première fois le 27 novembre 1907.

Je le dis tout de suite sans ambages : *le Baptême* me paraît être une pièce extrêmement originale et, en majeure partie, extrêmement vraie. C'est la pièce la plus riche en observations révélatrices sur la psychologie de la bourgeoisie juive moderne. C'est la peinture fort exacte, fort minutieuse, à peine chargée, de ci, de là, des travers, des snobismes, des menus et gros ridicules de cette bourgeoisie : et je dis que pour présenter

(1) Aujourd'hui théâtre Réjane.
(2) Acte II, p. 117.

cette peinture, il fallait non seulement beaucoup de talent, mais encore — étant donnée la personnalité des auteurs — beaucoup de courage. *Le Baptême*, ce n'est plus l'histoire d'un héros juif, ce n'est ni un pamphlet ni un plaidoyer, c'est la vie même d'une famille de bourgeois juifs, exposée fidèlement et pour la première fois sur la scène, avec des traits qui, parfois, évidemment, sont assez durement satiriques.

Cette satire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, émut bien des susceptibilités sémites et philosémites, qui sont, d'ailleurs, des plus promptes à s'éveiller.

Certain critique alla même jusqu'à écrire que *le Baptême* était une œuvre plus violemment antisémite qu'aucune de celles d'Edouard Drumont.

Par contre, on la jugea à Varsovie, où elle est fut représentée avec beaucoup de succès, nettement philosémite. Et elle est interdite dans d'autres villes de la Russie, en raison des attaques qu'elle contient contre le christianisme.

Ces jugements contradictoires sont, assurément, des plus simplistes ; ce sont des jugements de partis, formulés par des gens qui ne savent considérer qu'un côté des questions qu'on leur propose, toujours le même, figé, immuable.

Or, tous les sujets, aujourd'hui, sont complexes, et se présentent sous des aspects qui se modifient sans cesse, qui se multiplient à l'infini.

Il n'y a pas ainsi de bons Juifs ou de mauvais Juifs. Il y a des Juifs, qui, comme les chrétiens, comme les athées, comme les mahométans, — que sais-je encore ? — sont des hommes, tourmentés des mêmes désirs, des mêmes besoins, des mêmes inquiétudes, mais d'une manière et pour des raisons un peu différentes. C'est cette manière et ces raisons-là qu'il importait d'étudier : MM. Savoir et Nozière l'ont fait, je crois, assez impartialement. Et il résulte de leurs observations que la bourgeoisie juive est affligée d'un certain nombre de défauts et de ridicules à peu près équivalents à ceux de toutes les bourgeoisies, y compris la bourgeoisie socialiste et révolutionnaire, qui, elle, fait preuve d'un zèle tout particulier pour le nouveau baptême, pour le baptême... laïque et même ministériel.

Qui donc pensait autrement, et que tous les bourgeois

israélites étaient, sans exception, au dire du fabuliste, de petits saints?

Il faut voir les hommes tels qu'ils sont : c'est justement là le plus difficile; mais c'est aussi le plus utile. Et nous devons quelque gratitude aux écrivains qui nous aident dans cette tâche. Au surplus, MM. Savoir et Nozière se sont expliqués sur les tendances de leur pièce.

« Nous avons voulu étudier, écrivirent-ils, la situation d'une famille israélite qui est venue de Francfort, qui a obtenu la naturalisation et dont les enfants sont nés en France. Ce n'est pas un cas exceptionnel.

« M. Bloch est un riche financier et il serait parfaitement heureux de son sort si sa femme et son fils André n'avaient l'ambition de pénétrer dans la société chrétienne (1).

« Ce malaise des Juifs d'origine étrangère qui se sentent isolés dans leur nouvelle patrie, c'est le sujet qui nous a séduits. »

Mme Bloch et son fils veulent, eux aussi, sortir du *ghetto*, mais pour des raisons qui n'ont aucun rapport avec celles du héros de Heijermans, pour des raisons infiniment plus vulgaires, par simple et pure vanité bourgeoise, par désir effréné de s'anoblir.

Et c'est cette vanité, commune à toutes les bourgeoisies, qui fait leur ridicule, vanité qui avait déjà inspiré à Molière son immortel *Bourgeois gentilhomme*.

Chez les Bloch, la maladie gentilhommière sévit, s'accuse sous des formes particulières : Mme Bloch publie des livres, comme une duchesse, et tient commerce de beaux esprits. Son fils aîné, André, est rompu à tous les sports; il se croit même le seul Israélite capable de mener convenablement un mail-coach. Sa fille, Hélène, fait du spiritisme.

Quant à M. Bloch, il ne se laisse pas gagner par la manie des belles relations aristocratiques, par la fièvre des brillantes réceptions, que des invités à la fois Israélites et antisémites, espèce des plus déplaisantes, sont les premiers à railler. Il

(1) Nous avions déjà rencontré cette ambition chez deux personnages de *l'Exode*, Lucien Geiger et Mme Bernadette Lefort, ci-devant Rachel, que le zèle pieux de son confesseur, un Dominicain « bel homme et très doux », a rendue antisémite, et encore chez Judith, du *Retour de Jérusalem*, devenue une Henriette de Chouzay, titrée et malheureuse.

Quant au catholique qui se fait passer pour juif, il avait fait son apparition sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 5 octobre 1876, sous le nom d'Esdras, dans un drame de Louis Davyl intitulé *Coq-Hardy*.

supporte même qu'on fasse de lui un portrait équestre, bien qu'il ne monte jamais à cheval, pourvu qu'on le laisse travailler en paix.

Cependant, travers et manies, chez les siens, gagnent peu à peu en intensité. Mme Bloch contraint son inspiration — elle écrit des vers avec autant de facilité que des romans — à une austérité presque chrétienne. André s'offre aux coups pour la défense des églises. Hélène donne à tous le plus touchant, le plus édifiant exemple des vertus charitables.

Mgr Lecourtois, un prélat bien moderne, candidat à l'Académie, qui n'évangélise pas au delà du Caire, en hiver, de Dieppe ou de Vichy, en été, parce qu'il croit « servir plus efficacement la cause de l'Eglise et de Dieu en baptisant un financier parisien qu'en baptisant un roi anthropophage » (1), Mgr Lecourtois, dis-je, se déclare lui-même ravi « de trouver dans une famille... dissidente... des élans aussi purs ».

On sent que la grâce est là, et que ses vertus efficientes sont prêtes à opérer. Il semble, en effet, à Hélène, qu'une voix l'appelle...

Remarquez que MM. Savoir et Nozière ne doutent aucunement de sa sincérité. C'est seulement son exaltation religieuse qui les fait sourire, parce qu'ils en découvrent plus clairement l'objet qu'Hélène elle-même. Cette jeune fille n'est pas une simple d'esprit : ce ne sont donc pas les dogmes qui ont pu conquérir son âme passionnée. Non, c'est la poésie intense des églises, c'est les trésors d'art qu'elles recèlent, c'est la séduction infinie de leurs cérémonies, c'est l'appui et la félicité éternelle qu'elles semblent offrir à tous. Hélène, comme tant d'autres, ne se rend pas compte de cette confusion : elle croit obéir aux commandements religieux, et elle ne fait que céder à l'impulsion d'une sensibilité particulièrement vive et désireuse de s'exercer autrement que par la prière.

Au second acte, Hélène se prépare au baptême avec une affectation des plus irritantes; de plus, elle est fiancée au comte de Coissy. André, qui veut, lui aussi, sortir de la société juive, accable sa sœur de sarcasmes; ni lui, ni Mme Bloch ne s'expliquent sa ferveur religieuse, eux qui ne voient dans le baptême *qu'une formalité, comme la publication des bans* (2).

(1) Acte I, p. 47.
(2) Acte II, p. 75.

M. Bloch a pitié de la faiblesse de sa fille, mais il entend qu'elle laisse sa famille en repos et qu'elle s'abstienne de tout prosélytisme. C'est un incrédule, un indifférent en matière de religion. Dans ceux qui se convertissent, il ne voit qu'un légitime souci d'améliorer leur situation mondaine ou de donner une extension nouvelle à leurs affaires, ce qui est le cas pour le banquier Aggiotti, qui conte sa conversion dans les termes les plus plaisants. Mme Bloch, frappée de cet exemple, décide d'une conversion en masse, et fait définitivement choix, après discussion avec ses enfants, du catholicisme. M. Bloch trouve cette idée révoltante et stupide. Qu'ont-ils besoin de se convertir ? Leur influence est considérable, leur classe puissante, leur solidarité éprouvée.

Mme Bloch et André, cependant, veulent vivre la vie de tout le monde, rentrer dans l'ordre, ne plus souffrir de l'isolement, être chrétiens comme ils sont Français ; et ils demandent le baptême à grands cris, qui les rendra semblables à leurs concitoyens. Mais M. Bloch ne reconnaît pas ces avantages au baptême. Et surtout il refuse d'humilier l'orgueil de sa race, de contribuer à son anéantissement. Et puis cette conversion ne lui dit rien qui vaille pour sa situation; il prie les siens d'attendre qu'il se soit retiré des affaires.

Au troisième acte, toute la famille a reçu le baptême à Chazay, où les Bloch ont un petit château. La cérémonie a été impressionnante. Le village était pavoisé, les paysans étaient en habits de fête, le conseil municipal et les pompiers, réunis en corps à l'église.

Et les cloches sonnaient, sonnaient. Mme Bloch semblait comprendre leur langage mystérieux : « Les Bloch se baptisent ! Les Bloch se baptisent ! » Tout était vraiment très réussi.

Mais M. Bloch subit les reproches de sa mère, qui lui répète obstinément : « Ça, je n'aurais pas fait. »

André ne se croit plus le même : le monde entier lui sourit et il se déclare heureux.

Hélène revient de Lourdes, où elle avait été accompagner un train de malades. Elle a décidé de prendre le voile.

« C'est une fantaisie qui s'évanouira, s'écrie André, comme s'est éteinte ton ardeur pour le spiritisme. »

M. Bloch est stupéfait ; il essaie de faire entendre raison à sa fille, de lui faire comprendre son véritable devoir. Il lui fait

sentir son égoïsme mystique; et il lui dit aussi, non sans amertume, les justes raisons de son antipathie pour le christianisme. Mais Hélène reste inflexible.

André fait alors envisager à son père l'intérêt qu'il y aurait pour lui, sa fille étant nonne, à devenir le banquier du monde catholique. Lui, André, le seconderait dans cette nouvelle entreprise, son baptême lui permettant, sans déroger, de s'occuper d'affaires. M. Bloch se rend à cet argument; il s'y rend même un peu trop précipitamment.

Il reconnaît dans l'ardeur de son fils pour la conquête l'instinct profond de sa race; et il lui dit : « *Ne t'en défends pas, mon fils, tu es juif; tu l'es tout à fait depuis que tu as reçu le baptême* (1). » Mais il oublie bien vite que ce même baptême lui a fait perdre sa fille; et que c'est là une cruelle leçon pour les prétentions immodérées des siens, leçon qui doit l'atteindre d'autant plus profondément qu'il ne l'a pas, personnellement, méritée, puisqu'il ne s'est converti, « malgré sa répugnance », que « pour assurer à ses enfants une existence plus facile ».

« Il s'applique, nous disent MM. Savoir et Nozière, à supporter le malheur avec intelligence. Ce n'est pas une tare. On connaît l'histoire du grand acteur qui, en gémissant sur la mort de sa fille, pousse un cri si déchirant qu'il s'efforce aussitôt de le pousser une seconde fois. Ainsi, tout en déplorant la résolution de sa fille qui entre au couvent, M. Bloch entrevoit le nouvel essor que vont prendre ses affaires. »

Cette explication persuade mal mon incurable sensiblerie. Je comprends parfaitement que les auteurs aient été obligés de brusquer un peu les sentiments de leurs personnages à l'instant du dénouement. Tout de même, une vue moins nette du profit, dans un pareil moment, un réveil moins rapide du vieil instinct de trafic, n'eût diminué ni le caractère ni l'intelligence de M. Bloch, bien au contraire.

C'est là, je pense, que MM. Savoir et Nozière se sont montrés le plus durs pour leurs coreligionnaires. Est-ce une leçon qu'eux aussi voulaient leur donner (2)?

(1) Acte III, p. 163.

(2) M. de Germiny avait fait représenter, en 1896, sous le titre de *Dernière Croisade*, une pièce en 3 actes, qui était une étude quelque peu ironique de conversion par amour.

§

J'eusse souhaité terminer sur cet heureux *essai de théâtre ironique et sensible* mon étude du Juif au théâtre. Il me reste malheureusement à vous parler d'une pièce dont vous avez très probablement perdu le souvenir : représentée la saison dernière, elle n'eut pas tout le succès, tout le retentissement qu'on en attendait, que l'auteur, du moins, familier du succès, en attendait. Je veux parler d'*Israël*, de M. Henry Bernstein, dont la première représentation eut lieu au théâtre Réjane le 14 octobre 1908, et la dernière... quelques semaines après.

Cet échec ne troubla nullement l'olympienne sérénité de M. Bernstein. — « *Israël*, déclara-t-il négligemnent, était une œuvre de pensée trop au-dessus de la portée du public. » Et il se sentit grandi dans sa propre estime. Il resta Henry Bernstein comme devant, plus que jamais content de lui, content d'être juif, content de tout.

Il faut reconnaître qu'il avait fait les plus louables efforts pour élever le public à son niveau. Il avait parlé d'abondance non seulement dans sa pièce, mais encore autour de sa pièce, pour en bien faire comprendre le dessein profond. Il avait pris soin de confesser, dans *le Matin*, tout ce que son « tempérament » devait à son origine. Il avait exprimé son lourd mépris pour « le juif qui demande pardon d'être juif ». Et il avait affirmé qu'*Israël* n'était ni une revanche, ni une apologie, que c'était une pièce enfin qui ne tendait à rien *prouver*...

« L'artiste en moi se révolte, avait-il ajouté, à la simple suggestion de la pièce qui démontre, sournoisement ou bruyamment, telle vérité toujours superflue...

« Je me sens tout à fait incapable, continuait l'artiste qui est en M. Bernstein, de jeter sur la scène autre chose qu'un peu d'humanité, et troublée, tremblante, sanglante...

« Je la vois ainsi... Ce n'est pas ma faute ! »

C'est horrible, n'est-il pas vrai? Notre angoisse augmenta quand nous lûmes, dans *le Temps*, de nouvelles confessions pathétiques de M. Bernstein.

« Le monde cache, ou plutôt dévoile, s'écria-t-il, des drames terribles... Par exemple, je n'ai jamais assisté à un dîner dans le monde sans goûter âprement la tragédie qui se jouait autour de la nappe. D'autres drames font rage soudain, comme

un ouragan, secouant et dévastant tout. En quelques heures, la crise se déroule, rapide, en convulsions émouvantes. »

C'est la tragédie-express que n'avait pas prévue Racine. « C'est le cas de *la Rafale*, du *Voleur*, de *Samson*. C'est le cas d'*Israël*. J'ai mis aux prises, continuait toujours l'artiste qui est en M. Bernstein, des antisémites et des juifs.

« Et vous m'entendez bien : je ne me suis pas amusé à des finasseries ; je n'ai pas écrit, j'espère, une pièce sournoise. On n'y verra pas de vagues chrétiens devenir antisémites au dernier acte. Non, antisémites et juifs sont tels au début du drame, et ils le restent jusqu'à la fin...Non, ce qui m'a tenté, ce sont les aspects de l'âme juive. J'ai voulu en traduire, en toute sincérité et en toute impartialité d'artiste, les révoltes et les aspirations intimes. »

Profondément intéressés par ces déclarations, nous arrivâmes au théâtre Réjane, oublieux de toutes nos préventions contre le spécialiste des plus ou moins hautains faits-divers, et l'âme toute recueillie.

Quelle fut notre déception? Vous le savez. Un drame inconsistant, insignifiant, verbeux, logomachique, n'exprimant, ne traduisant rien du tout, un drame à faire pleurer Bourget, à le faire pleurer de honte de se voir un tel disciple, voilà ce que M. Bernstein nous apportait!

Ses amis étaient navrés, quelques-uns jouaient d'audace et célébraient plus fort que jamais son incomparable génie. Ses ennemis jubilaient. Car, jusque-là, on n'avait pu, selon la remarque de Xavier Roux, qu'aimer ou détester celui que M. Faguet avait si justement baptisé : *Sardou hystériologue*. Cette fois, c'était le morne ennui, la mortelle indifférence, devant la banalité, devant l'indigence, que dis-je, devant l'absence absolue d'idées de M. Bernstein.

L'impuissance intellectuelle de cet homme, passez-moi la hardiesse de cette tournure, faisait peine à entendre ; elle faisait bâiller...

Vous voyez le terrain où je m'engage. En dire plus long ne servirait à rien. Ce serait seulement me donner une joie sauvage et trop facile. Et je n'ai pas une âme de tortionnaire (1).

(1) Au reste, MM. Guillaume Wolff et Lucien Gumpel firent représenter en février 1909, à la Comédie-Royale, une pièce en 1 acte, *le Chapeau de M. Thibault*, qui, sur un ton de parodie, raillait *Israël* de la manière la plus réjouissante ; et je n'en saurais faire une plus spirituelle critique.

J'espère bien, d'ailleurs, que les bons amis de M. Bernstein, qui le considèrent comme « le plus brillant écrivain dramatique de sa génération », ne le laisseront pas en repos qu'il n'ait donné une suite à ce beau commencement, qu'il n'ait récidivé dans le théâtre d'idées.

M. Bernstein, très certainement, s'exécutera, sans même nous laisser le soin — dont nous nous acquitterions cependant avec empressement — de faire jouer le déclic... A moins qu'une pensée, la seule qu'il ait jamais eue, lui revienne, celle de sa fructueuse spécialité : colletages, ordures, vomissements, crachements de sang, scènes pimentées et acidulées, auquel cas son fidèle et lubrique public d'autrefois, de nouveau, l'acclamera et assurera à l'artiste qui est en lui et que chacun aisément reconnaîtra, l'indéfectible gloire qu'il mérite.

§

On m'a fait observer que l'auteur d'*Israël* avait tout de même indiqué une aspiration vraie de l'âme juive en faisant de son *Juif sans le savoir* un ambitieux, un passionné de succès, qu'il n'eût pas été à un tel degré s'il n'avait été sémite ou, du moins, demi-sémite.

« J'affirme, déclare Gutlieb à son fils putatif, le prince de Clar, qu'un puissant instinct sémitique a fait l'antisémite que voilà ! J'affirme que vous vous êtes jeté dans l'antisémitisme, non par haine profonde du juif, mais bien par une divination juive, par une ambition juive, de la cause éclatante... de la cause bruyante, de la cause qui sonne, qui donne, qui rend... et de la cause, surtout, qui soulève, qui enlève, qui met sur un pavois, qui met en vue, bien en vue, immensément en vue (1) ! »

M. Bernstein a beau accumuler les pléonasmes pour faire rendre à cet « effet » tout son effet, nous ne nous sentons pas foudroyés. L'instinct de conquête, nous le connaissions aux Juifs depuis longtemps, depuis toujours, et d'autant mieux qu'il est commun, avec plus ou moins d'intensité, à toutes les races, toutes ferventes d'un même culte, d'un même amour pour la vie.

Le catholicisme lui-même n'a-t-il pas la prétention, selon M. Henry Bordeaux, d'être la plus éclatante doctrine de vie,

(1) Acte III, scène III.

et de sauvegarder seul, d'une façon absolue, l'amour créateur (1)? Je me méfie un peu de cet absolu, propre seulement à faire des victimes, et je lui préfère de belles et bonnes réalités. Mais ce n'est pas là la question.

Je voulais montrer simplement que M. Bernstein n'a fait qu'indiquer la caractéristique la moins caractéristique de l'esprit juif, dans deux répliques de son dernier acte, qui ne sont que deux lieux communs délayés, noyés dans la collection amassée pour lui, dans *Israël*, pour nous punir de nos incroyables faiblesses à son égard.

§

De conclusions, je ne vois guère celles qu'on pourrait formuler sur un tel sujet, étant donnée surtout l'extrême pénurie du théâtre, en fait d'œuvres de valeur sur Israël. Certes, on peut dire que la scène s'est à peu près libérée de ses personnages juifs conventionnels, issus des traditions que vous connaissez. Et encore vîmes-nous, au début de la dernière saison, dans une pièce de MM. René Peter et Danceny, *l'Or*, que représenta — on n'a jamais su pourquoi — le théâtre Sarah-Bernhardt, un certain Simon Wahl, financier odieux et hypocrite, bien fait pour démentir cette affirmation et prouver que les traditions les plus absurdes sont les plus résistantes. Je me demande même si leur longévité n'est pas en raison directe de leur absurdité.

La vie, pourtant, la vraie vie, continue... Elle continue d'offrir à tous, et aux auteurs dramatiques en particulier, d'innombrables exemples et d'admirables modèles, riches de toutes les variétés, de toutes les nuances du caractère humain, de tous les caractères humains.

Peut-être nos dramatistes pourraient-ils prendre quelque souci de cette vie toute-puissante, mystérieuse et unanime, qui ne cesse de se manifester autour d'eux comme en eux. Peut-être même pourraient-ils l'observer davantage, la méditer et, qui sait, s'en inspirer, exclusivement s'en inspirer. Ce serait l'âge d'or, mieux, l'âge de vérité du théâtre. Qu'il nous soit au moins permis de le rêver...

RENÉ DE CHAVAGNES.

(1) *La Revue hebdomadaire*, 21 novembre 1908, p. 404.

DEUX ENTRETIENS DE L. N. TOLSTOI SUR LA RÉVOLUTION[1]

I

Août 1907.

Récemment j'eus l'occasion d'assister à un entretien de Tolstoï avec quelques paysans et des intellectuels (ces derniers partageant les opinions de Tolstoï). La conversation s'engagea à propos de l'article de Tolstoï : « Comment doit s'affranchir le peuple ouvrier? » Dans cet article, Tolstoï exprime cette pensée : que les ouvriers sont eux-mêmes coupables de leur oppression, et que du fait qu'ils consentent à servir les riches et le gouvernement, ils se mettent d'eux-mêmes sous le joug. Selon Tolstoï, les travailleurs ne pourront s'affranchir de cet esclavage que s'ils accomplissent la loi de Dieu et la placent au-dessus de toutes les lois humaines. Quand ils auront accepté la doctrine chrétienne dans sa forme pure, quand ils cesseront de vivre mal et appliqueront leurs efforts à remplir la loi de Dieu, alors, de soi-même disparaîtra l'oppression qu'exercent sur les travailleurs les riches et le gouvernement.

A cette affirmation, que le peuple crée son propre esclavage, un des intellectuels objecta :

— Vous dites que le peuple s'est mis lui-même sous le joug, cela n'est pas exact : on l'y a poussé par différentes tromperies.

TOLSTOÏ. — Je dis que le peuple s'est mis lui-même sous le joug en ce sens que la cause de l'oppression se trouve dans le peuple même, et non en dehors de lui. Cette cause, c'est que le peuple s'est éloigné de la religion. Il est vrai que si le peuple s'est éloigné de la religion, la faute n'en est pas à lui, mais à ceux qui l'ont trompé, à ceux qui, au lieu de la reli-

(1) Sténographiés par le Secrétaire de L. N. Tolstoï, L. N. Goussiev, et revisés par Tolstoï.

gion évangélique, ont placé les reliques et les différents sacrements. Voilà le plus grand malheur du peuple russe, et son salut n'est que dans le retour à la véritable doctrine évangélique.

UN PAYSAN. — Mais est-ce que la vraie religion exista jamais chez le peuple?

TOLSTOÏ. — Non; je pense que non. Je pense que Christ n'a fait que montrer ce que peut être le peuple. Il n'y eut que de petits groupements d'hommes qui remplirent sa doctrine; par exemple au XV^e^ siècle, Khelchitzki et ses disciples. Ils vivaient de la vraie vie chrétienne, en communauté. De nos jours aussi, il y a des gens qui s'efforcent d'établir entre les hommes des rapports chrétiens. Dans le bouddhisme, chez les Indous, on tâche aussi d'y parvenir. Ainsi la doctrine bouddhique, si répandue, est presque semblable au christianisme; la différence c'est que le bouddhisme croit que les hommes ne peuvent atteindre à la pureté que dans la vieillesse, en s'éloignant dans le désert, où ils font leur salut, tandis que la doctrine chrétienne enseigne comment tous les hommes doivent vivre de la vie pure pour être heureux. La base de la doctrine chrétienne, l'amour du prochain et la pureté de la vie, est également celle du bouddhisme.

Après un moment de silence, Tolstoï posa aux paysans cette question :

— Que pensez-vous de la situation actuelle de la Russie, de ce que nous appelons la révolution? Attendez-vous d'elle le succès, l'amélioration du sort du peuple, et, dans ce cas, quelle sorte d'amélioration espérez-vous?

Un autre des paysans, après réflexion, répondit tout nettement :

— Tous nos regards sont tournés vers la révolution et nous attendons d'elle l'amélioration de notre sort.

Tolstoï ayant objecté que la révolution a pour arme la violence, la même violence que celle du gouvernement, son interlocuteur répondit :

— Un clou chasse l'autre.

TOLSTOÏ. — Chasser un clou par l'autre! Quand il s'agit de révolution ce système n'aboutit à rien; au contraire, il aggrave la situation. Par ce moyen, les révolutionnaires ne réussiront pas à renverser le gouvernement, et ils n'atteindront pas leur

but. Mais dans cette lutte ils commettront beaucoup de péchés et causeront beaucoup de malheurs. Il n'y a qu'une seule issue, l'issue chrétienne. Et je suis absolument du même avis quant au gouvernement : par la violence, il n'aboutira à rien.

UN PAYSAN. — Mais lui, le gouvernement, il ne trouve pas que la violence soit un péché.

TOLSTOÏ. — Oui, le gouvernement est le plus coupable, parce qu'il habitue le peuple à considérer le meurtre comme une chose licite. Le peuple a profité de ses leçons. Si le meurtre est possible, alors on peut vous tuer aussi. Les maîtres sont mauvais, et c'est tout à fait en vain que les disciples ont suivi leur enseignement.

LE PREMIER PAYSAN. — Ce ne sont pas les maîtres mais la vie qui instruit les hommes. Les conditions de la vie vous forcent à prendre le revolver et à tuer.

TOLSTOÏ. — Non. Les hommes n'ont qu'une même vie et ce sont les gens les meilleurs, les plus sages, qui sont nos maîtres. Ils nous ont laissé leurs enseignements et nous pouvons en profiter. Ce que vous appelez la vie, c'est la vie bestiale ; la vie humaine est une vie raisonnable.

LE MÊME PAYSAN. — Le peuple acceptera plutôt la propagande révolutionnaire... Parbleu, si j'avais de l'argent je deviendrais votre disciple !

TOLSTOÏ. — (Après un court silence, et tranquillement.) Vous vous trompez. Dans l'Evangile il est dit juste le contraire : ce sont les mendiants qui sont heureux, et les riches sont malheureux.

LE PAYSAN. — C'est une vieille chanson ! Il y a beau temps que les prêtres nous disent cela. Nous croupissons dans la misère et l'ignorance. C'est l'ignorance qui règne dans la misère.

TOLSTOÏ. — Pas du tout, c'est une opinion tout à fait fausse que la richesse peut donner l'instruction. Au contraire, partout, parmi les riches, je trouve l'ignorance, et c'est parmi les hommes les plus proches de la misère que je rencontre la véritable instruction. Pourquoi la richesse peut-elle donner l'instruction ? La richesse ne peut que procurer le vin et les différents plaisirs qui abêtissent les hommes.

UN AUTRE PAYSAN. — Nous ne parlons pas de la très grande

richesse... qu'on ait seulement de quoi nourrir sa famille, autrement on n'a pas le temps de penser à quelque chose de bon.

TOLSTOÏ. — Non, je pense que tous doivent vivre également. La richesse matérielle ne fait pas l'homme heureux, je le crois, parce que je crois en Dieu et en sa justice. Quand l'homme est malade il pense plutôt à son âme ; la même chose avec le pauvre. L'homme très riche est soumis à beaucoup plus de tentations... Je crois qu'il n'existe pas de moyens pour transmettre une pareille compréhension religieuse de la vie. Elle naît spontanément dans l'âme de l'homme ou ne naît pas ; et tant qu'il n'y a pas la compréhension religieuse, il n'est qu'une seule mesure, la mesure matérielle : ayons le plus de richesses possible.

UN PAYSAN. — Comment peut-on développer le sentiment religieux ?

TOLSTOÏ. — Il vit en chaque homme, il faut seulement écarter ce qui l'empêche de se manifester.

Un paysan gagné aux idées révolutionnaires se mit à parler de sa vie. Employé au chemin de fer, il est mécontent de son service.

TOLSTOÏ. — Le travail au chemin de fer n'est en rien contraire à la conscience chrétienne. Mais, par exemple, quand on appelle un homme sous les drapeaux, c'est bien, si cet homme a la force de répondre par un refus ; mais s'il n'a pas ce courage, personne ne peut le lui reprocher.

LE PAYSAN. — Moi, dans mon service, je vois des gens avec lesquels je suis forcé d'échanger des injures.

TOLSTOÏ. — C'est possible, mais où trouverez-vous des gens qui vous soient toujours agréables? A mon avis le contact avec des hommes qui me paraissent mauvais est même très utile pour moi, parce que chaque fois je me dis : « Cet homme ne te plaît pas, néanmoins souviens-toi qu'il est aussi ton frère, et efforce-toi de te comporter avec lui comme avec un frère que tu dois respecter et aimer »... Si ces questions vous intéressent, vous pouvez, je crois, y trouver des réponses dans les livres... Quant au sujet qui nous occupait tout à l'heure, la révolution, de laquelle vous attendez tant de choses, je vous conseillerais de n'en rien attendre, parce qu'il ne peut sortir de tout cela que désenchantement.

LE PAYSAN.—Alors pourquoi donc tant de gens y croient-ils?

TOLSTOÏ. — Nous voilà arrivés à la dernière objection : il y a tant de personnes qui sont du même avis ! Mais pourquoi suivre la majorité? La majorité, dans la plupart des cas, est moins bonne et moins intelligente. Il y a encore un bien plus grand nombre d'hommes qui sont orthodoxes, vont à l'église, etc. Pourquoi font-ils cela ? Par faiblesse. Tenez, j'ai ici les lettres d'un soldat réfractaire. Il raconte comment on le persécute... Mais on ne peut pas exiger que tous soient si parfaits... Toute notre vie consiste à avoir un idéal de perfection et à s'en approcher plus ou moins.

UN AUTRE PAYSAN. — La majorité du peuple russe n'a, au jour d'aujourd'hui, aucun idéal, sauf celui de sortir de sa misérable masure. Il n'a pas le temps de songer à son âme.

TOLSTOÏ. — Oui, c'est vous qui pensez ainsi, mais moi je ne crois pas que toute la population russe soit dans une situation si terrible, terrible au point de vue moral. Si je pouvais vous croire ce serait affreux ! L'homme peut se nourrir de pain sec et être content de son sort. Je parle du point de vue religieux. Par ces mots j'exprime mon rapport envers le monde que je comprends de la façon suivante : Une force quelconque m'a poussé dans le monde et j'y dois vivre jusqu'à ma mort. Que dois-je faire ici bas? Autant que possible ce que désire de moi la force qui m'a envoyé. Quand vous placez sur ce terrain la question de votre vie, tout s'éclaire autrement... Par exemple, ce soldat réfractaire, il vit là-bas, en prison, il supporte des privations de toutes sortes, et cependant ses lettres sont joyeuses....Quand on envisage ainsi le monde, la question d'argent, en ai-je beaucoup ou peu, cesse d'avoir une importance quelconque. C'est bien difficile à expliquer... Je souhaite ardemment, à tous les hommes, une pareille conception de la vie. Je sais quel calme, quelle joie elle donne, quel courage devant la mort, devant tous les événements qui peuvent arriver! Elle donne le bonheur; avec elle tous les hommes vous deviennent agréables, on les aime tous. Au contraire, avec la conception de la vie que vous avez exprimée, les rapports entre les hommes sont pénibles, douloureux. Le sentiment religieux, indépendamment de la situation de l'homme, provoque toujours la joie. Quand on aime on se sent toujours bien. Connaissez-vous ce sentiment?

LE PAYSAN. — Non, je le connais mal.

TOLSTOÏ. — Voyons, le sentiment que vous éprouvez pour un enfant qui vous est cher? Vous avez dit : Comment faire naître en soi le sentiment religieux? Il ne faut pas le provoquer, il faut seulement écarter tout ce qui l'étouffe, parce qu'en chacun de nous, vous, moi, un malfaiteur quelconque, Dieu vit. Tout à l'heure vous rencontrerez un homme, vous pourrez le traiter avec amour, tendrement, ou être grossier envers lui; après cela vous allez, vous pouvez manger trop ou pas du tout; vous pouvez aider ou ne pas aider ou exiger l'aide de quelqu'un. Tous ces actes délivrent le sentiment religieux. Mais quand un homme maltraite quelqu'un, ou se querelle, quand il fume sa pipe ou dort au lieu de travailler, tout cela étouffe le sentiment religieux et empêche qu'il ne s'éveille. La principale chose, c'est de vivre pour Dieu, d'exécuter la volonté de Dieu, c'est-à-dire faire la meilleure chose dont on est capable... Si je puis être utile à quelqu'un, ce n'est qu'en l'aidant à développer en lui la conscience religieuse.

II

14 septembre 1908.

TOLSTOÏ. — On m'a communiqué la proclamation des révolutionnaires. Je l'ai lue, et, à vrai dire, j'ai été effrayé de sa pauvreté. C'est l'ignorance absolue des choses dont on parle. En outre, j'ai été stupéfait de son immoralité, et, principalement, du danger auquel s'exposent, au nom d'une œuvre si vide et si stupide, des hommes bons, qui sont prêts à sacrifier leur vie pour autrui. Cela m'a épouvanté et j'ai senti le devoir de dire ce que j'en pensais aux hommes qui ont écrit cette proclamation, et qui partagent les idées qui s'y trouvent exprimées.

Par exemple, on y lit cette phrase : *Tâcher de provoquer la haine parmi les hommes est une œuvre sacrée.* C'est horrible! Depuis que le monde existe, chez les Indous, les Chinois, sans parler des chrétiens, la seule chose tenue pour sacrée c'est l'amour. Et tout d'un coup, il résulte que l'œuvre la plus sainte c'est de provoquer la haine, le sentiment contraire à l'amour! J'ai vu par là le bas degré de moralité des hommes qui sont capables d'écrire de pareilles choses. Non, il ne s'agit pas de

degré de moralité, je retire ces paroles, mais d'un effrayant degré d'erreur.

Le deuxième point est celui-ci : les buts auxquels aspirent ces hommes — des hommes généreux qui désirent se sacrifier pour le bien de leurs frères — non seulement ne seront pas atteints par ces moyens, mais deviendront plus lointains encore. En effet, la violence du pouvoir, dont souffrent tous les hommes, ne dépend nullement de quelques individus — un millier d'hommes ne peut forcer cent cinquante millions à vivre comme ils le désirent. Tout dépend de cette tromperie compliquée grâce à laquelle la plupart de ces cent cinquante millions d'hommes, les uns par la peur, les autres par l'ignorance, servent le gouvernement et s'oppriment eux-mêmes. L'issue de cette situation ne saurait être dans la provocation à la haine, mais elle existe précisément dans ce que nient les révolutionnaires, dans le sentiment moral, qui ne permet pas à l'homme de participer à ce mal fait à nos semblables. Cette participation a lieu, premièrement, par le service militaire (je n'ai pas entendu dire que les révolutionnaires fussent réfractaires); ensuite par le paiement des impôts, puis par l'acceptation du service chez ces hommes et dans ces institutions qui établissent cette violence.

En résumé : les moyens employés par ceux qui partagent les idées de cette proclamation éloignent et enlèvent la possibilité d'atteindre le but auquel ils aspirent.

Le troisième point, c'est la pitié que je ressens pour ces jeunes gens qui, comme vous, au nom de ces sottises, risquent leur vie. Arrachés de vos familles vous allez en prison, où vous vivez dans les plus terribles conditions, et vous souffrez, pourquoi? A cause de cette proclamation si stupide, car, prenant n'importe quel point de cette proclamation, si l'on vous demandait comment vous le réaliserez, aucun de vous ne pourrait répondre, même les savants qui partagent vos opinions. Voilà tout ce que je pense.

Je résume mes trois objections : 1° l'activité révolutionnaire est immorale; 2° pour atteindre un but qui est bon (j'estime que le but est bon, maintenant je ne vis et agis qu'au nom de cela même à quoi vous aspirez), on emploie des moyens faux; 3° la commisération pour les braves gens qui dépensent leurs forces d'une manière si vaine et si injuste.

Maintenant répondez à mes trois objections.

UN RÉVOLUTIONNAIRE. — Ceux qui ont écrit cette proclamation pensent comme ils ont écrit. En quoi seront-ils plus avancés de mourir de faim sans rien faire...

TOLSTOÏ. — Ce n'est qu'une métaphore ; personne ne meurt de faim.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Nullement. Il y a des ouvriers, de nos jours, qui meurent de faim.

TOLSTOÏ. — Non, je n'ai jamais vu qu'on meurt de faim. Mais, en admettant même que, si l'on ne meurt pas de faim, les conditions de la vie sont trop pénibles, pourquoi alors, pour se débarrasser de ces conditions, faire ce qui ne peut que les empirer ? Il faut d'abord réfléchir, trouver ce qu'il est raisonnable de faire pour atteindre le but, et ne pas faire ce qui est déraisonnable. Or, il n'y a qu'un seul moyen raisonnable : ne pas participer à la violence.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Mais comment pourrons-nous le faire ? C'est-à-dire comment forcer le peuple à ne pas participer à la violence ?

TOLSTOÏ. — Je vais d'abord m'écarter un peu du sujet. Il existe plusieurs superstitions : celle de saint Nicolas ; celle du roi, personne sacrée ; celle qui attribue aux savants le monopole de la vérité, etc., etc. Il y a aussi cette superstition que certains croient pouvoir diriger les autres hommes. Cette superstition est partagée également et par Nicolas II, et par Stolypine, et par les révolutionnaires. Je l'entends dans vos paroles. Pourquoi est-ce vous qui devez organiser la vie des autres ? Vous n'avez de pouvoir que sur une seule personne : sur vous-même ; de même que moi n'ai de pouvoir que sur moi ; et nos personnes, la vôtre, la mienne, sont très imparfaites. Mais je sais que plus je me perfectionnerai plus j'aurai d'influence sur les autres.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Il ne s'agit pas de cela. J'ai demandé : comment peut-on obtenir que le peuple renonce de participer à la violence qui s'exerce maintenant ?

TOLSTOÏ. — Mais pourquoi êtes-vous appelés à enseigner le peuple ?

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Nous ne pensons pas que nous sommes appelés à enseigner le peuple. Nous ne sommes appe-

lés qu'à tâcher d'unir tous ceux qui pensent et sentent également. Ma question, il me semble, n'implique nullement que nous nous croyons appelés à délivrer quelqu'un. Nous qui subissons le même joug et en souffrons également, nous nous unissons uniquement pour atteindre un certain but.

TOLSTOÏ. — Qui est précisément d'améliorer la vie de tous les hommes. Ce but est commun à tous, à vous, à moi, à nous tous. Le moyen d'y arriver c'est de ne pas participer à la violence de laquelle souffrent les hommes ; et la première chose à faire, c'est de n'y pas participer soi-même.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Mais, personnellement, nous ne participons pas à la violence.

TOLSTOÏ. — Permettez... Quelle est votre profession ?

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Pour le moment, je suis sans travail.

TOLSTOÏ. — Et auparavant, que faisiez-vous ?

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Je travaillais dans la rédaction d'un journal.

TOLSTOÏ. — Eh bien, aussitôt que vous envisagez sérieusement les conditions dans lesquelles vous agissez, vous trouvez qu'incontestablement, de telle ou autre façon, vous participez à la violence. Et pour s'affranchir de la violence il faut soi-même, le plus possible, s'éloigner des conditions qui nous unissent aux violateurs.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Je comprends très bien que par ce travail je participe à l'exploitation des ouvriers, mais je n'y puis renoncer parce que j'ai de la famille. Je suis marié, je ne peux pas abandonner mon travail.

TOLSTOÏ. — Alors pour vous la question de l'existence de votre famille est plus importante que celle dont nous causons? Du reste, il n'y a là rien de mauvais ; c'est tout naturel. Pour vous, le plus important c'est votre famille ; pour d'autres, c'est leur personnalité ; et Christ a dit : Que celui qui veut me suivre abandonne son père, sa mère et renonce à soi-même. On a un idéal au nom duquel on se dit prêt à sacrifier tout, au nom duquel un homme de votre opinion est prêt à répondre à la violence par la violence, à tuer, mais il ne peut abandonner sa famille. Voilà précisément l'erreur. Au nom des exigences du bien général quelconque, les hommes oublient certaines

exigences de leur conscience : si je ne puis pas gagner mon pain, j'irai mendier, la besace au dos.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Non, j'aurai beau avoir faim, jamais je ne prendrai la besace,

TOLSTOÏ. — Pourquoi pas ? Pourquoi l'homme à la besace est-il inférieur au monsieur en beau pardessus?

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Parce que l'homme doit lutter.

TOLSTOÏ. — L'homme doit vivre, doit aimer. L'homme en tant qu'animal doit lutter; mais l'homme, en tant qu'être spirituel, se place au-dessus de la lutte.

L'un des révolutionnaires fit remarquer qu'il y a en l'homme deux êtres : l'un charnel, l'autre spirituel.

TOLSTOÏ. — C'est tout à fait juste. Toute la vie humaine consiste à soumettre l'être charnel à l'être spirituel. C'est ma conviction profonde. Toute la vie humaine consiste à fortifier son être spirituel et à vaincre l'être charnel.

UN RÉVOLUTIONNAIRE. — Il me semble impossible d'augmenter, ou, en général, de diriger l'esprit d'un côté ou de l'autre pour vaincre, par exemple, le besoin de manger.

TOLSTOÏ. — Ce que vous dites est juste le contraire de ce qu'ont toujours dit tous les sages de l'univers. Toute la vie, au contraire, consiste à vaincre les désirs de la chair. Qui de nous l'ignore? On a le désir d'avoir une liaison avec la femme d'un autre, d'acquérir de l'argent par des moyens malhonnêtes, etc., etc.; l'homme dompte ses désirs. La vie humaine n'est qu'en cela. La vie d'un animal consiste à satisfaire ses besoins; la vie de l'homme à vaincre les désirs du corps par la conscience morale. Mais nous voilà loin de notre sujet. Je veux dire que l'homme doit forcément s'adresser aux armes qui sont en son pouvoir, et il n'a de pouvoir que sur lui seul, sur sa personne. Pour atteindre le but dont vous parlez, il faut donc, principalement, agir sur soi-même. Et dès que ce travail donnera des résultats, alors, inévitablement, il produira son effet sur les autres.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Nous ne nions pas le travail sur soi-même, nous tâchons de devenir meilleurs.

TOLSTOÏ. — Je dis que c'est le seul moyen d'agir sur les autres; tandis que propager la haine, dire que la haine est une œuvre sacrée, c'est s'éloigner d'eux.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Dans cette proclamation, si l'on

parle de la haine, ce n'est pas de la haine contre les hommes, mais contre la propriété individuelle.

TOLSTOÏ. — Pas du tout, dans cette proclamation il est dit très nettement que la haine est un sentiment sacré.

L'un des assistants avait sur lui cette proclamation. Il la remit à Tolstoï qui lut le passage suivant : « *La haine pour tous les propriétaires, pour tous les accapareurs de la terre, est le premier sentiment et le plus sacré que le père doit inculquer à ses enfants.* »

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Il s'agit des propriétaires fonciers. Ceux qui accaparent la terre ne méritent que de la haine.....

TOLSTOÏ. — Si les hommes travaillaient à leur propre perfectionnement, ou si seulement ils rentraient en eux-mêmes, pour un moment, ils s'apercevraient que de telles paroles nient la possibilité de n'importe quelle morale. C'est le sentiment brutal le plus bas qui puisse exister. Si le sentiment moral existe en l'homme, il s'exprime toujours par l'amour : l'amour de Dieu, du prochain, de l'humanité sans exception, parce que chaque homme est mon frère. Si je puis dire qu'on peut haïr le propriétaire terrien, alors celui-ci dira qu'on peut haïr le révolutionnaire. Aussitôt qu'on peut haïr Pierre, Pierre admettra qu'on peut haïr Jean. C'est la conception la plus basse, la plus grossière à laquelle peuvent arriver des hommes qui ne comprennent même pas ce que c'est que le sentiment moral.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Léon Nicolaievitch, ces hommes comprennent le sentiment moral comme vous le comprenez vous-même. Ils savent ce qui est bien et ce qui est mal, mais les conditions présentes les forcent à bien des choses. Peut-être parce que l'homme est encore trop imparfait, le révolutionnaire lui aussi est-il imparfait.

TOLSTOÏ. — S'il est imparfait il doit se perfectionner.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Mais s'il ne peut supporter l'offense et tâche à réagir d'une manière quelconque, ou à forcer qu'on ne l'offense plus? Est-ce là l'imperfection ou autre chose? Est-ce être immoral que d'agir sur un homme pour lui faire entendre qu'il ne se permette plus de m'offenser?

TOLSTOÏ. — Pourquoi confondez-vous deux choses? Avertir un homme, c'est très bien si on le fait avec amour, si l'on s'adresse à lui comme à un frère, et non avec la haine. Mais,

selon vous, il est des circonstances qui peuvent forcer un homme à renoncer à ces deux attributs humains : la raison et l'amour. Or, aucune circonstance ne l'y peut forcer.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Dans la vie d'un ouvrier ou d'un paysan il y a beaucoup de pareilles circonstances; elles sont même incalculables.

TOLSTOÏ. — Vous dites qu'elles sont nombreuses et moi je dis qu'il n'en peut exister pour l'homme doué de sentiment moral. Elles peuvent exister pour l'animal : on frappe un cheval, il rue; on mord un chien, il mord. Mais l'homme possède la raison. Mais pour vous ces questions morales sont incompréhensibles, étrangères. Vous en parlez par ouï-dire. Et cependant les lois morales sont aussi strictes que les lois mathématiques. Puis-je admettre que la ligne droite est la plus courte distance d'un point à un autre, et penser ensuite que c'est parfois la ligne courbe? Un acte contraire à l'amour, envers n'importe quelle créature humaine, la plus grossière, la plus ignoble, c'est le renoncement à toute loi morale.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Vous dites que notre proclamation est immorale; quelques-uns de nos camarades ont lu votre brochure « Sur la Révolution russe », nous sommes tout à fait d'accord avec vous, et nous admettons qu'on peut aussi lutter de cette façon. Mais atteindrons-nous notre but ? Vous dites : Refusez le service militaire; ne payez pas les impôts. Alors on nous frappera, on nous emprisonnera, on nous exterminera.

TOLSTOÏ. — Voici encore une superstition : nous croyons savoir ce qu'il adviendra de nos actes. Vous n'en savez rien. Vous ne savez pas si vous sortirez vivant de cette chambre, ou si vous ne tomberez pas mort. Vous pensez qu'en agissant ainsi il n'en résultera que du mal, et moi je pense très sincèrement que si la majorité des hommes s'en tenait aux préceptes chrétiens dont nous parlons, le mal aurait disparu depuis longtemps. Tandis que les moyens que vous prônez n'aboutiront à rien, sauf à aggraver la situation. Ces moyens ont été ceux de la Révolution française, et après elle parurent les Napoléon. Si donc ce moyen n'amène que l'aggravation, pourquoi n'en pas essayer un autre? Je me traite à la quinine; un autre médecin me dit : Ne vous droguez pas, menez tout simplement une vie saine. Et il vous serait si aisé d'abandonner

un moyen qui, jusqu'à présent, l'histoire en fait foi, n'a produit que le mal, et qui est répugnant en soi.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Mais si nous ne savons pas ce qu'il résultera de notre vie, alors vaut-il la peine d'aspirer à quelque chose de bon? Vivons comme nous avons vécu, la journée est finie, tant mieux ! Si nous ne nous soucions pas de l'avenir, alors il n'y a de but ni pour la vie ni pour l'amélioration de cette vie.

TOLSTOI. — Votre remarque est très spirituelle et m'est très agréable... Il faut faire une œuvre dont les conséquences nous sont indifférentes. L'important pour moi, c'est que je la fasse, *moi*. Si j'accomplis une bonne action, peu m'importe que je meure ou non, puisque l'acte reste bon. Prenons par exemple Christ. Il faisait son œuvre, on le crucifie, et il semblait que rien n'en résulterait. Or, le résultat, c'est que des millions d'hommes vivent maintenant selon les mêmes principes qu'il enseignait; tandis que s'il avait voulu corriger Pilate, il est probable que rien n'en serait résulté. Il y a une série d'actes pour lesquels il ne faut pas se soucier des conséquences : ce sont les bonnes actions. Tels actes vous satisfont immédiatement, et qu'en résultera-t-il, nous n'en savons rien. Par exemple, un malheureux vous demande l'aumône. Vous lui donnez. Vous avez fait une bonne action. Peut-être avec les cinquante copeks qu'il a reçus va-t-il s'enivrer; mais cela ne vous intéresse pas. Vous le quittez avec la satisfaction d'avoir fait ce que vous deviez. Chaque bonne action, chaque sacrifice est tel qu'on ne pense pas à ses conséquences. A chaque acte intéressé on pense aux conséquences, et les conséquences ne sont pas en notre pouvoir. Nous voulons faire une chose, il en résulte une tout autre. Quant à la révolution, l'histoire montre qu'elle produit toujours le contraire de ce qu'on attendait. Je vous demande sincèrement d'écouter mes paroles. Je ne suis guidé que par le désir du bien. Après la lecture de cette proclamation, mon premier sentiment a été le désir cordial de vous aider. Hélas ! je suis à peu près sûr de ne rien obtenir, mais je vous demande de réfléchir : votre activité ne peut que nuire à l'œuvre même que vous désirez accomplir, et, en même temps, présente pour chacun de vous, personnellement, de grands dangers. En outre cette activité vous prive du véritable bien : la conscience de vivre conformément aux exigences de sa nature morale.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Nous avons eu devant les yeux l'histoire des peuples, et, dans la vie de l'humanité, nous voyons au commencement, partout, l'esclavage, l'absolutisme, tandis que maintenant, dans les pays qui ont changé leurs gouvernements, les hommes vivent comparativement mieux qu'autrefois.

TOLSTOÏ. — Permettez... Hier j'ai reçu d'Amérique une lettre d'un ouvrier russe. Dans cette célèbre Amérique il y a le même prolétariat, et peut-être pire que chez nous. Le nombre des sans-travail est formidable, et c'est partout la même chose.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Possible, mais tout de même, là-bas, on jouit d'une certaine liberté. Par exemple, chez nous, un ouvrier est tout à fait sans défense, tandis que là-bas il a au moins une petite défense; malgré tout, c'est mieux.

TOLSTOÏ. — Non, on ne peut pas dire cela. « Les tambours résonnent bien derrière les montagnes (1); » mais là-bas, si la situation du peuple s'améliore, ce n'est nullement à cause de la révolution, mais par suite du développement intellectuel et moral.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Nous croyons que dans chaque pays qui a eu la révolution, on vit relativement bien.

TOLSTOÏ. — Je ne trouve pas qu'on y vive bien. Par exemple la question fondamentale, la question foncière, reste partout irrésolue. Personne n'ose aborder cette grave question et dire que la terre ne peut pas être objet de propriété. Là-bas il n'y a rien de bon. Votre histoire dit une chose, la mienne dit le contraire. En admettant même que là-bas ce soit un peu mieux, au nom de cette petite amélioration commettre ce qui est sûrement le mal, c'est manquer et de sens pratique et de sens moral.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Nous ne savons pas si par la vertu nous obtiendrons même cette petite amélioration; du moins l'histoire ne l'indique pas.

TOLSTOÏ. — L'histoire ne montre que cela. L'humanité ne progresse que parce qu'elle avance moralement. Prenons par exemple la question foncière, elle commence à approcher de sa solution, précisément grâce au développement moral de l'humanité. L'homme commence à comprendre que personne

(1) Proverbe russe correspondant au proverbe français : A beau mentir qui vient de loin.

n'a le droit de dire : cette terre est à moi ; et ce résultat est dû au développement moral de l'humanité et nullement à la révolution. De même pour l'abolition de l'esclavage. Est-ce par la révolution qu'elle a été obtenue? Et chez nous, l'émancipation des paysans a été réalisée grâce aux hommes qui ont fait appel aux sentiments moraux.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Vous oubliez qu'avant l'émancipation des paysans il y eut beaucoup de révoltes paysannes. Alexandre II avait dit dans une assemblée des gentilshommes : « Il vaut mieux que la liberté du peuple lui vienne d'en haut que s'il la prenait d'en bas. » Du reste, cette réforme n'a rien donné au peuple ; on a remplacé un servage par un autre ; on n'a pas donné de terre aux paysans. Autrefois, les paysans travaillaient pour les propriétaires, ceux-ci avaient le droit de les déporter, de les bâtonner, mais en cas de disette ils les nourrissaient, puisqu'il était dans leur intérêt de les nourrir. Maintenant les propriétaires ne s'intéressent plus du tout aux paysans ; de sorte que cette réforme, qui fut donné par nécessité, n'a amené aucun résultat.

TOLSTOÏ. — Si quand nous parlons de ce qui contribue le plus au bien de l'humanité, — la révolution ou le développement du sentiment moral, — d'après l'histoire je dis une chose et vous une autre, il faut convenir que nos raisons sont de même valeur. Seulement, en plus de ces raisons j'ai pour moi que si l'on agit comme je dis, on en reçoit une satisfaction intérieure, morale : la conscience d'agir selon les lois éternelles de la raison et de l'amour, qu'enseignèrent tous les sages du monde et que je sens dans mon cœur. De sorte qu'à ma palanche sera accrochée, selon vous, une toute petite chose, et, selon moi, une masse énorme. Si nous mettons nos arguments face à face, peut-être est-ce vous qui aurez raison, peut-être moi ; mais votre activité n'est qu'une irritation grossière qui ne peut donner qu'un résultat négatif, et rien de positif.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Etant encore enfant j'ai lu vos écrits : *le Cierge*, *Deux vieillards*, *Dieu voit la vérité*. Quels résultat sont-ils donnés, vos appels au bon et au bien ? Les hommes sont restés tels qu'ils étaient autrefois.

TOLSTOÏ. — Que l'on tue tout de suite Nicolas II, Stolypine, on verra leurs convulsions, on entendra leurs râles ; mais le

résultat des actes moraux ne se voit pas. On ne peut pas mesurer l'acte moral, il faut le sentir... Je répète que l'homme ne peut pas se guider par des considérations extérieures. Chacun de nous a un guide intérieur. Se guider par les considérations extérieures n'est possible que pour les petites choses : accepter un travail quelconque, aller dans tel ou tel endroit, en général, pour les choses habituelles de la vie. Mais quand il s'agit des choses plus importantes nous n'avons qu'un guide : la conscience. Par exemple, quand vous naviguez sur un fleuve vous voyez les rives, mais quand vous êtes entrés dans l'océan vous n'avez plus qu'un guide : le compas. Dans les questions importantes il n'y a aussi qu'un guide : le sentiment intérieur, la conscience, qui me dit que tout meurtre est abominable et que chaque sacrifice est beau.

Les révolutionnaires demandèrent à Tolstoï de formuler ses trois principales objections à leur activité.

TOLSTOÏ. — 1° Je dis que l'activité que vous jugez bonne est immorale, car elle enfreint la loi principale de la vie humaine : l'amour ; l'amour pour tous sans exception ; 2° les moyens que vous employez n'aident pas à atteindre le but, au contraire, ils l'éloignent, 3° et principalement, ce qui m'a poussé à m'entretenir avec vous c'est que j'ai pitié de vous, de votre jeunesse guidée par de beaux sentiments, que vous allez perdre tout à fait inutilement. Si encore c'était au nom de l'accomplissement de la loi morale, comme quelques-uns de mes amis, emprisonnés pour refus du service militaire. Car je ne puis ne pas les envier, ne pas les admirer. Mais vous autres, vous perdez votre vie, pourquoi? Au nom de quoi ? Au nom d'un idéal faux.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — Eh bien ! et les Doukhobors qui ont refusé de servir, ils ont été obligés de s'en aller, ils ont dû émigrer au Canada.

TOLSTOÏ. — Vous décidez tout, vous savez tout. Vous décidez que les Doukhobors n'ont eu aucune influence, qu'ils n'ont rien fait, tandis qu'ils auraient pu faire quelque chose par un autre moyen. Vous êtes seuls à prévoir ce qui sera, ce qui serait le mieux, c'est pourquoi vous êtes si ancrés dans vos convictions qu'elles vous semblent indiscutables. Mais, pardonnez-moi, pour celui qui n'est pas dans l'erreur où vous êtes, ce ne sont là que des questions, et il faut les prouver.

Les révolutionnaires promirent de réfléchir aux objections de Tolstoï et de lui en faire connaître le résultat.

TOLSTOÏ. — Je serai très heureux, s'il reste au moins quelque chose de notre entretien.

L.-N. GOUSSIEV.

Traduit du manuscrit par J.-W. BIENSTOCK.

MONSIEUR ROCHES

à Octave Mirbeau.

I

La pitié que j'inspire m'a rendu Paris odieux. Tous ces gens qui me serrent les mains, avec des airs navrés, me harcèlent de leurs condoléances, se lamentent sur l'horreur de certaines destinées ! En un an, combien de fois ai-je entendu répéter : « Ce pauvre M. Roches ! Il n'a pas de chance ! Il est vraiment à plaindre ! Sa femme, d'abord... sa fille... ensuite...»

J'adorais ma femme ; elle meurt, l'hiver dernier, emportée par une phtisie galopante. J'avais une fille... une petite fille...

Quelle journée, mon Dieu !... Je m'étais absenté, la laissant à la maison sous la surveillance d'une femme de chambre et d'Alfred, un vieux domestique. En rentrant, je trouve cette malheureuse qui, affolée, épouvantée, sanglotait au pied d'un lit. Sur ce lit, ma petite était étendue, morte. Autour de son cou, les traces violettes d'une main vigoureuse. Mon domestique l'avait violée, puis étranglée, après avoir éloigné la femme de chambre, sous je ne sais quel prétexte.

Son crime accompli, il disparut. On a, depuis, repêché son cadavre dans la Seine.

A trente-cinq ans mes cheveux sont blancs ; je marche voûté comme un vieillard.

Près de Saint-Léger-en-Yvelines, en pleine forêt de Rambouillet, j'ai loué une villa assise au bord de la route qui relie le Perray à Houdan. J'y vis seul : le matin, une paysanne vient balayer ma chambre ; je prends mes repas à l'auberge. Lorsque je sors, des têtes surgissent aux fenêtres. Si l'on n'ose me questionner, il est clair que ma solitaire existence, mes attitudes, ma tristesse intriguent ces campagnards.

Aujourd'hui, l'aubergiste m'a demandé :

— Vous ne vous ennuyez pas, monsieur Roches ?

Je la regarde fixement, sans répondre. Une veuve, ave-

nante, rougeaude, qui parle avec l'accent normand. Elle a envie de bavarder.

— Ce n'est pas agréable de vivre seul, sans femme, sans enfants...

De quelques jours je ne remettrai les pieds à l'auberge ; je me nourrirai chez moi, de pain et de lait.

Jadis, je me vantais de ne pas aimer la nature ; je me figurais ne pas la comprendre ; je souriais en songeant à Rousseau, agenouillé devant une fleur ou pleurant à la vue d'un coucher de soleil. Divines extases que je n'ai partagées qu'après avoir souffert !

J'étais un de ces Parisiens qui n'envisagent la campagne que sous la forme d'un pique-nique. De la mangeaille sur l'herbe, suer sur des avirons, une escarpolette entre deux arbres, de la poussière et du soleil — au retour, des trains bondés. J'étais un de ces mondains, qui, juillet, août, septembre, ne s'absentent de Paris que parce qu'il y fait trop chaud. Deauville, une plage, des toilettes blanches, un Casino, les petits chevaux et le baccara, les potins des hôtels, tennis avant dîner. Je découvre maintenant une Nature que je ne soupçonnais point, une Nature plus accueillante, plus discrète, plus profonde, une Nature qui vous exalte et qui vous console — déserte et pourtant si peuplée !

J'erre au hasard de la forêt. Les sentiers en sont sablonneux ou tapissés de feuilles mortes. Des pins symétriquement plantés et alignés, pareils aux innombrables colonnes d'un temple qui n'aurait pas de plafond. De hautes fougères qu'il faut écarter pour passer, de la mousse dans laquelle on enfonce. Quelquefois des écureuils râclent leurs griffes sur des branches. Ah ! que je voudrais avoir vingt ans, m'allonger par terre et rêver d'amour !

Je frappe le sol à coups de canne. Qu'y a-t-il là-dessous ?

Des cailloux, des rochers, des racines pourries, les couches de terrain, souci des géologues. Que ne puis-je creuser un trou immense, jusqu'aux entrailles du globe !

Quelles révolutions ont bouleversé ce coin de la terre ? Peut-être, à la place où se hérisse cette forêt, une ville prospère s'étendit, des hommes souffrirent, une civilisation inconnue s'épanouit, que les siècles ont lentement tuée ! Ici même, peut-être des soldats se sont entr'égorgés pour quelque idéal

obscur ! Je piétine peut-être un ossuaire gigantesque ! Qui sait ?

Les érudits ont tracé la carte du monde, terrestre et souterraine. Nulle part il n'est parlé de la vie mystérieuse, enfouie à présent sous la forêt de Saint-Léger. Moi, je crois à un peuple de morts dont les âmes se glissent le long de ces arbres. Oui ! Pourquoi chacun de ces arbres ne serait-il pas un mort qui a ressuscité ? Et si je ne ressens aucune émotion à contempler les chênes rugueux, les peupliers géants, les hêtres énormes qui me semblent des âmes de vieillards, d'hommes robustes, de femmes mûres, je pleure devant les arbrisseaux fragiles qui s'inclinent en soupirant sous la caresse du vent. Je leur devine des âmes de petites filles, des âmes enfantines, délicates, à peine écloses, comme les âmes des petites filles de tous les pays, comme l'âme de celle que j'ai perdue.

A huit ans!... Huit ans!... Elle s'appelait Mathilde... Tilly, par abrévation. Elle avait des yeux bleus, de longs cheveux dorés qui couraient sur ses épaules. Elle jouait à la poupée, une grosse poupée à tête brune qu'on retrouva sous son lit... Chère Tilly, pour qui j'échafaudais les rêves les plus grandioses ! Tu me disais quelquefois en grimpant sur mes genoux : « Papa, papa, à quoi songes-tu ?... » Ma pensée te suivait à travers cette vie, que, pour toi, j'aurais voulue si belle, si facile, si heureuse ! Je te voyais en robe de communiante, puis en jupe découvrant tes chevilles, puis mariée de la veille — mère enfin ! Petite, petite Tilly !...

Un monstre... un geste ignoble... et mes bras n'étreignirent plus qu'un pauvre corps saignant et souillé, tordu par la douleur, l'épouvante, la Mort... Ce crime ne dépasse-t-il pas l'inimaginable ? Quelle peine méritait cet homme ? Existe-t-il ici-bas un supplice assez cruel, assez lent, assez barbare, par lequel il eût expié son infamie ? Non ! Non !... Eh bien ! on ne l'aurait pas guillotiné, mais envoyé coloniser la Guyane ou la Nouvelle-Calédonie ! Son avocat aurait réclamé un examen médical, plaidé l'irresponsabilité, des tares héréditaires, une impulsion irrésistible, un tas de balivernes. A la justice sociale, je préfère mille fois la loi du talion ! Justement, il avait une fille, ce misérable...

De larges gouttes de pluie giflent les vitres de ma villa ;

la forêt s'encapuchonne d'un brouillard léger. Quoiqu'il soit près de dix heures, ma femme de ménage n'est pas encore venue. A midi seulement, elle arrive, et, de suite, je m'aperçois que ses yeux sont rouges. Elle devance ma question, gémit :

— Mon bon Monsieur... Mon bon Monsieur...

— Quoi ?

— Rosalie... ma petite... ma troisième...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle est malade !

— Gravement ?

— J'sais pas. Mon mari a couru à Rambouillet pour y chercher l'Docteur. Elle a une grosse fièvre. Elle tousse qu'c'en est un'pitié... Ah ! Sainte-Vierge ! qué malheur !

Pauvre femme ! La voilà qui se met à pleurnicher... Je m'efforce de la rassurer. Les enfants se rétablissent si vite !

— Quel âge a-t-elle, Rosalie ?

— Huit ans, bientôt, mon bon Monsieur.

— Ah !

Un silence.

— Vous avez une autre fille ?

— Germaine, qui marche sur ses dix ans, et puis Marcel, qui est en apprentissage chez le sellier.

Je l'interromps brusquement :

— Tranquillisez-vous... Le temps est pluvieux... Rosalie a dû prendre froid... Dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

Et j'ajoute, après un instant de réflexion :

— J'irai vous voir cet après-midi.

Morand, garde forestier, occupe le poste de Poigny, à un kilomètre environ de Saint-Léger. Il habite une maison toute neuve, dont la porte est encadrée de glycines. Un grand verger, une basse-cour, avec une mare où s'ébattent des canards. Sa femme m'introduit dans la cuisine. Il me remercie de ma visite, puis :

— J'ai ramené un Docteur de Rambouillet. Rosalie a une bronchite.

Je le regarde attentivement. Petit, trapu, il a des gestes vifs, une maigre figure moustachue, un képi vert au coin de l'oreille. Je ne sais pourquoi, il m'intimide un peu...

J'ai idée qu'il se méfie de moi, qu'il me craint, qu'il me déteste. Il a tort, grand tort... En ce moment, je ne souhaite qu'une chose, la prompte guérison de sa fille...

J'entends soudain une toux rauque... Le front de Morand se plisse; il hoche la tête d'un air navré. Je me dresse, vivement, sur ma chaise :

— Me permettez-vous de la voir ?

La chambre des enfants se trouve à l'étage au-dessus ; on y accède par un escalier qui ressemble à une échelle ; elle est exiguë, enfermée, une étroite fenêtre sur la cour. Trois couchettes : deux contre les murs, une, au milieu (celle de Rosalie). Ils doivent étouffer là-dedans !

Rosalie sommeille, les draps tirés sur son nez. Je n'aperçois qu'un coin de son visage, des cheveux noirs, une petite bouche crispée. Nous retenons notre souffle pour ne pas la réveiller.

— Au revoir, Morand. Courage ! Je lui enverrai des jouets et des bonbons.

Minuit.

Je suis couché, mais je n'ai pas éteint la lampe. Pourquoi l'éteindrais-je? Je sais qu'il me sera impossible de fermer l'œil.

J'ai lu plusieurs journaux : *le Figaro*, *le Matin*, *l'Echo de Paris*, d'autres encore... On prétend que d'ici peu les Balkans seront à feu et à sang, que la Perse se révolte. On parle d'une conflagration européenne. L'Allemagne nous cherche noise. Sur un de nos cuirassés, un obus, en éclatant, a broyé quinze hommes. Je l'avoue, ce ne sont pas ces nouvelles-là qui m'attristent le plus!... Par contre, des larmes montent à mes yeux, lorsque je lis certains entre-filets... ceux-ci :

Le mariage du comte Joachim de Belloux, fils de la comtesse de Belloux, née de Guillemin, avec Mlle Valentine de Croix-Laroque, fille du marquis de Croix-Laroque et de la marquise née Ferry, a été célébré hier à l'Eglise de la Madeleine... Nombreuse assistance, très élégante... S.S. le Pape avait daigné envoyer sa bénédiction aux jeunes époux, etc., etc...

Ou bien :

La troisième journée du Concours Hippique de Vittel a été fort brillante.

Le « Gentlemen-farmers handicap » a été disputé par trente chevaux.

1er prix : Carabin, monté par M. Lancelles ;

2e prix : Grand-Duc III, monté par M. Backer ;

3e prix : Pluton, monté par M. de Graux ;

4e Prix : Saint-Amour, monté par M. Châtelin ;

etc., etc.

Ou encore :

Le baron de Charmeul, après un séjour à Constantinople et à Vienne, est rentré à Paris.

Tous ces gens qui s'amusent, flirtent, s'épousent, montent à cheval, se promènent, organisent des fêtes, tous ces mondains me donnent froid dans le dos. Comment ? Il existe ici-bas des êtres joyeux, assoiffés de plaisir, insouciants du lendemain, alors qu'en un coin de campagne la mort rôde autour d'une enfant de huit ans ?... Des gens, à prix d'or, vous mettent au courant de leurs moindres actes, et si Rosalie meurt, personne ne le saura, personne ne s'en apercevra !... Cet événement infini, qui endeuillera toute une famille, meurtrira un cœur de père, un cœur de mère, cet événement ne dépassera pas le village de Saint-Léger !... Que la vie est donc lugubrement ironique ! Moi, je la connais à peine, cette petite Rosalie, et cependant je suis dévoré d'anxiété, d'angoisse !... J'attends le jour avec une impatience fébrile. Je suis sûr que si son état s'est aggravé je me mettrai à pleurer — comme si elle était ma fille... la sœur de celle qu'un misérable a assassinée.

Neuf heures. Le front collé à la vitre, je guette l'arrivée de Mme Morand. Enfin, la voilà qui se hâte sur la route ! J'ouvre la fenêtre :

— Eh bien ?

Elle me crie d'en bas :

— La petite est sauvée !

Un flot de joie inonde mon cœur ; je m'élance au-devant de la paysanne :

— Tousse-t-elle encore ? La fièvre a-t-elle disparu ? J'étais si inquiet...

Devinant aux regards de Mme Morand qu'elle est surprise

de l'altération de mes traits, j'ajoute d'une voix timide, émue, comme si j'éprouvais le besoin de m'excuser :

— J'aime tant les enfants, si vous saviez !

— M'sieu, vous êtes ben bon de vous tourner le sang pour nous. Mon mari et moi, nous avons passé un fichu quart d'heure, mais d'ici la fin de la semaine, notre Rosalie sera sur pied.

Les larmes aux yeux, je presse entre les miennes les mains de Mme Morand. Puis, à brûle-pourpoint :

— Combien votre mari gagne-t-il par mois ?

La paysanne devient méfiante :

— Ça dépend... il a d'abord son métier de garde forestier... l'hiver, la chasse rapporte un peu...

Je voudrais leur rendre service, à ces braves gens ! Je cherche ce qui pourrait leur être utile :

— J'ai, à Paris, des amis influents. Si votre mari désire changer de poste, monter en grade, qu'il s'adresse à moi.

— Merci bien, Monsieur.

— Les médicaments coûtent cher... Combien le médecin de Rambouillet vous fait-il payer ses visites ?

— Dix francs, soupire-t-elle. Dix francs !

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Mon Dieu... Monsieur ?...

— Je vous en prie, ne vous gênez pas... Puis-je vous aider en quoi que ce soit ?

Ma générosité la stupéfie ; elle baisse la tête, elle n'ose répondre. Je tire un billet de banque de mon portefeuille :

— Tenez ! ma bonne madame Morand, avec ça, vous paierez le Docteur.

Je sors. Il fait beau ; un soleil de septembre sèche la route détrempée par l'averse de la veille. Je vais me promener dans la forêt.

Malgré moi, je songe à Rosalie, cette petite Rosalie dont avant-hier encore j'ignorais l'existence !

Je n'adressais jamais la parole à Mme Morand ; je ne savais rien d'elle, rien de ses enfants. Il a fallu cette maladie, cette bronchite....

Heureusement, ce ne fut qu'une chaude alerte !... Rosalie est sauvée !... Dans quelques jours elle aura repris ses fraîches couleurs ; elle gambadera sur la route, fera sauter entre ses

mains la poupée qu'aujourd'hui même j'irai acheter à Rambouillet. Elle grandira, elle deviendra une saine et robuste fille. Je la vois, en robe blanche, à la porte de la mairie, au bras d'un gars du pays.

Chère petite Rosalie !

Décidément, ils ne sont pas à plaindre ces Morand ! Pourquoi, moi, n'ai-je pas eu leur chance ? Pourquoi la destinée les épargne-t-elle, après s'être impitoyablement acharnée contre moi? Car j'avais une petite fille, moi aussi, une petite fille qui s'appelait Tilly, si frêle que j'osais à peine la toucher, et si blonde... si blonde...

Je pleure... Pourquoi ne puis-je écarter cet affreux nuage de souvenirs ? Tilly, Tilly ! petit corps souillé, gorge fluette marbrée de violet, petites jambes tordues ! Tilly ! Tilly !

Des douzaines de poupées suspendues au plafond du bazar.

Du doigt, j'en désigne une grande, brune, le visage délicatement colorié, de gros yeux bleus, une robe rose. L'employé la décroche ; je la palpe, je la retourne. Mon Dieu ! comme elle ressemble à celle qu'un jour j'ai retrouvée sous un lit !

— Je l'emporte.

On la couche dans une boîte en carton, puis je sors précipitamment. Rosalie sera bien contente ! De sa vie elle n'en aura de si belle. Je les connais, les poupées des petites campagnardes : de vagues figurines en bois, à demi ébauchées, vêtues de haillons, et sans cheveux ! Voilà qui activera sa guérison ! J'ordonne à mon cocher de rentrer à Saint-Léger, au galop.

Dans la chambre des enfants, je tire la poupée de sa boîte. Rosalie la contemple, béante d'admiration, elle la saisit sans dire un mot, elle la presse contre son étroite poitrine, elle la couvre de baisers. J'embrasse Rosalie, puis je m'en vais, je suis près de fondre en larmes.

Je regagne ma villa à pas lents. Je remarque sur la cheminée de ma chambre un énorme bouquet de bruyères. Sans doute, une attention de M^me^ Morand...

Qu'est-ce que j'ai donc ? Je suis triste, angoissé, assailli de

remords imprécis, comme si je venais de commettre une mauvaise action...

Je n'ai cependant rien à me reprocher !... Tout à l'heure, mon cœur se gonflait de joie, dans ma poitrine. Depuis longtemps, je n'avais éprouvé une telle sensation d'apaisement. J'étais presque joyeux, j'aurais volontiers souri... Si heureux d'avoir fait plaisir à Rosalie !

Maintenant, je ne ressens plus rien d'analogue. Il me semble que je me suis mal conduit avec ces Morand, que j'ai abusé de leur confiance ; il me semble que je n'aurai pas le courage de les revoir.

Pourquoi ai-je acheté une poupée à leur enfant ?

De quel droit ?

Ils me sont indifférents, ces gens-là ! La mère, une paysanne que je paie, et plus largement que ne le méritent ses services. Le père, un ancien soldat, un rustre quelconque, ivrogne, probablement, comme ils le sont tous dans ce chien de pays ! Et leur fille ? Quelle bizarre idée ai-je eue de m'intéresser à cette gamine qui ne m'a même pas dit « merci » !

Ah ! si j'avais pu tout prévoir, je n'aurais jamais employé chez moi Mme Morand ! L'aubergiste me proposait une autre paysanne, une femme qui paraissait vaillante, zélée, alerte et qui n'a pas d'enfants. Pourquoi ne l'ai-je pas écoutée ? Ma vie est déjà assez triste, sans que j'aie besoin de me tourmenter encore à la pensée de Rosalie.

Elle me trouble étrangement, cette gamine ! Je ne cesse de songer à elle, à sa destinée, à son avenir. Je voudrais la savoir heureuse, je lui souhaite mille prospérités ; je voudrais la doter richement, lui trouver un bon mari, être présent à son mariage, l'assister de mes conseils et de mon expérience.

Je me rends compte de l'affection qu'elle m'inspire ; je l'aime comme ma fille, mais c'est cette affection si sincère, si spontanée qui m'étonne, me chagrine, me paraît une chose anormale, monstrueuse, extraordinaire !

Explique qui pourra ce bizarre cas de psychologie ! j'aime de tout mon cœur une enfant que j'ai entrevue deux fois ! je l'aime à un point que je suis jaloux de ses parents, que je donnerais ma fortune pour les voir disparaître, du jour au lendemain — et les remplacer.

Pourquoi pas, après tout ? Demain est lourd d'imprévu.

Quand quitterai-je Saint-Léger ? Je l'ignore. Je n'ai aucune raison de partir. Je n'ai ni métier, ni famille ; mes amis ont dû m'oublier. Et puis, où aller ? Revenir à Paris? Jamais. Changer de village? Traîner mon chagrin à travers la France, à travers le monde? A quoi bon? Je préfère rester ici. Au moins, il me sera possible de suivre Rosalie dans la vie.

Je prononce son nom à haute voix : Rosalie. Et soudain, je me sens étreint à la gorge par une intolérable angoisse... J'ai peur... oui., j'ai peur !... J'ai peur que quelqu'un m'ait entendu... Je sursaute sur ma chaise, je me dresse d'un bond, j'ouvre avec violence la porte de ma chambre. Personne ! Je me penche sur la rampe de l'escalier. J'écoute... Rien !...

En somme si quelqu'un avait été là, collé derrière la porte, si quelqu'un m'avait entendu crier : Rosalie !... J'ai bien le droit de m'intéresser à cette enfant, de l'aimer ! Je n'ai pourtant pas commis un crime en allant à Rambouillet lui acheter une poupée !

Alfred ! Il s'appelait Alfred, le domestique qui assassina ma petite fille. Agé environ de cinquante ans il était entré à mon service après la mort de mon père, dont il fut le valet de chambre pendant vingt ans. On louait son dévouement, son honnêteté, sa ponctualité. « Alfred, une perle ! le modèle des domestiques ! Jamais une observation à lui adresser ! Inutile de lui donner un ordre ! Il prévoit vos moindres désirs ! » Quelle ironie, quelle amère, quelle atroce, quelle sinistre ironie ! En ce moment, je le vois, je distingue chacun de ses traits avec une surprenante exactitude. Un placide visage, toujours soigneusement rasé, des pommettes un peu rouges, des yeux gris à fleur de tête, une légère calvitie, un pois chiche au milieu de la joue gauche, un long nez. Je le vois ! On dirait qu'il n'est pas mort... qu'il est là... devant moi... qu'il me regarde en attendant mes ordres... Je suis prodigieusement étonné de ne rien discerner, dans sa physionomie d'anormal, de bestial, de sanguinaire ; il ne présente aucune de ces particularités auxquelles un savant, paraît-il, reconnaîtrait un criminel ; il n'a ni un front étroit et bas, ni un visage aplati, ni des yeux sournois, ni des mains énormes, ni un cou de taureau ; il a l'air d'un fort brave homme, un homme que l'on devine bon époux, bon père de famille. Je sais qu'il rendait sa femme heureuse et élevait parfaitement ses enfants — un

fils, une fille. D'ailleurs, je n'eus jamais à lui reprocher la plus insignifiante peccadille.

La nature humaine est un effroyable tissu de contradictions. Quel honnête homme, sur terre, ne s'est pas éveillé, un matin, résolu pour le jour même à une action infâme?

De quoi donc dépend l'honneur? De choses futiles, d'une rencontre fortuite, d'un geste irréfléchi, d'un mouvement instinctif, d'une mauvaise pensée. On s'est endormi honnête, on se réveille dans la peau d'une canaille. Qui de nous n'a frisé une fois dans sa vie la Cour d'assises ou la correctionnelle?

Un exemple! Quel amoureux, au cours d'une partie de campagne, a résisté à la tentation d'étreindre sa maîtresse au pied d'un arbre? Eh bien! imaginez-vous un garde-champêtre surgissant tout à coup! ça sera la prison ou l'amende, la honte du casier judiciaire, le remords d'une action que chacun a commise, vous poursuivant jusqu'à votre mort, au milieu du mépris de vos semblables — votre vie brisée, peut-être! Si vous habitez une petite ville on vous montrera du doigt. Les gens honnêtes, c'est-à-dire ceux qui ne furent jamais condamnés, ces gens-là n'auront pas pour vous d'épithètes assez injurieuses, assez erronées...

— Je viendrai aujourd'hui dire bonjour à Rosalie.

— Vous êtes bien aimable, M'sieu Roches!

Mme Morand sourit, charmée de l'intérêt que je porte à son enfant.

Le Docteur de Rambouillet assure que demain Rosalie, complètement guérie, pourra se lever et même sortir une heure ou deux, à moins qu'il ne pleuve.

— Madame Morand... Madame Morand...

— Quoi? mon bon Monsieur...

Je suis devenu soudain si pâle qu'elle me contemple d'un œil effaré.

— Vous êtes souffrant, M'sieu Roches?

— Non... Non...

J'ai une folle envie d'empoigner cette femme par un bras et de lui crier : « Je vous en supplie, empêchez-moi de revoir Rosalie. » Je me maîtrise, je sors.

Le temps est très beau; un lumineux matin de septembre. Je marche sur la route à grandes emjambées, sans prévoir

où j'irai. D'ordinaire, je donne à mes promenades un but défini. Aujourd'hui, je vais droit devant moi, au hasard...

Il se passe en moi quelque chose d'incompréhensible, d'indéfinissable, de terrible. Je répands le bien autour de moi, j'aide ces Morand à supporter leur misère; je leur donne de l'argent, je leur suis utile. Je devrais par conséquent me sentir tout joyeux. On prétend qu'il n'est rien de si doux que d'accomplir son devoir, que d'être humain, que d'être bon!...

Eh bien! moi qui suis humain, moi qui suis bon, pourquoi suis-je angoissé, torturé de remords, désespéré, comme si j'étais sur le point de commettre un crime abominable?

Pourquoi? Pourquoi?

Celui qui prémédite un forfait odieux, l'assassin dont le cœur n'est pas irrémédiablement endurci, Raskolnikoff avant d'assassiner la vieille prêteuse sur gages a dû traverser les mêmes phases de trouble, d'épouvante, de remords. Il a dû souffrir ce que je souffre, Alfred, le domestique qui étrangla ma Tilly, après l'avoir violée.

Mais moi, je ne suis pas un assassin! Je n'ai tué personne! Je n'ai l'intention de tuer personne! Je suis un honnête homme, compatissant à la misère d'autrui...

Il faut absolument que je quitte ce pays, que je m'en aille au loin, au diable, n'importe où, que je ne revoie plus les Morand, que je ne revoie plus Rosalie...

J'aurais une force d'analyse poussée à l'extrême, je connaîtrais un à un les plus minces rouages de mon cœur, qu'il me serait impossible d'expliquer le « pourquoi » de mes réflexions... Je me borne seulement à les constater. Je ne suis pas un psychologue, moi ; je suis un malheureux qui sent planer au-dessus de sa tête une effroyable fatalité.

Je n'irai pas aujourd'hui chez les Morand.

Demain, je prétexterai une indisposition, des affaires qui me réclament et je m'enfuirai de Saint-Léger.

II

A la maison des Morand, M. Roches s'arrêta. Quoique le temps fût assez frais, de la sueur perlait à son front.

— Comment suis-je venu? pensa-t-il, en regardant autour de lui, d'un air inquiet, quel chemin ai-je suivi?

Soudain, Morand, qui était en train de sarcler les mauvaises herbes de son jardin, aperçut M. Roches :

— Bonjour! cria-t-il... Entrez donc...

L'autre ne bougeant pas, immobile devant la porte, le garde forestier s'approcha et lui tendit la main :

— La santé est-elle bonne, M'sieu Roches?

— Vous vous trompez, mon ami, répondit gravement l'étrange personnage, je ne suis pas un brave homme. Je ne vaux pas grand'chose. Je suis la plus vile canaille de la terre.

Tout d'abord, Morand le considéra avec stupéfaction. Puis il prit le parti de rire de ce qu'il crut une plaisanterie.

— Ce M'sieu Roches! qué farceur!

M. Roches haussa les épaules. Les deux hommes entrèrent.

On avait allumé un grand feu dans la cheminée de la cuisine. Rosalie, assise sur une chaise basse, ses jambes enveloppées d'une vieille couverture, pressait entre ses bras la poupée, cadeau de M. Roches. Sa mère reprisait du linge.

— Rosalie! s'écria-t-elle, v'là le monsieur qui est si bon pour toi !... Embrasse M'sieu Roches!

Se penchant, il contempla, un instant, le maigre et doux visage de la petite, ses yeux bruns encore fiévreux. Elle lui tendait son front, un front très blanc, sous une chevelure ébouriffée et noire. Mais ce front, il n'osa l'embrasser, retenu par une honte secrète, par une sorte d'effroi instinctif.

— Franchement, je ne vous comprends pas, tous les deux, dit-il soudain, d'un ton sarcastique. Vous me témoignez une confiance dont je suis loin de vous savoir gré. Votre naïveté me stupéfie.

Interloqués, Morand et sa femme échangèrent un coup d'œil. M. Roches continua :

— Vous avez l'air de trouver naturelle mon affection pour votre fille. Vous n'en êtes ni indignés, ni étonnés! Je vous ai dit bien souvent : « J'aime Rosalie »... et c'est exact! Je l'aime profondément, tendrement, passionnément, comme si elle était à moi. Il me semble qu'un sentiment de cette force devrait vous paraître, pour le moins, curieux... Voyons! qu'en pensez-vous?... Réfléchissez!... Efforcez-vous de voir clair. Je vous le répète une dernière fois : j'aime Rosalie, comme mon enfant, entendez-vous? comme mon enfant...

Ahuri, Morand ne répondit pas. « Nous sommes très

flattés, très contents... » murmura sa femme, en regardant fixement à ses pieds. M. Roches se mit à arpenter la cuisine de long en large.

— Vous avez une âme simple, mon pauvre Morand, reprit-il avec volubilité. Vous êtes un homme de la campagne. Mon Dieu! que de choses vous échappent! que de choses vous sont étrangères! Vous n'êtes guère physionomiste! Vous ne savez pas lire dans un cœur. Vous ne sentez rien, vous ne devinez rien. Ma foi! j'envie votre candeur. *Aux innocents les mains pleines*, ajouta-t-il en souriant.

— M'sieu Roches!... commença Morand.

— Une minute, s'écria le visiteur, laissez-moi achever. Je suis venu vous voir pour vous donner un bon conseil, un conseil que je vous engage à méditer et à suivre. D'ailleurs, je ne suis venu ici que dans cette intention. Vous devez vous douter que je n'avais nullement besoin de prendre des nouvelles de Rosalie, puisque je la sais hors de danger. Ah! ça, dans quel but croyez-vous que je vienne vous voir? demanda-t-il avec une légère irritation dans la voix. Quelle opinion avez-vous donc de moi? Je ne veux que votre bien, mon cher! Je m'intéresse à vous et à votre famille et je tiens tout simplement à vous prouver la sincérité de mon affection. Fiez-vous à moi. Je vous l'affirme pour la dernière fois : Si j'étais le père de Rosalie, son *vrai* père, il me déplairait fort qu'un inconnu, un individu quelconque, un Monsieur rencontré par hasard, venu on ne sait d'où, de Paris ou du diable, l'embrassât, la cajolât, lui apportât une poupée!... Je vous le jure, je ne vous parle ainsi que parce que je serais navré si un malheur vous arrivait... Du reste, j'en suis certain, vous partagez mon avis. Répondez! Cela ne vous ennuie pas, cela ne vous répugne pas de m'entendre répéter : j'aime Rosalie, comme ma propre fille?... Oh! rassurez-vous! je ne m'offusquerai point de votre franchise... Un mot, un seul mot, et je ne remettrai plus les pieds chez vous. Nous resterons quand même bons amis...

Il prit le garde-forestier par un bras, et il lui glissa dans l'oreille, comme s'il eût été question d'une confidence de la plus haute gravité :

— Au contraire, je ne vous en aimerais que davantage !

— M'sieur Roches, balbutia Morand, ni ma femme, ni moi,

ne comprenons ce que vous voulez dire. Nous vous remercions de tout cœur de vos bontés pour Rosalie.

— Bien sûr, appuya Mme Morand !

— Vous vous en repentirez, s'écria M. Roches, qui avait affreusement pâli ; il semblait exaspéré, tout à coup. Il n'est pas permis de se buter dans un entêtement pareil. On a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. On n'est pas stupide à ce point. Au revoir !

Et il se dirigea vers la porte, à grands pas.

— M'sieu Roches ! supplia Mme Morand.

Son mari lui fit signe de se taire.

Sur le seuil de la maison, M. Roches demeura une minute, immobile, à considérer le ciel. D'épais nuages noirs se poursuivaient, chassés par les rafales d'un vent aigre qui ricanait aux oreilles des arbres. Un vol de sarcelles passa, fuyant les premiers froids. M. Roches demanda :

— Les routes sont-elles sûres dans le pays ?

— Très sûres, affirma Morand, il n'y a jamais eu de voleurs à Saint-Léger.

— Pas de voleurs, c'est possible ! dit M. Roches. Mais les campagnes sont infestées de chemineaux, de romanichels, de saltimbanques forains. En avez-vous vu quelquefois?

— De temps en temps. Ils arrivent avec leurs roulottes, s'arrêtent trois ou quatre jours...

— Faites attention, Morand, faites attention ! s'écria M. Roches, en roulant des yeux effrayés ; un tremblement convulsif l'agita tout entier ; méfiez-vous des chemineaux ! Les journaux sont encombrés de leurs exploits. On ne parle maintenant que de fillettes enlevées ou..... violées. Surveillez Rosalie. Défendez-lui de s'éloigner de votre maison. Ne la laissez jamais sortir seule.....

Mme Morand l'interrompit vivement :

— Les journaux racontent des histoires. Nous ne croyons pas à toutes ces manigances, n'est-ce pas, Eugène? dit-elle en s'adressant à son mari, qui l'approuva d'un hochement de tête.

— Ah ! Ah !... Vous avez confiance !... s'exclama M. Roches avec un sourire étrange. Selon vous, l'univers n'est peuplé que d'honnêtes gens. Je parie que vous dormez la porte ouverte ?

— Oh! M'sieur Roches! protesta Morand.

— Non? ça m'étonne! D'ailleurs, pourquoi ne laisseriez-vous pas votre porte ouverte, puisque vous n'avez peur de personne? Vous ne craignez pas les voleurs, ni les chemineaux!.. Je suis sûr que vous n'avez même pas peur de moi?

— Pourquoi aurions-nous peur de vous? murmurèrent le garde forestier et sa femme.

— Mais pour une foule de raisons, ricana l'autre. Si je vous disais que, dans ma vie, j'ai tué, j'ai volé et que je me suis amusé à violer des petites filles, auriez-vous peur de moi?

— M'sieu Roches, vous avez trop l'air d'un brave homme pour être un voleur ou un assassin! s'écria Mme Morand, rouge d'indignation.

— Qu'en savez-vous? dit-il; et il la toisa avec mépris. Attention, Morand, attention!... Surveillez bien votre fille...

Et il s'éloigna, lentement, sans que les paysans, atterrés, eussent cherché à le retenir. Il pensait: « Quelle idée d'effrayer ainsi ces pauvres diables? »

Tout à coup, il s'arrêta.

— Là-bas... là-bas... cria-t-il d'une voix rauque... Je le vois... Ah! le misérable... Mon Dieu! pourvu que j'arrive à temps...

Il se mit à courir à travers champs. La veille, une averse avait inondé la terre; l'homme enfonçait dans la boue jusqu'aux chevilles.

— Au secours! A l'assassin! hurlait-il...

Mais le soir baignait la campagne déserte; les paysans étaient rentrés dans leurs chaumières. Personne n'entendit les appels de M. Roches. Il s'arrêta, enfin, hors d'haleine. Il regarda, il écouta... Rien... Aucun bruit.

— J'ai eu une hallucination, se dit-il en passant sa main sur son front. J'ai cru apercevoir là-bas... dans l'ombre... un homme qui violait une petite fille. — J'entendais même les cris de la malheureuse enfant... Je ne me suis certainement pas trompé... L'homme s'est enfui... Je vais découvrir le corps de la victime au fond de quelque taillis.

Il s'accroupit, frotta des allumettes, chercha longtemps, s'attendant à chaque instant à se heurter à un frêle corps déchiré et sanglant. Soudain, un long frémissement le parcourut tout entier:

— Moi?... moi?... Est-ce bien moi?... bégaya-t-il. Ses dents claquèrent de terreur ; son cœur battait à grands coups.

Comment en était-il arrivé là, lui, un honnête homme, lui le meilleur, le plus tendre des pères?

M. Roches s'écroula sur le sol et pleura de honte.

Puis, il eut une lueur d'espoir.

— Je vais partir... pensa-t-il, demain je quitterai Saint-Léger, je coucherai à Paris ; j'échapperai ainsi à la tentation de revoir Rosalie. Demain, à la première heure, une voiture m'attendra devant ma porte...

Et à cette idée, il se sentit si joyeux qu'il éclata de rire.

— Ma malle! Vite! ma malle! dit-il à haute voix.

Mais il n'eut pas la force de bouger!

— Je ne peux pas,— je ne peux pas... murmura-t-il désespéré!

Une heure, M. Roches resta assis, immobile, sous la pluie qui s'était mise à tomber, le trempant jusqu'aux os. Enfin, lorsque, brisé de fatigue, les membres ankylosés, il se décida à rentrer chez lui, il s'aperçut que, pendant cette heure-là, il avait froidement prémédité son crime et que tout un plan était tracé dans sa tête.

— Le matin, Morand fait sa tournée dans la forêt ; sa femme est appelée par son service à ma villa. Leur maison est donc laissée à la garde de l'aînée des filles, et je sais que cette fille s'acquitte assez mal de ses fonctions. Au lieu de surveiller sa sœur, elle préfère jouer sur la route...

La folie rôdait au-dessus de M. Roches, rapide à s'abattre comme la pluie.

— Il ne me sera pas difficile d'entraîner Rosalie dans un coin... Par la confiance que j'ai inspirée à ses parents, ne suis-je pas à peu près certain de l'impunité?

« A condition, bien entendu, qu'elle ne crie pas, qu'elle ne me dénonce pas...

« Mais comment ne crierait-elle pas? se dit-il après avoir réfléchi un instant.

« Elle appellera au secours, elle se débattra, elle poussera des hurlements de frayeur... »

Alors, une atroce pensée traversa l'esprit de M. Roches:

— Faudra-t-il donc que je l'étrangle?

Un ouragan se déchaînait, bousculant les arbres, dévastant

les cultures, arrachant des tuiles aux maisons. Sous une autre rafale, vacillait la raison de M. Roches. Comme la route, son âme se changeait en bourbier.

— Non, non... c'est impossible... cria-t-il... Je ne la violerai pas, je ne l'assassinerai pas.

Mon Dieu! qu'il était triste ce vent, et lugubre et doué d'une formidable puissance!...

Demain, un père, une mère, affolés par la disparition d'une petite fille, battront le pays en tous sens. Ils la trouveront inanimée au pied d'un chêne, froide, déjà! violée, puis étranglée par M. Roches. Cette nuit, quel est ce vent qui souffle, qui gronde, qui gémit, qui pleure? Est-ce le prodigieux élément de la nature, le vent qui enfle les voiles des navires, déracine les cèdres, décapite les hautes cheminées, bouleverse l'immensité des mers? Ecoutez-le...

Hélas! un autre vent râle sur la terre de Saint-Léger et il n'est point d'abri contre sa fureur! Il est inexorable le vent de la folie! Quels murs arrêteraient sa violence? Il a heurté la villa de M. Roches, il la secoue jusque dans ses fondements, il en défoncera la porte! Quels obstacles ne renverserait-il pas sur son passage, lui, le pêcheur monstrueux qui draine dans un filet d'épouvante toutes les tristesses de la terre?...

MAXENCE LEGRAND.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

CIV. — Printemps.

M. DELARUE. — L'avez-vous vu, le premier sourire du printemps ?

M. DESMAISONS. — Oui.

M. DEL. — Vous dites cela sans ferveur.

M. DESM. — C'est que je ne veux pas avoir de ferveur.

M. DEL. — Et pourquoi donc ?

M. DESM. — Cela me forcerait à me souvenir, et je ne veux pas me souvenir.

M. DEL. — Vous n'aimez pas à vous souvenir de votre enfance, de votre jeunesse, de vos premiers printemps, de vos premières amours ?

M. DESM. — Non, il y a quelque lâcheté dans ces complaisances. C'est avec la minute présente que je dois composer mon bonheur, mon égoïste bonheur.

M. DEL. — Le bonheur est toujours égoïste, même quand il est né d'un sacrifice, cela est certain, mais pourquoi ne pas l'accepter porté par le souvenir, comme vous le saisissez dans la minute ? Un jour vient où l'on n'a plus que cela et où c'est en arrière qu'il faut tendre les bras.

M. DESM. — Quand je n'aurai plus que le passé, je crois que je serai très malheureux, car, passé ou avenir, c'est la même chimère ou le même fantôme.

M. DEL. — Faites-vous donc une si grande différence entre le passé et le présent ? N'est-ce point l'imagination qui nous fait jouir de l'un et de l'autre ?

M. DESM. — Je sais que le présent, dès qu'on le pense, est le passé, mais il y a le passé récent et le passé ancien, le passé qui peut revenir, et le passé qui ne le peut pas. Le passé qui peut revenir, c'est encore le présent. Soyez sûrs que les termes du langage commun sont toujours les plus clairs, en même temps qu'ils sont les plus justes et les plus nets.

M. DEL. — Soit, tenons-nous-en au langage commun. Mais alors souriez au printemps qui vous sourit.

M. DESM. — Au printemps d'aujourd'hui, certes. Les premières feuilles m'ont toujours enivré. Je les préfère aux fleurs. Leur odeur

est plus délicate, leur vie est moins éphémère, leur air plus mystérieux. Les fleurs disent tout de suite ce qu'elles pensent, elles veulent, comme les hommes, un peu d'amour, pour mieux mourir. Je ne puis jamais regarder sans un sentiment de mélancolie une fleur dans un vase. C'est une agonie.

M. DEL. — C'est pour cela qu'il faut les aimer, elles vivent si vite, elles meurent si vite !

M. DESM. — Disons : elles durent, elles passent..., car ce sont des choses.

M. DEL. — Sans doute, mais que deviendrons-nous sans l'animisme qui soutient notre langage et lui donne quelque vigueur?

M. DESM. — Nous en abusons.

M. DEL. — C'est amusant, cette vie factice donnée aux choses. Cela nous permet de vivre avec elles en une certaine intimité. Il n'est pas de solitude qui ne se peuple aussitôt. J'aime que l'on fasse parler les choses. D'ailleurs, en est-il vraiment d'inertes au point d'être dépourvues de toute sensibilité? Le fer même n'est-il pas doué de certains mouvements moléculaires, n'a-t-il pas un commencement, une maturité, un déclin?

M. DESM. — Et si l'on vous disait, au contraire, que ce sont les choses animées qui ne le sont que d'apparence et que tout n'est que mécanique, ou physique, ou chimie?

M. DEL. — Cela reviendrait au même. Je ne me fais pas d'illusion sur la valeur des mouvements qu'on appelle volontaires. Je sais que c'est une manière de dire et de penser et qu'au fond nous n'avons pas plus d'influence sur les oscillations de notre pensée que nous n'en avons sur l'éclat du soleil ou la température de Sirius. Un vaste tourbillon, où nous sommes pris, nous entraîne, et non à sa guise, mais selon une nécessité très certaine et très obscure. Mais cette conviction même permet que je m'amuse aux jeux de l'animisme.

M. DESM. — Le chat qui joue avec une ficelle et l'homme qui joue avec le chat ont la même philosophie, que c'est pour eux que la ficelle remue, que le chat remue.

M. DEL. — Vous voulez dire qu'il n'y a que des degrés (à la vérité, il y en a beaucoup) entre les deux mouvements?

M. DESM. — Je ne veux dire que ce que j'ai dit. Je connais les choses par leurs différences. La vie est la sensibilité. Je ne vois nulle différence entre l'homme et les animaux, j'en vois d'immenses entre les animaux et la matière inorganique, ou organique mais insensible. Restons dans le bon sens.

M. DEL. — C'est bien froid. Vous ne sentez pas le printemps?

M. DESM. — Et après?

M. DEL. — Vous ne sentez pas le besoin de divaguer un peu?

M. DESM. — Mais si, mais si.

M. DEL. — Vous dites cela sans entrain.

M. DESM. — J'aimerais mieux ne plus penser que de penser de travers.

M. DEL. — Divaguer, c'est seulement prendre le chemin le plus long. On arrive tout de même.

M. DESM. — On arrive, et c'est ce qu'il y a peut-être de plus fâcheux.

M. DEL. — Vous ne voudriez pas que le voyage fût éternel?

M. DESM. — Non, car j'ai vu beaucoup de printemps déjà et je connais le cycle. Il n'est pas très varié.

M. DEL. — Pourtant, en vîmes-nous jamais deux pareils?

M. DESM. — C'est vous qui avez raison. Je crois que je manque de philosophie aujourd'hui. La vie est toujours nouvelle, puisque nous ne sommes jamais les mêmes.

M. DEL. — Vous ne dites pas cela sans mélancolie.

M. DESM. — Pourquoi aurais-je de la mélancolie? Nul n'est plus que moi soumis au destin. Mais parlons du présent, je n'aime que cela. Parle-t-on encore de M. Rostand?

M. DEL. — Moins.

M. DESM. — Et qu'en dit-on?

M. DEL. — Toujours la même chose.

M. DESM. — Mais encore?

M. DEL. — Qu'il faut plus de patience pour lire son œuvre qu'il n'en a fallu pour l'écrire.

M. DESM. — J'en ai beaucoup, j'essaierai.

M. DEL. — Ne vous engagez pas.

M. DESM. — Non, j'essaierai seulement.

M. DEL. — Ce serait joli au cinématographe. Quelle singulière idée a-t-il eue de passer sept ans à rédiger en vers ce sombre prospectus qui n'explique même pas très clairement les gestes de toute cette orgueilleuse volaille !

M. DESM. — Manie d'amateur, peut-être ?

M. DEL. — Oui, et qui sait n'être que cela, dont il enrage. Mais le succès, de cirque, est très réel. Coqs, poules et poulettes, grandis avec art, et mieux à portée de l'œil, se démènent congrûment, selon les modes du poulailler. C'est plein de renseignements pour les éleveurs. On y voit une centaine d'espèces de poules rares et curieuses, les unes propres à l'engraissement, les autres à la ponte. Tout Houdan voudra voir cela, ainsi que tout Crèvecœur. Et puis en même temps que l'âme des fermières, cela flatte le cœur des patriotes. Cocorico ! Toujours prêt ! Quand même ! Vous avez beau dire...

M. DESM. — Mais je ne dis rien.

M. DEL. — On se sent meilleur après avoir contemplé ce coq national et qui, à l'instar de M. Rostand, fait lever le soleil devant les

poules ébahies. Ah ! nous savons ce que c'est que la gloire, maintenant, nous pouvons mourir.

M. DESM. — Et jouera-t-on longtemps cette merveille ?

M. DEL. — Toujours, toujours, toujours.

M. DESM. — Bon, cela. Si je deviens jamais sourd, j'irai la voir.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Marcel Prouillé : *Les Glumes éparses;* Edition de « Chloé », Paris. — Pierre Aguétant : *Gerbe d'avril ;* Editions de « Mimosa », Draguignan, 3 fr. 50. — L.-G. Mayniel : *Les Heures qui chantent;* A. Lemerre, 3 fr. — Pierre Ville : *La Main coupée;* H. Oudin, Paris et Poitiers. — N. A. Della Roccade Vergalo : *La Réforme générale de l'Ortografe ;* A. Lemerre, 5 fr. — Maurice Toussaint : *Le Sculpteur de Sable;* A. Lemerre, 3 fr.

Les Glumes éparses. Non sans affecter d'être indifférent à leur sort, M. Marcel Prouillé livre au caprice des lecteurs amis, qui s'y plairont ou ne s'y plairont pas, un peu moins de vingt petits poèmes; ce sont des glumes qu'il abandonne au vent, des glumes, c'est-à-dire, en langage vulgaire, des balles de blé ou d'avoine ; ainsi faisaient les vanneurs d'un geste rythmique au temps où les machines ne suppléaient pas les bras des hommes. Tout récemment, à propos des *Charites*, son premier recueil, on louait ici la grâce aimable de poèmes qui témoignaient, en même temps que d'une connaissance très familière de l'œuvre de M. Henri de Régnier, de certains dons personnels qui n'étaient point négligeables. Ici sans fiction mythologique et sans allégorie, les émotions sont plus directement exprimées; l'idée de la mort rôde de strophe en strophe, à peine funèbre et dépouillée des images sinistres qui la feraient repousser avec horreur et c'est dans une heure de sérénité par un clair soleil devant les campagnes tranquilles qu'il serait doux d'accueillir la visiteuse :

La nature est si belle alors que l'on oublie
Et le calme est si pur et si majestueux
Que l'on se sent bercé d'un chant voluptueux
Et que l'on ne sait plus ce que c'est que la vie.

Puis voici des vers dorés à la façon de Pythagore et de Pibrac et des chansons d'amour qui semblent sincères ; mais selon une mode qui n'est pas encore très ancienne, M. Marcel Prouillé ne s'abstient pas d'une certaine impertinence : la brève *Epode* se compose d'un vers de Hugo où il paraît ne pas accorder d'autre importance à ce qu'il écrit :

Et puis brûlez les vers dont ma table est semée...

et pour ce qui est de son entière sincérité, il faudrait savoir d'abord

s'il a repris, à propos du poète, le *Paradoxe sur le Comédien*, sincèrement ou par manière de farce :

Les plus beaux chants d'amour sont ceux qu'on a chantés
Le soir, tout seul, devant sa table et ses papiers,
Le ventre au feu, les pieds dans de chaudes babouches,
L'estomac bien rempli et la pipe à la bouche.

Les plus beaux rêves d'or sont ceux qu'on a rêvés
Au hasard de la plume et des doigts énervés
Qui courent sur la page en poursuivant la rime,
Et s'échauffant à froid sur un sujet sublime.

Gerbes d'Avril. Arthur Rimbaud écrivit à seize ans *les Effacés* et à dix-sept ans *le Bateau ivre*, inquiétant et formidable chef-d'œuvre ; cependant, même chez cet adolescent de génie, se découvrent manifestement dans des poèmes composés à la même époque telles influences, celle de Victor Hugo par exemple, auxquelles avait été soumise, bon gré mal gré, cette âme indomptée. Aussi y a-t-il risque de faire montre d'une excessive rigueur, si, pour n'y avoir pas rencontré de beautés inattendues, on traite avec malveillance le commun des jeunes poètes qui ne se distinguent pas toujours par une extrême originalité. M. Alexandre Bérard, dans la préface qui présente le livre de M. Pierre Aguétant, rappelle le souvenir de Pierre Dupont ; il y a en effet dans le recueil de ce poète de dix-neuf ans un sentiment assez vif de la nature ; si l'harmonie en est un peu molle, des pièces comme *Nox in Silva* et *les Sapins* ne manquent pas d'aimables qualités ; par contre, *les Nénuphars*, plus conformes à des poncifs déjà désuets, ne sont pas indemnes d'afféterie et la simplicité paraît mieux convenir à M. Pierre Aguétant.

Les Heures qui chantent. Nulle heure pour M. L.-G. Mayniel ne passe qu'elle n'ait chanté, « au son des syrinx et des buccines », « au son des guitares », « au son des cloches et des harpes éoliennes » et comme par ses lectures ou au moyen des chemins de fer, paquebots et automobiles, ce poète a beaucoup voyagé dans le temps et dans l'espace, la diversité de ses inspirations est presque infinie : il interprète avec une verve intrépide une gravure qui fit la joie et l'émerveillement de notre enfance, alors que dans les livres de Louis Figuier, qui précéda Jules Verne et J.-H. Rosny, nous assistons à l'horrible combat du plésiosaure et de l'ichthyosaure se disputant le cadavre d'un grand saurien ; il se plaît mieux qu'ailleurs, croirait-on un instant, dans une Espagne sensuelle, féroce et chevaleresque ; puis, comme Faust, il entend les carillons de Pâques et, suivant leur rythme traditionnel et presque familial, il renonce à l'apparat des spectacles antédiluviens et des scènes épiques et aux fêtes rouges et noires de Velasquez et de Goya et il scande des alexan-

drins et des octosyllabes qui veulent perpétuer des sentiments plus intimes ; il ne rougit pas de se souvenir que dans son enfance les carillons de Pâques annonçaient l'omelette aux cèpes et l'agneau reposant sur un lit d'estragon et celui-là aima ainsi les lettres d'un amour éclectique et méritoire qui, fidèle à plusieurs maîtres, compatit à la souffrance des vieux vins, captifs des bouteilles dans la saison où fleurit la vigne, avec la tendresse fraternelle du divin Raoul Ponchon.

La Main coupée. L'hagiographie du mont Athos et des couvents grecs abonde en légendes touchant les miracles opérés par des icônes miraculeux. Lorsque le calife Hescham, sur une dénonciation calomnieuse de Léon l'Isaurien, empereur iconoclaste de Byzance, avait fait couper et suspendre au gibet la main de son fidèle vizir, Jean de Damas, il ne tarda pas à craindre d'avoir agi avec trop de hâte et il fit restituer le membre mutilé au saint homme ; celui-ci possédait dans son oratoire un portrait authentique de la Vierge par l'évangéliste Luc ; il l'implora avec tant de ferveur que, s'animant tout à coup, la Vierge fit sur le bras du suppliant un signe de croix

> Ciel ! a-t-on vu jamais rien d'aussi surprenant ?
> Ce prodige confond la raison. Maintenant
> Cette main que la hache infâme avait coupée
> Saisit agile et forte ou la plume ou l'épée.
> A l'endroit où la chair pitoyable saignait,
> Un étroit cercle rouge entoure le poignet !
> Rien de plus ! Ce n'est pas même une cicatrice,
> Si grande est ta puissance, auguste protectrice !

Ce n'est pas le moins beau passage du récit versifié de M. Pierre Villégué qui ne fera probablement oublier ni *la Légende des Siècles* ni *les Poèmes barbares*, bien qu'outre cette curieuse expérience de greffe animale il ait, lui premier, noté le fait curieux que l'Autocrator aurait offert avec de la chair savoureuse

> Aux requins du Bosphore un opulent festin.

Il n'y eut jamais de requins dans le Bosphore où s'ébattent gaîment par les journées de beau temps des troupes d'innombrables marsouins ; mais il se peut que, pour punir l'Isaurien de son hérésie, la Providence ait, pendant quelques années, substitué à ces sauteurs inoffensifs des monstres moins pacifiques.

La Réforme générale de l'orthografe. M. N. A. Della Rocca de Vergalo ne serait pas justiciable de cette rubrique si à des considérations sur la réforme orthographique il n'avait joint quelques poèmes ; ce Péruvien, devenu dès longtemps Français, qui, pour ne nommer que des morts, se concilia l'estime ou l'amitié d'Hugo, de Leconte de Lisle, de Banville et de Mallarmé, avait il y a trente ans inventé une poétique nouvelle, des césures insolites et la strophe pi-

carine qu'il fut seul à pratiquer ; d'esprit singulier et généreux, il fit preuve tantôt d'une délicate mélancolie :

Qui pleurera les Feuilles mortes
dan la Forêt de notre *Queur ?*
C'*ès* Toi GRAND PAN ! tu les *raportes*
tandre et *vinqueur !*

tantôt d'une fierté assez rare chez ceux à qui la vie fut mauvaise :

Je suis fier des chansons que pour *touts* j'ai créées,
Vienne *à présent* la Mort que j'implore éperdu !
Mon *vieu* nom fleurira sur vos lèvres sacrées
et mon humble labeur ne sera point perdu.

Peut-être cependant M. F.-N.-A. Della Rocca de Vergallo aurait-il plus de chances que son nom volât vivant sur les lèvres des hommes si les vers qui lui doivent assurer la gloire ne requéraient pas un effort supplémentaire d'attention à cause d'une orthographe un peu déconcertante.

Le Sculpteur de Sable. S'il était permis de substituer à l'auteur et de choisir pour lui sans irrévérence ni témérité, je voudrais pouvoir supprimer du recueil de M. Marcel Toussaint toute la série des *Symboles en miniature* qui sont plutôt d'assez médiocres emblèmes allégoriques, une pièce couronnée par l'Académie Française, *le Drapeau,* qui n'est pas inférieure à la banalité du sujet imposé et quelques odelettes sans grande importance ; mais certains paysages de France, Champagne, Lorraine, Provence, Touraine, furent vus et compris mieux que par un touriste et un passant et si *le Griplot* évoque imprudemment *Ce qui se passait aux Feuillantines en 1813*, il faut tenir compte à M. Maurice Toussaint d'un aveu qui n'est pas à son déshonneur :

Je me cloîtrais tout un Dimanche
Pour m'enivrer du père Hugo.

Il est de plus malfaisants breuvages. Après les jours d'enfance, l'adolescent n'a pas échappé au vertige métaphysique ; il s'y est abandonné plus d'esprit que de cœur et même quand, prétendant sculpter dans le sable, pour se divertir, de vaines formes qu'effaceront le vent et la mer, il allègue Pascal et Léopardi, il ne serait pas besoin de conseils bien impérieux pour réconcilier ce bon humaniste avec des Muses moins tragiques, plus proches de Pétrarque et de Ronsard :

Elle triomphe : elle est à l'âge où l'on oublie.
Mais je pressens déjà l'horreur des lendemains
Où, jetant son miroir et se tordant les mains,
Elle sanglotera de n'être plus jolie.

Qu'importe l'œil moins clair et la lèvre pâlie ?
Sous le désir mon sang flambait d'impurs levains :
Oh ! je préfère l'âme à des charmes trop vains,
J'adore sa langueur et sa mélancolie.

Lorsqu'elle entendra, morne, au déclin de ses ans,
L'essaim renouvelé des jeunes courtisans
Vanter des fronts sans pli que la grâce décore,

Alors je reviendrai, sachant que les pleurs font
Le cœur désespéré plus tendre, plus profond,
Lui dire qu'elle est belle et que je l'aime encore.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Colette Yver : *Les Dames du Palais*, Calmann-Lévy, 7.50. — Pierre Mille : *La Biche écrasée*, Calmann-Lévy, 3.50. — Aigueperse et Roger Dombre : *Les Joies du célibat*, Plon, 3.50. — Charles Le Goffic : *Ventôse*, Flammarion, 3.50. — Louis Roguelin : *La Hantise*, Lecène et Oudin, 3.50. — Felix Duquesnel : *A la flamme de Paris*, Fasquelle, 3.50. — Louis Alibert : *Le Fatal inceste*, Chroniqueur de Paris, 3.50. — René Lauret : *Line*, Bernard Grasset, 3.50. — Henri Mauprat : *Fulgence Fulbert*, Perrin, 2 fr. — Pierre de Saucy : *Païs d'chez nous*, Lemerre, 3.50. — Hubert Fillay : *Contes de la Breumaille*, Ficker, 3.50. — Gustave Le Rouge : *La Guerre des Vampires*, 1.50.

Les Dames du Palais, par Colette Yver. Je ne sais pas si l'auteur admire son héroïne pour son triomphe d'avocate ou pour son renoncement, bien féminin, à ce même triomphe, mais le résultat de ce plaidoyer en faveur des émancipées du barreau me semble un mauvais point marqué au féminisme, car il nous ramène très en arrière de ce mouvement, à l'époque sentimentale ou la compagne de l'homme s'effaçait devant lui pour le laisser passer, se cachait derrière lui pour mieux le pousser dans la carrière de son choix. Or, s'il est prouvé que Mme Vélines a autant, peut-être plus de talent que son mari, pourquoi faut-il qu'elle se sacrifie à cet homme, puisque nous voici en pleine égalité des sexes? D'autre part, si *le mari de Mme Vélines* est jaloux, malheureux, tourmenté à la fois de sa jalousie et de son amour, quel bénéfice le couple réalise-t-il de ce nouvel ordre établi, de cette fameuse égalité dans les droits et les devoirs ? Il est en effet très beau d'être aussi forts l'un que l'autre, mais c'est pour en souffrir davantage ; ce n'est probablement pas la femme qui doit se réjouir de ce changement d'état social. Les portraits de ces dames du palais sont amusants et, sans doute, croqués sur nature. Parmi ce groupe d'ambitieuses, dont les manches de robes sont les sombres ailes de leur inquiétant et dernier caprice, nous rencontrons des femmes sérieuses, tout entière dévouées à leur mission, souvent rebutante, comme cette Mlle Angély qui s'occupe des *Petits déshérités* et ne se lasse point

malgré les pires déceptions ; mais ce genre d'avocate enseigne les éléments de droit dans les lycées et plaide moins qu'elle n'agit. Toutes les autres sont de cette race encombrante qui recherche la tribune pour ajouter aux effets de leur plastique. A notre époque de poses (on pourrait vraiment nommer le siècle l'ère de la photographie et par conséquent du cliché), il n'est plus de sot métier du moment que ce métier fournit son estrade, son tremplin, voire sa corde raide. Pourvu que Madame monte à sa tour et qu'on puisse la suivre des yeux, elle est heureuse !... J'aime surtout l'anecdote de l'héroïne remplaçant le petit col droit par un col de guipure, oh ! ma chère ! C'est touchant et ridicule... car sans la fameuse robe d'avocat, qui s'apercevrait de ce col de guipure, je vous le demande ? Enfin les dames du Palais sont proches de leur apothéose, je veux dire du *Palais Bourbon*. En général, un mauvais avocat produit toujours un bon député. Lasses des parlottes utiles où l'on dit des bêtises sous couleur de défendre la veuve et l'orphelin, elles atteindront bientôt la Chambre, dont la salle des *Pas perdus* n'est que l'antichambre, et elles auront là, tout à leur aise, les succès d'éloquence ou de beauté qui seront au moins complètement inutiles, c'est-à-dire rentreront dans la fonction qui leur est la plus naturelle : l'art d'exciter le mauvais instinct de la reproduction !

La Biche écrasée, par Pierre Mille. Je n'offenserai pas l'auteur, j'espère, en lui disant que cette nouvelle n'est pas la meilleure de son livre (et ceci pour lui prouver que je les ai toutes lues !). Les histoires *d'auto*, même celles ou la plus fine des psychologies se mêle aux brutalités des accidents de la route, commencent à devenir, hélas ! des histoires *de chasse*, et puis cela se fait trop vite et donne au lecteur la sensation d'un vertige qu'il définit mal au fond d'un fauteuil. Mais il y a la perle de l'écrin toute proche de cette pierre brute... C'est *le Secret*. Deux jeunes époux ont un enfant qu'ils adorent et chacun s'aperçoit avec horreur de son infirmité sans en rien oser dire à l'autre : leur petit est sourd, leur petit tant aimé, tant choyé, sera sourd toute sa vie. Alors, dissimulant de leur mieux le désespoir que leur cause cette découverte, ils se jouent une douloureuse comédie, jusqu'au matin où la catastrophe éclate dans l'effondrement d'un lustre sur la table familiale ; l'enfant ne tourne même pas la tête à ce bruit de tonnerre et les deux époux ont enfin le droit de pleurer ensemble. Les bons nouvellistes sont rares. De notre temps, où tout se fabrique sans travail, ils sont légion ceux qui bâclent une jolie nouvelle par jour. Pierre Mille est un chef-d'œuvrier. Il met une idée en marche et tout autour de son rouage il aime à sertir de précieuses gemmes, à peindre des émaux qu'il passe au feu subtil de sa cruauté psychologique. Il n'emploie jamais de pièce tombée dans le commerce... et ses plus courtes pages valent un long roman.

Les Joies du célibat, par M. Aigueperse et Roger Dombre. Comme tous ces gens sont heureux dans leur malheur ! Cette vieille fille si jeune, ce vieux garçon si généreusement égoïste, ces deux enfants orphelins devenus les chéris de parents qui les aiment d'autant plus qu'ils ont le plaisir de les récolter meurtris à point ! Ah ! ces histoires-là sont démoralisantes au possible ! Où sont les cousins riches qui vous donnent le château de vos rêves ? Où sont les jeunes filles qui préfèrent l'amitié à l'amour ? Et où sont surtout les femmes de lettres qui gagnent leur vie en province, sans se déranger, quoique en cachette ? Où sont les pages blanches d'antan ?

Ventôse, par Charles le Goffic. Le héros de cette histoire est ainsi surnommé parce qu'il lit un journal portant ce titre peu engageant s'occupant des affaires des inscrits maritimes. C'est un personnage mobile et néfaste comme la rafale. Il poursuit de ses assiduités une pauvre femme qui s'est mariée sans lui et qu'il avait, du reste, un peu oubliée. Episodes de grèves, accidents ou crimes, résultant de l'effervescence générale. Un pauvre diable de Breton perdu dans la foule des Méridionaux supporte la mauvaise humeur de Thibaud et ses sautes de vent. Enfin Vincent, le mari d'Honorine, périt en mer d'une manière mystérieuse et lorsque Ventôse va le remplacer tout se découvre : il a aidé la tempête. Il n'a plus qu'à rejoindre sa victime au nom de la morale.

La Hantise, par Louis Roguelin. On pourrait appeler cette œuvre : de la violence des sentiments paisibles chez les gens de caractères indécis. Voilà un amant infortuné que le souvenir d'une maîtresse morte hante désespérément et qui cependant se laisse peu à peu envahir par une amitié... d'amoureuse. Cette amoureuse ne pouvant l'épouser lui propose une autre femme qu'il finit par accepter. Mais au dernier moment l'amoureuse libérée se substitue à la fiancée promise. Le pauvre homme me semble surtout hanté par le besoin de compliquer sa vie tout en essayant de rester un bon père.

A la flamme de Paris, par Félix Duquesnel. L'auteur ne se doute probablement pas de ce qu'il a fait en croyant écrire l'histoire d'un bon petit raté provincial. Il nous narre, sauf la conclusion, celle d'un de nos plus célèbres académiciens. Ils sont très rares, d'ailleurs, les jeunes bourgeois qui arrivent de leur département pour entrer en relation avec tout ce que *le Chat noir* (ou *le Pigeon blanc*) contient de jeunes auteurs en vogue. La facilité de l'écriture entraîne à la facilité des intrigues et le romancier naïf peut s'imaginer qu'un raté de la *Revue Mauve* par exemple ne valait pas, il y a dix ans, un homme célèbre d'aujourd'hui. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire selon ses courtes vues... le temps marche et le héros bafoué du premier chapitre, au lieu d'épouser sa cousine ou la fille du colonel..., épouse l'Académie.

Le Fatal inceste, par Louis Alibert. Pourquoi diable les deux jumelles? Il y en avait peut-être une du mari et une de l'amant. Cela aurait compliqué bien davantage cette idylle déjà si particulière. M. de Caminade père est trop galant le soir des noces de sa fermière, et, plus tard, le produit de ses amours doit tomber dans les bras de son fils légitime. Une mère s'entremet pour déclarer sur sa part de paradis que les jumelles sont bien les enfants du *Coucut*. Cela finit naturellement par le mariage riche, c'est-à-dire l'inceste légal, sinon fatal.

Line, par René Lauret. Mon Dieu, c'est aussi bien que du Barrès et c'est effrayant à cause même de cette jolie perfection. Ce genre de grâce attire la foudre. Les dieux (et les déesses aussi)... aiment ceux qui meurent jeunes.

Fulgence Fulbert, par Henri Mauprat. Etude amusante, et d'ailleurs indulgente, d'un député qui contriste, paraît-il, notre vieille nourrice, l'Eglise. (Comme il y en a beaucoup de ces députés-là, je laisse au lecteur l'embarras du choix.)

Païs d'chez nous, par Pierre de Sancy. L'auteur s'excuse de ne rien faire et de chasser. Donc nous tenons ces études de mœurs pour de simples histoires de chasses, mais à suivre les bêtes dans le sentier de la guerre on apprend bien vite qu'il serait peut-être plus utile de descendre certains hommes à coups de fusils. Le paysan est presque toujours un animal vicieux si l'ouvrier est souvent un criminel en herbe. Les racontars sur les gardes et leur manière de garder le gibier pour eux sont fort instructifs. Moi j'ai connu un garde qui protégeait les braconniers moyennant une petite redevance de leur part. En cela il imitait le gouvernement, qui protège le chasseur en lui faisant payer son permis.

Contes de la Breumaille, par Hubert Fillay. Sans prétention, avec de jolis détails et dans une langue imagée sentant son terroir, ces contes sont amusants; de plus ils ont une moralité selon le cœur, des habitants du pays pour lequel ils sont écrits, c'est dire qu'ils peuvent être compris des êtres encore simples.

La Guerre des vampires, par Gustave Le Rouge. Aventure extraordinaire du retour du *prisonnier de la planète Mars*. Roman débordant d'imagination; il y a plus d'idées là-dedans, certes, que dans la plus grave étude psychologique et, croyez-moi, si c'est écrit un peu vite, c'est bien plus difficile d'avoir des idées que d'écrire... psychologiquement.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

La Vie et les Œuvres de Honoré d'Urfé, par le chanoine O.-C. Reure. Avec quatre gravures hors texte, 1 vol. in-8, 5 fr. Plon. — *La Vie, les Idées et l'Œuvre*

de Jean-Antime de Baïf, par Mathieu Augé-Chiquet, 1 vol. in-8, Hachette. — Auguste Rey : *Jean-Jacques Rousseau dans la Vallée de Montmorency*, 1 vol. in-18, 3.50, Plon. — Emile Faguet : *Propos littéraires. Cinquième série*, 1 vol. in-18, 3.50, « Société Française d'Imprimerie et de Librairie ». — Emile Faguet : *Les Dix Commandements. De l'Amour*, 1 vol. petit in-16, 1 fr. *De l'Amitié*, 1 vol. pet. in-16, 1 fr., Sansot.

On a beaucoup écrit sur l'*Astrée* et Honoré d'Urfé, cependant, dans ce nouvel ouvrage : **la Vie et les Œuvres d'Honoré d'Urfé**, M. le chanoine O.-C. Reure a pu dire sans mensonge que d'Urfé était plus célèbre que connu, et même que sa vie était absolument inconnue. Né lui-même, comme il l'écrit, au pied du même clocher que Diane de Châteaumorand, M. Reure a senti s'éveiller sa curiosité à l'égard de l'auteur de l'*Astrée* et a consacré de nombreuses et patientes années à reconstituer cette existence mystérieuse. Une première exploration des archives de Montmorand lui démontra que là dormait l'histoire d'Honoré d'Urfé, et M. Reure se constitua le biographe de l'écrivain célèbre. En somme, dit-il dans la préface de son volume, on trouvera ici « non plus des lueurs intermittentes et des renseignements interrompus sur Honoré d'Urfé, mais une biographie suivie, ayant de la consistance et de la continuité ».

Le personnage n'est plus une ombre légendaire, mais un être vivant qui nous apparaît dans « la réalité précise de son existence de soldat, d'homme politique et de gentilhomme ». Ce n'est pas ici un livre de critique littéraire, quoique l'auteur nous dise avec discrétion son jugement personnel sur les œuvres de d'Urfé, et avoue même que, s'il estime l'*Astrée*, il ne regarde pas ce roman fameux comme un chef-d'œuvre. Cependant, quelle que soit l'opinion du lecteur sur cette œuvre célèbre, on ne peut nier, comme le dit M. Reure, que l'*Astrée* ne soit un *fait*. On connaît sa vogue immédiate et son influence sur le mouvement littéraire de cette époque.

L'auteur, en étudiant la vie de d'Urfé, en situant exactement l'homme dans son milieu, nous offre pour ainsi dire les sources mêmes de son œuvre ; et, en nous contant l'histoire de ses amours avec Diane de Châteaumorand, il donne une réalité à la fiction du romancier.

A ce propos, M. Reure, grâce à des documents nouveaux, démolit la légende concernant le mariage de d'Urfé avec Diane. On sait qu'il épousa, par amour, la femme de son frère Anne d'Urfé, du vivant de ce dernier. Mais, il n'y eut ni répudiation ni divorce, seulement annulation pour cette raison (que M. le chanoine Reure se dit fort heureux de pouvoir transcrire en latin, d'après les documents de la famille) :

Par un *rescrit commissoire* du 5 janvier 1598 le pape Clément VIII dit qu'il a reçu une requête de M^me^ Diane de Châteaumorand, laquelle mariée à treize ans ou environ à Anne d'Urfé, *ab eodem ob*

impotentiam et frigiditatem ipsius Anne nunquam carnaliter cognita fuit. C'est pourquoi, *cum natura procreandæ prolis penitus incapacem illum noverit*, elle demande que le dit mariage soit judiciairement déclaré nul. Ce qui fut fait.

§

C'est le goût des hommes et des choses de la Renaissance qui a conduit M. Mathieu Augé-Chiquet vers l'étude de **la Vie, les Idées et l'Œuvre de Jean-Antoine de Baïf.** Si l'œuvre de Baïf est « méprisée, ignorée », c'est que son style pénible et négligé rebute la plupart des lecteurs. Cependant, M. Augé-Chiquet constate que, s'il est plus savant, il est moins pédant que Ronsard. Mais si son orthographe phonétique et ses vers mesurés (presque tous inédits) n'attirent personne, c'est qu'il faut un véritable travail pour lire et comprendre cette partie de son œuvre, aussi fermée au lecteur qu'une partition musicale à celui qui ne sait pas lire la musique. Les chapitres que M. Augé-Chiquet consacre aux vers mesurés de Baïf sont peut-être les plus curieux de son volume : ils nous font mieux comprendre la poésie lyrique de la Pléiade.

Dans l'édition de 1555, le troisième et le quatrième livre des *Amours de Francine* portent ce sous-titre : Chansons. En effet, ces poèmes étaient chantés, et l'on chantait aussi, quoique l'auteur n'en dise rien, les sonnets qui composent les deux premiers livres. Si l'on veut bien comprendre et juger équitablement les idées de Baïf, il est indispensable de retenir ce fait primordial : les vers lyriques de la Pléiade étaient exécutés au son des instruments; les auteurs « les mesuraient sur la lyre ». L'union étroite de la poésie et de la musique au seizième siècle explique l'invention des vers mesurés, la réforme de l'orthographe...

Les poètes de la Pléiade savaient que les Grecs chantaient le vers, et quoiqu'ils ignorassent dans quelles conditions, cet exemple des anciens avait à leurs yeux « une autorité souveraine ».

Déjà depuis longtemps en Italie, les poètes faisaient chanter leurs *ballate*, *canzoni*, *madrigali*, *ode*, *sonnetti*, à quatre, cinq, six et huit voix. Ronsard écrit dans son Epitre, en tête des Odes : « Et feray encores revenir si je puis l'usage de la lyre, aujourd'hui ressuscité en Italie, laquelle lyre doit et peut animer les vers et leur donner le juste poids de leur gravité. » Et, dans l'édition de 1552, nous dit M. Augé-Chiquet, *les Amours* de Ronsard et le *Cinquième livre des Odes* étaient suivis de trente-deux feuillets contenant la musique écrite pour les vers de ce recueil par Certin, Gondimel, Muret et Jannequin.

Sur les rapports de la poésie et de la musique à cette époque, voici de curieux renseignements :

Avant 1550, quand ils ne composaient pas des motets religieux ou des messes solennelles, les musiciens en étaient réduits « à adapter

des airs nouveaux aux couplets populaires ». Avant Lulli on ne connaissait pas la symphonie à orchestre, et la musique ne s'était pas séparée de la poésie : « Ce n'est point à dire que les instruments ne se fissent jamais entendre sans le secours des voix... » mais la musique qu'ils exécutaient était de la musique de chant dont ils doublaient les parties. On comprend alors, écrit M. Augé-Chiquet, auquel j'emprunte cette érudition, avec quel enthousiasme les musiciens accueillirent les poètes « lorsqu'ils apportèrent une matière riche et nouvelle à leur art qui s'épuisait autour de sujets ingrats et triviaux. Les instruments dont on accompagnait le chant étaient le luth italien ou la guitare espagnole et quelquefois l'épinette. Voici d'après Jodelle l'exécution symphonique d'un sonnet :

Les deux dessus le luth, dont comme dieux ils sonnent,
Doucement un sonnet doux et hautain fredonnent
Que sur ce jour j'ay fait : les deux autres suivans
S'accordent au sonnet et au son, emouvans
L'âme plus aigrement : l'un touche ses regales
Aux sept tuyaux de Pan archadien egales :
Et l'autre un clavecin accorde gayement,
Et selon sa partie avec l'autre instrument.

Il me faudrait de nombreuses pages pour expliquer ici la méthode prosodique, basée sur la quantité, que voulait instaurer Baïf, et surtout sa réforme orthographique. Voici, d'après M. Augé-Chiquet qui a très intimement étudié l'œuvre du poète, ce que se proposait Baïf : établir une union intime et profonde entre les sentiments suggérés par le rythme musical, par les formes mélodiques et harmoniques, et ceux que le poète exprime dans ses vers.

Fixer les rapports de durée qui existent ou doivent exister entre les sons, assembler les syllabes en rythmes déterminés par des lois, c'est le principe de la poésie mesurée; écrire des mélodies où ces rythmes soient fidèlement observés, composer des chœurs dont toutes les parties, symétriques et concordantes, avancent du même pas, où toutes les voix émettent à la fois la même syllabe, c'est le principe de la poésie mesurée.

La réforme orthographique de Baïf avait pour but de permettre une prononciation plus précise et de mieux distinguer la quantité des syllables. Mais, comme l'écrivait Sainte-Beuve : « l'imperfection et l'incohérence de la méthode, la médiocrité des œuvres expliquent la défaveur où elle est tombée... Au reste... toute idée de pratiquer les vers métriques ne peut être qu'un caprice, un jeu de l'esprit. »

§

M. Auguste Rey, qui nous a déjà donné un ouvrage sur *le Château de la Chevrette et Madame d'Epinay*, nous offre aujourd'hui un volume sur **Jean-Jacques Rousseau dans la vallée de**

Montmorency, où il nous conte avec des détails nouveaux et une compréhension plus profonde les liens de cette histoire le roman de Jean-Jacques. Historien de la vallée de Montmorency et ne « m'en éloignant guère », écrit M. Rey, j'ai sous les yeux les sites que d'autres ont décrits de loin, et la trace, parfois inexplorée encore, des hommes et des événements du passé. Son originalité dans ces recherches, explique-t-il, est de s'y être préparé par des promenades dans les sites mêmes où vécut Rousseau, les *Confessions* à la main. Son livre, qui est comme un commentaire des *Confessions*, met au point certaines légendes qui s'attachent encore au nom de Rousseau. M. Rey nous dit le rôle exact de Mme d'Epinay et de Mme d'Houdetot dans l'existence du philosophe, mais surtout il donne à ces aventures une vie nouvelle en les situant avec précision dans leur cadre, dans ce paysage admirable de la vallée de Montmorency. Désormais, les écrivains qui s'occuperont de Rousseau, de sa vie et de sa psychologie ne pourront ignorer cet ouvrage de M. Auguste Rey qui précise certaines dates de l'existence du philosophe, l'endroit de ses rendez-vous amoureux avec Mme d'Houdetot, cette terrasse qu'on appelait le Mont Olympe, définitivement identifié. Ce sont certes de petits détails, mais les amoureux de Rousseau sauront cependant gré à M. Auguste Rey de leur avoir fixé cet endroit de pèlerinage.

§

Ces **Propos littéraires** (cinquième série), que M. Emile Faguet réunit aujourd'hui en volume, parurent d'abord dans les *Annales politiques et littéraires*, qui représente ce que la bourgeoisie honnête peut supporter de littérature. M. Faguet dans ces chroniques s'adresse presque exclusivement à un public de femmes et de jeunes filles et il met son talent à leur parler de livres sérieux d'auteurs sérieux, c'est-à-dire immoraux comme la vie, sans blesser leur pudeur. Mais M. Faguet se plie si adroitement à son rôle d'éducateur féminin qu'on dirait que pour se faire mieux entendre il se fait femme et cause comme une femme, développant avec complaisance, jusqu'au bout du peloton les idées qu'il dévide.

Il semble encore que ce soit à ce public familial que M. Faguet destine ces petits volumes qu'il intitule : Les Dix commandements. Voici **De l'Amour** et **De l'Amitié**. M. Faguet connaît mieux l'amitié que l'amour. L'épigraphe qu'il a mise en tête de son essai sur l'amour : « Tu aimeras ta compagne », nous fait craindre d'abord que l'auteur ne confonde volontairement l'amour avec le mariage. Mais non, M. Faguet analyse ici toutes les sortes d'amour, sensuelles et sentimentales. Ce qui est curieux c'est que l'auteur sur lequel M. Faguet appuie le plus volontiers ses opinions soit Nietzsche, plutôt que Stendhal. Mais M. Faguet a pris ces notes *en lisant Nietzsche*.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Comte Charles de Moüy : *Souvenirs et Causeries d'un Diplomate ;* Plon, 7 fr. 50, — André Mévil : *De la Paix de Francfort, à la Conférence d'Algésiras ;* Plon, 3 fr. 50. — René Moulin et Serge de Chessin : *Une Année de Politique extérieure*, avec préface de Paul Deschanel ; Plon, 3 fr. 50. — A.-J. Reinach : *La Question crétoise vue de Crète ;* Librairie Paul Geuthner, s. p. — Pierre de Coubertin : *Pages d'Histoire contemporaine ;* Plon, 7 fr. 50. — Memento.

Souvenirs et Causeries d'un Diplomate, par le comte Charles de Moüy. — Quelques-uns des noms les plus notables que M. le comte Charles de Moüy cite dans la Préface de son livre, le duc Decazes, le comte de Chaudordy, le comte de Bourgoing, M. Waddington, le comte de Saint-Vallier, M. de Freycinet, M. Flourens, évoquent la période la plus pénible, — il n'y manque guère, sous ce rapport, que le nom du comte de Gontaut-Biron, — de la diplomatie française sous la troisième République. Elle a connu, depuis, de plus heureux jours, avec l'alliance franco-russe, les succès anglais et italiens. Mais les Souvenirs de M. de Moüy ne vont pas jusqu'à cette période récente.

Le distingué diplomate fut le témoin et l'acteur, toujours parfaitement bien placé, des jours difficiles, successivement « chargé par M. de Chaudordy de la correspondance politique avec nos représentants à l'étranger sous le gouvernement de la Défense nationale, accrédité comme chargé d'affaires à Constantinople pendant la guerre turco-russe, premier secrétaire à Berlin sous les ordres de M. de Saint-Vallier, secrétaire du Congrès et rédacteur des protocoles, ministre plénipotentiaire en Grèce, ambassadeur à Rome en 1886 ». Il fut de la sorte, disons-nous, en situation de suivre de près les agissements de la diplomatie européenne, en Orient, lors de la Conférence de Constantinople (1876), puis pendant le Congrès de Berlin, puis encore lors de l'annexion de la Thessalie à la Grèce (1881), lors du blocus d'Athènes (1886), « inutile et dangereuse humiliation imposée à la fierté des Hellènes par les grandes puissances, excepté la France » (nous citons cette remarque parce que l'attitude actuelle de l'Europe dans la question crétoise pourrait la justifier encore après vingt-cinq années) : enfin, pendant un séjour de deux ans au Palais Farnèse (1886-1888), séjour que marquèrent tout entier les difficultés suscitées par la politique francophobe et mégalomane de Crispi.

Les parties de cet ouvrage relatives à la politique orientale acquièrent, en raison des récents événements, une véritable actualité et peuvent présenter un utile enseignement. Les deux considérables chapitres sur le Congrès de Berlin, qui forment le centre et comme la substance politique de l'ouvrage, sont un véritable morceau d'histoire : on aura chance d'y trouver la vraie psychologie de la Diplomatie française durant la « période difficile » que nous disions. Il

faut remercier M. de Moüy d'avoir apporté sur une telle période le témoignage de ses souvenirs et le jugement de son expérience.

De la Paix de Francfort à la Conférence d'Algésiras, par André Mévil. — La lecture de ce livre est tout indiquée après celle de l'ouvrage de M. de Moüy : cette lecture achèvera de nous présenter le tableau de l'histoire politique de l'Europe depuis 1870 jusqu'à l'un des plus importants actes récents qui l'ont marquée. Nous continuons de rester ici, en ce qui concerne la diplomatie française, dans le chapitre des difficultés. Si la politique de Cronstadt a été une éclaircie qui s'est élargie, d'ailleurs, du côté de l'Angleterre et du côté de l'Italie, la politique d'Algésiras continue, en somme, la tradition du Congrès de Berlin ; et il y a quelque mélancolie à constater combien la couleur générale du tableau demeure sombre, combien peu a changé, en son fond, la situation dont des hommes comme le comte de Gontaut-Biron et le comte de Moüy furent, dès la première heure, les témoins.

Qu'Algésiras soit une réplique à Cronstadt, — réplique facilitée par l'affaiblissement de la Russie consécutif à ses désastres en Extrême-Orient, — c'est ce dont il ne faut pas douter et c'est ce qu'a bien marqué M. André Mévil. Il semblait que la disgrâce et la mort de Bismarck eussent confirmé l'échec reçu à Cronstadt par la politique du Chancelier, politique dont le but était une neutralité, qui, observée par la Russie, eût permis à l'Allemagne d'avoir les mains libres du côté de la France. Mais le voyage de l'empereur allemand à Tanger, aboutissant à l'Acte d'Algésiras, a montré, en dévoilant les prétentions germaniques, que la pure tradition bismarckienne était toujours en vigueur.

L'auteur étudie, sous ce rapport, la politique du cabinet de Berlin : les événements qui ont un moment affaibli la Double Alliance, notamment la guerre russo-japonaise, en sont montrés comme l'incontestable suite. De même aussi la chute de M. Delcassé, lorsque cet homme d'Etat voulut, en négociant l'entente franco-anglaise, consolider la Double Alliance. Cette crise de 1905, que d'autres crises suivirent, dont la plus aiguë fut celle que suscita le Chancelier de Bulow à propos de l'affaire des déserteurs de Casablanca, est très bien racontée par M. Mévil, pour qui elle a une signification très importante, et qui, de fait, y trouve l'occasion de tracer tout un tableau de la politique européenne durant cette période menaçante.

M. André Mévil voit la vraie tradition de la diplomatie française dans l'alliance russe complétée par les ententes anglaise et italienne. Quant à l'Allemagne, l'arrangement franco-allemand du 9 février a clos momentanément la controverse : mais, selon l'auteur, « ce n'est là qu'une trêve ».

Une Année de politique extérieure, par René Moulin

et Serge de Chessin, avec Préface de Paul Deschanel. — Plus optimiste quant à la valeur de l'arrangement qui a solutionné le différend franco-allemand dans la question marocaine, M. René Moulin considère qu'est substituée par là « une paix sincère et durable à la paix boudeuse et inquiète que l'Europe subissait depuis trop longtemps ». Tout en déclarant ignorer si la « paix marocaine » peut être une « paix européenne », nous devons signaler, dans cette rapide revue d'histoire contemporaine, l'étude consciencieuse qui a pour conclusion cette opinion peut-être un peu optimiste. Rattachée surtout, dans l'ouvrage précédent, à la tradition politique suivie par l'Allemagne depuis le traité de Francfort, la question marocaine est ici, de plus, étudiée dans ses détails locaux. M. René Moulin, que ses voyages ont familiarisé avec les choses du Maroc, parle en témoin oculaire. Nous lui devons de la sorte tout un tableau du Maroc depuis le commencement des troubles jusqu'à l'avènement de Moulaï-Hafid.

Une deuxième partie de l'étude a pour objet la répercussion des événements du Maroc en Europe, et plus particulièrement en Allemagne et en France ; l'on y trouvera un historique des débats parlementaires et des interventions diplomatiques que suscitèrent successivement notre politique avec Abdel-Aziz, l'expédition du général d'Amade, la rivalité d'Abdel-Aziz et de Moulaï-Hafid, la victoire de celui-ci, enfin l'incident des déserteurs de Casablanca.

Faut-il considérer la question marocaine comme vidée ? Peut-être ne doit-on pas trop le penser. L'accord du 9 février peut compléter l'Acte d'Algésiras et empêcher désormais Moulaï-Hafid « de jouer sur la carte allemande ». Mais il subsiste, au fond, la volonté, de la part de l'Allemagne, de nous surveiller au Maroc, de nous faire pièce enfin là-dessus. Et l'on ne peut s'empêcher de se dire que Bismarck nous craignait encore assez sur le Rhin pour considérer comme un utile dérivatif nos entreprises coloniales, l'expédition tunisienne, par exemple, et nous y encourager. Serait-ce donc qu'on nous y craint maintenant si peu que l'on ne songe même plus à la précaution du dérivatif colonial et que l'on prétend nous contre-carrer jusque dans ceci ? C'est trop dire, sans doute. Mais cet empereur allemand qui, bénéficiant du Traité de Francfort, s'en alla par-dessus le marché à Tanger prononcer le *Quos ego* que l'on sait est assez énervant. Les choses se sont « arrangées » depuis : Acte d'Algésiras, accord du 9 février. Souhaitons que cela dure.

Une autre étude importante comprise dans le même volume s'occupe de « la Crise balkanique ». Son auteur, M. Serge de Chessin, rédacteur du *Journal de Saint-Pétersbourg*, y a, pour sa part, examiné les phases de la récente crise orientale qui, prenant son origine dans le projet de chemin de fer autrichien Uvac-Mitrovitza, eut pour double péripétie la proclamation de l'indépendance bulgare et la

révolution turque, et aboutit à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine (depuis s'est posée de nouveau la question crétoise).

N'oublions pas enfin deux chapitres complémentaires, l'un sur les accords de la Baltique conclus entre Berlin et Pétersbourg et où nos publicistes voient une garantie de paix dans l'Europe du Nord (à condition, disons-nous, que la paix se maintienne dans l'Europe orientale) ; l'autre sur les affaires d'Extrême-Orient, sur la politique du Japon avec la Chine, d'une part, et avec les Etats-Unis, d'autre part. La nécessité de retenir la Chine sous l'influence du Japon a surtout inspiré l'accord du Japon avec les Etats-Unis.

La Question Crétoise vue de Crète, par A.-J. Reinach.— Question marocaine et question balkanique paraissent, l'une avec l'accord du 9 février entre la France et l'Allemagne, l'autre avec l'acceptation, par la Serbie, du fait accompli (annexion de la Bosnie-Herzégovine), avec l'érection de la Bulgarie en royaume indépendant, enfin avec l'avènement de la Jeune-Turquie, momentanément réglées. Les volumes reviewés plus haut en conduisent l'étude jusqu'à ce terme. Mais déjà, depuis que ces volumes ont été publiés, une nouvelle question a surgi, celle de la Crète. Aux derniers temps du régime hamidien, cette question semblait bien près d'être résolue en fait dans le sens des vœux des Crétois, qui ne désirent rien tant que leur réunion à la Grèce. Mais la révolution jeune-turque a suscité chez les Ottomans un regain d'intransigeance, et leur nouveau gouvernement se montre intraitable en ce qui concerne la Crète. Malgré le récent accroc bulgare, le principe de l'intégrité de l'empire ottoman s'affirme plus que jamais,... du moins dans toutes les occasions où l'on n'est pas de force à le violer, et la Grèce n'est pas de force. En cette étude, écrite à l'issue d'un séjour en Crète qui se place à une époque (juin 1909) où il put juger par lui-même des sentiments des Crétois, sentiments parvenus, à la suite de l'évacuation de l'île par les troupes européennes, à leur plus haut degré d'intensité, M. A.-J. Reinach examine la situation faite aux Puissances et à la Crète par la recrudescence des prétentions turques. Rappelant que les Puissances avaient toujours favorisé les projets d'annexion de la Crète à la Grèce, il décrit la désillusion causée en Crète par la nouvelle attitude des Puissances remettant « à un moment plus opportun » les négociations avec la Turquie. La crise qui en est la suite et qui met en péril aujourd'hui le trône de Grèce était fatale, et il est au moins étonnant que l'Europe l'ait si peu prévue.

Là-dessus, M. A.-J. Reinach suggère des solutions, favorables selon lui aux intérêts de tout le monde, Europe, Grèce, Crète et Turquie. Retenons cette manière de tout arranger : l'Angleterre céderait Chypre (un « poids mort » pour l'Angleterre) à la Turquie, laquelle donnerait en échange la Crète (aussi un « poids mort », pour la Tur-

quie), que l'Angleterre rétrocéderait à la Grèce, assurant par là son influence, à elle, l'Angleterre, en Orient (?). Il semble que M. A.-J. Reinach soit plutôt optimiste en fait de solutions.

Quoi qu'il en soit, son étude, sérieusement documentée, écrite avec méthode (cinq chapitres : Situation matérielle et morale de la Crète; l'Insurrection de 1905 et la Révolution de 1908 ; la Crète entre la Turquie et la Grèce ; la Crète et les Puissances ; la Solution), s'impose à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à cette question crétoise, forme nouvelle de la question d'Orient.

Pages d'Histoire contemporaine, par Pierre de Coubertin. — Les quatre ouvrages que nous venons d'analyser sont de véritables ouvrages d'histoire contemporaine, où les questions les plus importantes qui aient requis ces derniers temps l'attention de l'Europe sont exposées avec des développements particuliers. Après de tels ouvrages, celui-ci, qui n'est qu'un recueil d'articles brefs, mais nombreux, alertes et touchant à tout, se lira volontiers, commentaire rapide et varié à l'issue d'études de fond. Cela forme comme un répertoire d'opinions, d'aperçus un peu sur toutes les questions se rapportant à la politique internationale. M. Pierre de Coubertin sait dégager en quelques lignes les données des problèmes contemporains : elles fourmillent, positivement, ces données, dans ces pages : et maint trait lumineux, précisant leur valeur, ne manque pas non plus. Lisez, par exemple, les pages sur « le problème de l'Europe Centrale» et sur la position de la France par rapport à ce problème. Aussi bien est-il difficile de choisir dans cette collection composée de soixante-dix articles. Et il ne faut pas choisir non plus, puisque l'on a, somme toute, un ensemble, qui est quelque chose comme le bilan de la politique internationale au début du xx^{e} siècle. Pour notre part, nous aimons ces livres. Ils touchent à tout comme en courant, et, tout en courant, ils amassent et roulent une matière parfois aussi abondante et, disons même, aussi cohérente, que le pourraient faire des ouvrages composés à loisir.

Memento. — Le 31 mai 1784, le marquis d'Entrecasteaux, président à mortier du Parlement de Provence, âgé de vingt-six ans, égorgea avec un rasoir sa femme légitime pour se rendre libre et épouser sa maîtresse, Mme de Saint-Simon, veuve d'un magistrat à la même cour. Il put se sauver. Arrêté à Lisbonne, il y mourut en prison, à temps pour échapper à une demande d'extradition et à la sentence du Parlement de Provence, qui avait condamné par contumace le coupable à faire amende honorable, à avoir les deux poings coupés et être roué vif. Affaire exceptionnellement scandaleuse; *le Crime du Marquis d'Entrecasteaux* (Daragon, 6 fr., illustré) fut une des causes célèbres de la fin du xviii^{e} siècle, et d'autre part on peut bien connaître, à son occasion, cette Cour d'Aix, tout ce monde parlementaire du Midi, qui, il faut le dire, n'hésita pas à punir impitoyablement la forfaiture d'un des siens. M. Jean Audouard a très bien raconté, sans

employer les atténuations dont un autre auteur, M. Stéphen d'Arve, a, par esprit de ménagement local, usé dans sa manière de traiter le même sujet, cette triste histoire qui sent à plein nez la décomposition sociale des derniers temps de l'Ancien Régime. On doit savoir un gré particulier à l'auteur d'avoir donné à la fin du volume un dictionnaire biographique, bon instrument de travail pour l'histoire du Parlement de Provence.

Le même auteur, en veine de recherches sur ce célèbre corps judiciaire, fait l'historique du *Rétablissement du Parlement de Provence* (Daragon, une plq., s. p.), de ce Parlement qui, en 1771, avait été dispersé et exilé pour avoir refusé l'enregistrement de l'édit substituant les Conseils supérieurs aux Parlements. D'où l'occasion d'une étude sur le monde parlementaire à la fin de l'Ancien Régime.

Petite-fille du fameux gouverneur de Moscou, et connaissant les secrets de famille des *Rostoptchine* (Juven, 3 fr. 50), Mme la comtesse Lydie Rostoptchine nous apporte des révélations sur le célèbre incendie de Moscou en 1812. C'est bel et bien Rostoptchine qui donna l'ordre d'incendier la ville, « après avoir reçu, le 13 septembre, à 11 heures du soir, la lettre du prince Koutousow lui annonçant sa retraite sans combat ». Si, dans son retentissant opuscule : « la Vérité sur l'incendie de Moscou » (1823), le comte Théodore Rostoptchine repoussa la responsabilité de cet acte, ce fut pour complaire à sa femme, qui redoutait pour lui, et pour elle, une telle célébrité. Mais Mme Rostoptchine, jugeant héroïque l'acte du célèbre gouverneur, veut replacer sur la tête de son aïeul « la couronne que la Renommée y avait déposée ». Une brochure eût peut-être suffi, avec un choix de documents, pour dire ceci, puisqu'aussi bien Mme Rostoptchine doit publier les Mémoires où la question sera étudiée en détail. Nous trouvons ici bien des hors-d'œuvre : des souvenirs autobiographiques ne se rapportant pas toujours au fait qui nous intéresse ; un conte couronné au *Petit Journal*, etc. Les révélations de la petite-fille du gouverneur de Moscou eussent gagné à être dégagées de tout cela. Signées de ce nom, elles n'en demeurent pas moins intéressantes.

Au dernier sommaire de la *Revue Historique* (janvier-février 1910) : Vlastimi Kybal : « Etude sur les origines du mouvement hussite en Bohême. Matthias de Ianov » ; de M. Louis Batiffol, la suite de ses curieuses études sur « Louis XIII et le duc de Luynes » ; de M. Albert Mathiez : « Les Philosophes et la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France à la fin du XVIIIe siècle » (Reprenant une thèse que nous nous souvenons d'avoir rencontrée dans un ouvrage de M. Edme Champion, M. A. Mathiez s'explique par les idées religieuses, — trop oubliées, assure-t-il, — des hommes de la Constituante, idées héritées des philosophes, que la Séparation de l'Eglise et de l'Etat n'ait pas eu lieu dès 1789. Et qu'elle n'ait pas alors eu lieu, ce fut regrettable, car la faute que fut la Constitution civile du Clergé eût été évitée. On peut répondre : l'étatisme religieux des hommes de la Constituante, dès lors qu'il s'occupait de l'Eglise de France, devait placer celle-ci en tutelle. La main-mise de l'Etat a été la cause d'une inimitié, dont la Séparation de 1794 fut le résultat dernier au *même* titre que, tout d'abord, la Constitution civile.) V. Ermoni : « La Question nestorienne d'après un document nouveau ». Comptes-rendus critiques.

Revue des Etudes historiques, janvier-février 1910. G. Lacour-Gayet :

« Les Idées maritimes de Richelieu » ; A. Auzoux : « La Dernière campagne de l'amiral de Linois », 1803-1806 (suite); L. Misermont : « Le texte peu connu d'un document pontifical important sur le Serment de Liberté-Egalité. » (Document intéressant sur l'histoire religieuse de la Révolution. L'auteur en conclut que Pie VI était nettement contraire à ce serment. Evidemment ! A cela, et au reste, dès le début. Nous nous en doutions.) Comptes-rendus critiques.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Gustave Rodrigues : *Le Problème de l'action, la pratique morale*, Alcan, in-8. 3 fr. 75. — F. Maugé : *Le Rationalisme comme hypothèse méthodologique*, Alcan, in-8°, 10 fr.—P. Duhem : *Etudes sur Léonard de Vinci. Ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, Librairie scientifique A. Hermann et fils. in-8°, 15 fr. — *Cœnobium*, Administration à Lugano. — *La Société Nouvelle*, Bureaux à Mons et à Paris.

En réaction contre les conceptions sociologiques de la morale, M Gustave Rodrigues, dans son nouvel ouvrage **le Problème de l'action, la pratique morale**, traite de la morale par analogie avec le droit. Etant donnée telle circonstance particulière exigeant une détermination à prendre, un acte à accomplir, quel parti entre plusieurs possibles jugerai-je que je dois prendre? Quels articles d'un code intérieur me remémorerai-je avant d'agir — et qui me permettront par la suite de qualifier mon action, de la juger bonne ou mauvaise? Cette façon de poser le problème a le mérite de circonscrire et de définir le fait de moralité. Pour que la question de moralité se pose, il faut que le sujet placé en présence d'une décision à prendre croie qu'il dépend de lui de se décider dans plusieurs sens différents, il faut qu'entre ces diverses décisions possibles l'une soit reconnue par lui comme prescrite par le rapport selon lequel il se conçoit lié aux autres êtres. La question morale peut donc ne pas se poser. Elle ne se pose pas pour l'impulsif, qu'il obéisse d'une façon purement réflexe à la violence d'un instinct inférieur ou à la contrainte non moins impérieuse d'un instinct de sacrifice. « L'homo homini lupus de Hobbes est moralement le même que le héros de Spencer ivre de sacrifice. L'un et l'autre sont *hors la loi*. Qu'importe que l'un se développe en hideur et l'autre en beauté? L'un et l'autre, ils sont ce qu'ils sont, ils ne sont pas ce qu'ils doivent être. » Ils ne sont pas ce qu'ils doivent être, c'est-à-dire qu'ils ne se sentent pas obligés : or, en dehors de l'obligation, on peut concevoir un état tantôt inférieur, tantôt supérieur à la moralité, mais ce n'est pas l'état moral.

Le sentiment de l'obligation est donc la condition de l'état moral. Qu'un tel sentiment repose, comme je le pense, sur une fiction, — sur la croyance que je puis faire autre chose que ce que je ferai, — ceci ne saurait faire obstacle, à mon sens, à ce que l'on accepte la

délimitation du domaine de la moralité proposée par M. Rodrigues. Fictif ou non, le sentiment de l'obligation n'en existe pas moins en fait, et sa présence suffit pour créer une catégorie d'actes qui, par cette particularité, diffèrent d'autres actes, assument une physionomie particulière et caractéristique. « L'homme est moral parce qu'il n'est qu'une partie de ce qu'il veut être, parce qu'il se contraint à être plus que ce qu'il est. » L'homme est moral, dirai-je, parce qu'il a le pouvoir de se concevoir autre qu'il n'est. La morale est un cas majeur de bovarysme, elle est, comme le bovarysme même, un caractère essentiellement humain. Ainsi que l'a très justement remarqué M. Paulhan dans *le Mensonge de l'Art*, on n'échappe pas à la morale et quand on prend parti contre la morale de son temps ou de son pays, et même contre toute attitude de moralité, c'est encore en vertu d'un jugement moral, c'est encore en vertu d'un jugement sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire que l'on adopte cette posture. L'homme est un être divisé avec lui-même et qu'il lui soit possible de se concevoir autre qu'il n'est, cela signifie précisément cet état de division, cette pluralité d'instincts et de tendances, cette instabilité qui font de son devenir un fait aléatoire et incalculable. Entre ces divers possibles, entre ces diverses virtualités, l'homme prend parti — je serais tenté de dire qu'il parie ; — or, en tant qu'il prend parti, il s'oblige, et la moralité ou l'immoralité de sa conduite s'expriment uniquement dans le fait que cette conduite, à mesure qu'elle se réalise, est en harmonie ou ne l'est pas avec l'idée préconçue qu'il s'est formé de ce qu'elle serait. Pour qu'il y ait moralité, il faut que l'individu se soit imposé un plan de vie, un « idéal de conduite et d'existence ». Or, cette présomption est, autant que le rire et pour une même raison profonde, le propre de l'homme : le héros de barrière n'échappe pas plus que le saint ou le puritain à cette exigence de la nature humaine.

M. Rodrigues, qui me semble donc s'être fait de la moralité une idée très exacte, a déduit de son point de vue, comme une conséquence nécessaire, le caractère instable des conceptions morales. « Il n'y a pas, dit-il, de définitif moral. Le définitif c'est l'instinct, c'est l'adaptation mécanique, la morale s'évanouit à l'instant précis où le définitif apparaît. » C'est dans le même sens que je me suis appliqué, dans *la Dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, à identifier le monde moral avec la part d'incalculable impliquée dans le devenir de l'existence, avec les rythmes encore instables où se manifeste la phase ultime de tout développement en cours. Je laissais entendre également que tout état actuellement instable pouvait, par la suite, se cristalliser en la fixité d'un automatisme et j'énonçais qu'avec cette cristallisation le phénomène cessait d'appartenir au monde moral pour se ranger

désormais sous la catégorie du monde physique. Je conservais à l'acte moral le caractère d'obligation que lui attribue M. Rodrigues, mais ce caractère était de nature purement individuelle. Etre en harmonie avec soi-même, demeurer fidèle à la suggestion que la sensibilité, avec ses origines physiologiques, et sous la forme du goût et du parti pris, fait apparaître dans la conscience, cela seul est, selon moi, moral. M. Rodrigues, tout en combattant l'impératif kantien, et par un argument où il montre de la façon la plus intéressante l'impératif supprimant la moralité, ne réussit pourtant, semble-t-il, qu'à en épurer la notion et à la préciser dans le sens qu'il convient de lui accorder chez Kant. La maxime kantienne « universalise ta conduite » n'a pas la signification rigoureuse que M. Rodrigues lui attribue et j'ai toujours pensé qu'elle a chez Kant le sens même que M. Rodrigues lui prête pour son compte. Elle stipule seulement, semble-t-il, qu'en chaque circonstance particulière l'homme doit agir de telle façon que son action puisse être une règle pour tout homme placé dans des conditions identiques, le fait de moralité, d'après Kant, consistant uniquement dans la préoccupation d'agir de telle façon que l'action profite non à l'individu lui-même, mais à l'univers des activités. M. Rodrigues conserve, a-t-on dit, cette condition de la morale. « Il faut, énonce-t-il, universaliser sa conduite non dans l'absolu, mais en visant le cas donné. » Or, on peut accorder que la préoccupation de l'universel soit une condition de moralité, ce n'est là qu'une question de définition, mais il faudra convenir que cette préoccupation repose sur un fait purement individuel, à savoir : que le destin de l'universel soit pour moi un souci, un intérêt, un objet de désir individuel. Il y a là raffinement du désir individuel, mais on ne sort pas pour cela de l'individu. Si je me forme quelque conception précise de ce qu'est l'universel, ce ne sera jamais qu'une conception purement individuelle. Cela signifie qu'avec le souci de l'universel on ne fait qu'élargir le champ des conflits possibles entre individus et qu'il ne s'agit d'autre chose que du sentiment de puissance, du désir de réaliser le monde selon la forme d'une sensibilité individuelle. La pensée de M. Rodrigues, qui nous donne son ouvrage pour un essai de méthodologie morale subjective, pour une méthodologie de l'action individuelle, n'aurait rien à perdre à cette interprétation. Tous les développements de son ouvrage impliquent chez lui la notion du caractère métaphysique, hérité de la théologie, de toute prétention à l'objectivité. Il sait que le sujet ne sort pas du sujet, que le moi ne sort pas du moi, que l'objectivité n'est jamais qu'une projection, une amplification et une cristallisation de l'activité du sujet.

Ne pouvant en quelques lignes donner un idée même superficielle d'un ouvrage de plus de 600 pages tel que **le Rationalisme**

comme hypothèse méthodique, de M. Francis Maugé, je veux signaler du moins l'importance et l'intérêt de l'effort qui s'y manifeste. A la justification et à la systématisation de la connaissance scientifique qui se fondent le plus souvent, au regard de la pensée contemporaine, sur les conceptions de Descartes et de Kant, M. Maugé propose une autre base. Il critique également le critérium de l'évidence dont le caractère subjectif ne lui paraît pas autoriser le passage à l'affirmation d'une vérité objective et celui de l'apriorisme qui conclut à attribuer l'objectivité, par une identification de catégories contestable, à ce qui porte la marque de l'universalité. Le criticisme de Renouvier, s'il le juge cependant plus valable, implique aussi une nécessité objective qui ne se fonde plus, il est vrai, que sur l'expérience, mais dont il n'en reste pas moins à rendre compte sans recourir au critérium de l'évidence jugé inacceptable.

C'est cette tâche qu'assume la tentative de M. Maugé. M. Maugé s'est appliqué à saisir le principe affectif qui suscite les démarches de l'esprit scientifique ; il le découvre dans le besoin de transformer les faits en moyens ou en causes et de prévoir, avec le minimum de dépendance à l'égard du milieu, le maximum de corrélation. La science demeure donc une œuvre à accomplir dont la raison se trouve dans un besoin affectif qui peut être ou peut ne pas être réalisé. L'hypothèse rationaliste postule que l'idéal auquel donne naissance le besoin scientifique n'est pas chimérique et que les conditions de sa réalisation sont impliquées dans sa définition. La thèse de M. Maugé repose ainsi sur un pari, elle subordonne à un aléa l'exercice de l'activité scientifique : elle ne quitte pas le terrain subjectif, elle attribue à l'hypothèse, qui demeure subjective, un rôle directeur prépondérant. La réussite selon laquelle cette hypothèse parviendra à se développer sans se heurter à la contradiction du fait nous sera seule garante de l'existence possible d'une objectivité avec laquelle elle s'accorderait. — C'est là surtout, semble-t-il, ramener toute construction métaphysique au caractère conditionnel qu'elle implique ; or, sous le bénéfice de cette limitation, la critique kantienne de la connaissance, dont nombre de développements sont peut-être caducs, demeure pourtant un principe d'explication d'une valeur considérable.

Les Etudes sur Léonard de Vinci, dont M. P. Duhem a publié il y a quelques mois une seconde série, tirent du fait de la méthode dont elles sont l'application un intérêt et une ampleur plus considérables encore que ceux que leur titre semble annoncer. Les opinions et les réflexions de Léonard, relevées dans ses notes manuscrites, n'y sont pas étudiées seulement dans le texte parfois très bref et sans originalité apparente où elles sont consignées, mais l'auteur s'applique, à l'occasion de chacun de ces fragments, à préciser dans quelles conditions, sous l'empire de quelles lectures, de quelles

notions puisées dans la somme de connaissances et d'hypothèses amassées à son époque, Léonard formula telle ou telle pensée rapide en guise de conclusion ou comme centre de réflexion sur un sujet donné. Dans un tel cadre, que M. Duhem s'entend à reconstituer avec patience et sagacité, les aperçus du grand encyclopédiste de la Renaissance montrent toute leur portée. Mais d'autre part le travail de reconstitution qu'exige une telle méthode ne va pas sans entraîner la nécessité de faire revivre toute une époque et c'est cette résurrection que réalise l'ouvrage de M. Duhem. A propos du problème des deux infinis, à propos de la question de la pluralité des mondes, à propos des origines de la géologie, à propos surtout des idées philosophiques de Nicolas de Cues, en qui le savant professeur reconnaît une des sources principales où la méditation de Léonard puisa ses éléments, toute la science du moyen-âge est évoquée, montrant les racines par lesquelles elle s'est gonflée de tout le suc de la pensée péripatéticienne au moment même où elle allait elle-même se métamorphoser et, avec les grands esprits de la Renaissance dont Léonard de Vinci est le type le plus représentatif, laisser filtrer les premiers rayons de notre connaissance actuelle.

La place m'a fait défaut, au cours des quelques paragraphes consacrés, dans ma dernière chronique, aux revues philosophiques de langue française, pour épuiser cette matière. J'y reviendrai donc aujourd'hui très brièvement pour signaler parmi les études publiées en français par **Cœnobium**, durant la troisième année de sa carrière spéculative, *le Christianisme progressif et la conscience moderne*, de M. Etienne Giran, la *Leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions*, de M. Alfred Loisy, quelques pages de M. Paul Gaultier sur *l'Art de Saint-Sulpice* et, de M. C.-G. Chavannes, avec *Science et Foi*, un essai de synthèse où s'exprime le souci majeur dont s'inspire *Cœnobium* et dont témoignent aussi de nombreux et importants articles italiens dont les principaux sont signés Raphaële Ottolenghi, Natanio il Savio, Angelo Crespi, B. Labanca.

Je signalerai enfin, dans **la Société nouvelle**, parmi les travaux philosophiques publiés dans cette revue, *Science et Religion*, de M. Bonnet, l'article déjà mentionné de M. Jacques Brieu : *la Philosophie et la métaphysique sont-elles mortes?* une pénétrante étude de M. Luca Rizzardi : *le Suicide*, enfin et surtout, de M. Jules Noël, *l'Athéisme base de l'ordre*, importante exposition doctrinale, encore inachevée, où se fait jour le point de vue de rationalisme, de spiritualisme et d'anticléricalisme caractéristique de la tendance propre au groupement intellectuel qui s'est formé à la *Société nouvelle* autour de la philosophie de Colins.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Th. Ribot : *Problèmes de Psychologie affective,* in-16, Alcan, 2 fr. 50. — Dr Binet-Sanglé : *La Folie de Jésus (tome II),* in-8°, Maloine, 5 fr. — Jean d'Udine : *L'Art et le Geste,* in-8°, Alcan, 5 fr. — Alfred Binet : *Les Idées modernes sur les enfants,* in-16, Flammarion, 3 fr. 50. — Memento.

En écrivant ces magistraux traités que sont *la Psychologie des sentiments*, *la Logique des sentiments* et *l'Essai sur les Passions*, M. Th. Ribot avait, si l'on peut dire, à certains endroits commencé la prospection, à d'autres contribué à l'exploitation d'un gisement infiniment riche en matériaux divers. De nombreux travailleurs ont depuis continué son œuvre. Dans le présent volume, l'éminent philosophe s'applique à mettre au point l'orientation des galeries existantes, à confirmer la valeur des filons qu'il a découverts, à indiquer de nouveaux points de recherches.

Les sujets qu'il traite dans **les Problèmes de psychologie affective** sont : *la Conscience affective*, où il montre l'irréductibilité de la vie affective à la vie intellectuelle; *la Mémoire affective*, dont, après avoir découvert l'existence, il y a près de quatorze ans, il démontre la réalité par de nouvelles preuves ; *l'Antipathie*, question de psychologie aussi négligée qu'a été favorisée l'étude de la sympathie ; *la Nature du plaisir*, au sujet de laquelle on peut hasarder la même observation, par rapport aux nombreux travaux parus sur la douleur ; *Une forme d'illusion affective*, étude des cas d'illusion affective où l'illusion « reste *intérieure* et subjective, au sens strict, où l'individu juge lui-même des sentiments et se forme une opinion erronée de leur nature ou de leur valeur ».

La concision bien connue de l'auteur, autant que son amour de la clarté et de la précision nous forcent ici à cette brève énumération, et rendent presque impossible une analyse de ces courtes études. Il faut les lire *in-extenso*, car l'absence de toute digression inutile, de tout développement superflu, de vaine rhétorique, la richesse d'une documentation nette, impartiale, souvent inédite, font de chacun de ces essais un tout si merveilleusement agencé, si logiquement complet, et, nous devons ajouter, si agréable à connaître, qu'à tenter de réduire ces petits chefs-d'œuvre en quelques lignes de critique, nous craindrions par trop d'en dénaturer le sens et d'en diminuer injustement l'intérêt.

§

Dans son second volume sur **la Folie de Jésus**, M. le Dr Binet-Sanglé s'applique à reconstituer, cette fois, le milieu mental, si l'on nous permet l'expression, de l'époque où Jésus vivait. Il étudie donc successivement les relations de la Judée avec le monde antique, méditerranéen et hindou, « l'ignorance scientifique de Jésus » telle

qu'elle ressort de la lecture des divers Evangiles, et, par contre, son érudition religieuse, que démontrerait le fait qu'« il emprunte à l'Ancien Testament de nombreuses images... » et même « des phrases entières », dont le Dr Binet-Sanglé compose un long tableau.

C'est par cette coexistence de l'ignorance scientifique d'une part, de l'érudition religieuse de l'autre, que s'expliquerait la « formule idéologique de Jésus ». Or, cette formule, nous dit l'auteur, « est de règle dans la dévotion et la folie mystique ». Esquirol, Magnan, Krafft-Ebing, dans leurs observations de folie religieuse, se rencontrent sur ce point avec les auteurs religieux auxquels l'ignorance scientifique des mystiques n'a pas échappé.

Le Dr Binet-Sanglé passe ensuite en revue les hommes-dieux antérieurs à Jésus, analyse leurs caractères communs, ce qu'il fera ensuite pour les hommes-dieux postérieurs à Jésus, examine les différentes influences d'où procédèrent son « délire théomégalomaniaque », confronté avec des expressions actuelles du même délire, d'après les observations de modernes aliénistes, ses « hallucinations », pour conclure :

Ce dégénéré était donc atteint de paranoia religieuse, de théomégalomanie. Il eut, surtout dans la première période de son délire, des hallucinations de nature religieuse : hallucinations visuelles hautes et lumineuses, exo-auditives verbales, kinesthésiques verbales avec automatisme, aéroplaniques, les unes consolantes, les autres terrifiantes, celles-ci se groupant de façon à constituer le syndrome de la démonomanie externe.

En tout ceci Ieschou-Bar-Iossef ne différait pas des théomégalomanes observés avant et après lui, de ces agités qui troublèrent le monde jusqu'au dix-neuvième siècle, et qui ne se rencontrent plus que dans les maisons de santé et dans les asiles.

§

Avec **l'Art et le Geste**, M. Jean d'Udine nous propose une « théorie mécanique » de l'art. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens du terme « mécanique ». Il n'a pas dans cet ouvrage l'acception précise que lui confèrent les traités scientifiques. Il s'agit seulement, pour l'auteur, de restituer au geste, à l'attitude, une importance que les esthéticiens ont, selon lui, méconnue jusqu'à présent. Toute œuvre d'art serait ainsi une série d'attitudes, au sens propre du mot, et tout artiste un « mime spécialisé ».

Comment M. Jean d'Udine justifie-t-il cette thèse, point si paradoxale toutefois qu'il semble le croire, car elle s'apparente à celle soutenue par Guyau autrefois, et qui prétendait que l'émotion esthétique naissait d'une conscience plus intense, plus agissante en quelque sorte, de la vie, soit que nous participions au drame figuré par un auteur, ou un peintre, soit que nous prenions, d'un mouvement suggéré par l'œuvre d'art, une conscience de la vie, habituellement

vécue sans donner lieu à une constatation spéciale de son existence?

M. Jean d'Udine, lui, unit l'Art au geste par une série un peu longue, un peu confuse, de dissertations, pourtant intéressantes, sur l'émotion de l'artiste, les arts descriptifs; et surtout il s'attache à montrer les correspondances entre les diverses formes d'expression artistiques, ce qu'il appelle les synesthésies. La danse — synesthésie, sons, mouvements — est caractéristique à cet égard. Mais plus artificielle semble l'existence que l'auteur s'efforce d'établir de toutes les autres formes de résonnance. Le « haut *ragoût* de tel *coloris* », où il voit une synesthésie vue-goût, apparaît plutôt comme une pure fantaisie verbale sans grand support matériel; de même que le fameux vers de Baudelaire : « Nous aurons des lits pleins d'*odeurs légères* », gravement enregistré comme synesthésie odorat-toucher.

Plus acceptable se présente la conclusion de M. Jean d'Udine, qui là se rapproche nettement de la doctrine de Guyau dont nous parlions plus haut : « En tous cas, nous autres amateurs d'art, comprenons dès maintenant que, nées de la vie, les créations artistiques doivent s'interpréter et se goûter en fonction de la vie. C'est en étant le plus vivant, c'est-à-dire le plus sensible à toutes les émotions humaines, que nous avons des chances d'être aussi le plus sensible à cet incomparable patrimoine de chefs-d'œuvre, que l'humanité sème derrière elle, dans sa lente et sublime évolution. »

§

Nous avons récemment signalé (*Mercure de France*, 16 janvier 1910), à propos du livre de M. E. Claparède sur *la Psychologie de l'Enfant*, l'importance du mouvement qui entraîne à la fois les pédagogues et les philosophes modernes vers la révision des importantes questions que pose le problème de l'éducation de l'enfant. Malgré son titre : **les Idées modernes sur les enfants**, l'ouvrage de M. Alfred Binet est cependant moins une sorte de revue générale de ces idées que l'étude d'un point spécial, et non des moins importants, de la psycho-pédagogie, celle des différences individuelles, ou mieux des *aptitudes* des enfants.

La personnalité de l'auteur, la valeur de ses travaux, la persévérance qu'il apporta dans des recherches longues et difficiles, son érudition enfin rendent cet ouvrage particulièrement intéressant, d'autant qu'il est conçu dans une forme plus pratique que théorique, illustré de nombreux exemples pris à même la vie scolaire, et se place à un point de vue, novateur sans être révolutionnaire, que M. Alfred Binet définit ainsi :

Je parlais de l'ancienne pédagogie comme d'une carriole démodée, mais pouvant encore rendre service. La pédologie a l'aspect d'une machine de

précision, une locomotive mystérieuse, brillante, compliquée, et qui au premier aspect frappe d'admiration; mais les pièces semblent ne pas tenir les unes aux autres, et la machine a un défaut, elle ne marche pas.

J'ai cherché dans ce livre, non pas à concilier ces deux systèmes opposés, mais à trouver mon chemin entre les deux. Il m'a semblé qu'aux uns et aux autres on peut faire un reproche et reconnaître un avantage. L'ancienne pédagogie est trop moralisatrice, trop verbale, trop prédicatrice... Mais enfin... tout au moins cette ancienne pédagogie a rendu des services; elle a eu la vision directe des problèmes à résoudre... D'autre part, les méthodes modernes de la pédagogie sont des tests, des expériences sèches, étroites, partielles, bien souvent inutiles, imaginées par des gens de Laboratoire qui n'ont pas le sens de l'école et de la vie... Mais elles sont l'expérience, le contrôle, la précision, la vérité.

Il nous paraît facile de concilier ces deux tendances en demandant à l'ancienne pédagogie et à la nouvelle des services différents. L'ancienne pédagogie doit nous donner des problèmes à étudier; la pédagogie nouvelle doit nous donner des procédés d'étude.

Memento. — Ce n'est pas un traité de rhétorique que *la Parole en public* (Pancier, 3 fr. 50) de M. Maurice Ajam, mais, après une brève étude physio-psychologique de la parole, l'exposé historique des procédés oratoires, leur critique, la revue des procédés employés par les principaux orateurs modernes, et enfin des conseils pratiques aux jeunes orateurs, instituant une méthode rationnelle et originale.

— *La Volonté* (Nilsson, 1 fr. 50), que Mme Berthe Dangennes définit « le lévier (*sic*) indispensable pour écarter les obstacles de la route dans cette marche vers le Mieux, qui doit être l'objectif de toutes nos actions... » est un ouvrage de vulgarisation, assez obscur, alors que le premier devoir d'un travail de ce genre est d'être clair. Des anecdotes, des citations philosophiques, des conseils moraux s'y entassent dans un désordre, certes pittoresque, mais combien déconcertant pour le lecteur de bonne volonté.

— *Bulletin de l'Institut général Psychologique* (nos 5-6, 1909). Les derniers numéros de l'année, parus en un seul fascicule, sont consacrés à une étude descriptive de la *Station zoologique de Cette*, par M. A. Ménégaux, et à la *Revue annuelle des Travaux de Psychologie comparée* de M. G. Botin et Mlle Anna Drzewina, important travail, complété par un index bibliographique des matières analysées.

— *Archives de Psychologie*, Kundig, Genève (nos 32, 33, 34).

Dans le no 32, MM. Claparède et Baade publient les résultats de leurs *Recherches expérimentales sur quelques processus psychiques simples dans un cas d'hypnose*. Il ne semble pas que ces recherches apportent une clarté nouvelle sur la question de l'hypnose. Les auteurs ont trouvé des résultats variables et contradictoires sur la vitesse des temps de réaction, à l'état de veille et d'hypnose, ce que l'on avait déjà constaté. De la même façon, ils ont, par les procédés les plus récents appliqués à l'étude de la mémoire, retrouvé le même phénomène, que la simple observation clinique de la célèbre Félida avait déjà décelé, phénomène qu'ils traduisent en langage moderne «... il y a amnésie posthypnotique... » et il n'y a pas « amnésie en hypnose pour les souvenirs vigiles ». D'autre part, on est

surpris de ne pas voir mentionner au moins le nom du Dr Charcot, dans la liste cependant assez longue des auteurs de théories de l'hypnose, pour ne pas parler du Dr Sollier, et de quelques autres oubliés.

No 33. M. Henri Piéron s'y accuse joyeusement d'anthropomorphisme volontaire en nous présentant l'adaptation aux obscurations répétées comme un phénomène de mémoire chez les animaux inférieurs, sous le titre : *la Loi de l'oubli chez la Limnée*. De M. Ed. Abramowski : *l'Image et la Reconnaissance*, démontrant par d'originales expériences le fait de la reconnaissance sans image, et inférant du « sentiment de nouveauté ou de son manque » qu'accuse le sujet que la reconnaissance est « un phénomène affectif, un sentiment de familiarité, incorporé à l'impression ».

No 34. M. le Dr Decroly et Mlle J. Degand appliquant à *la Mesure de l'Intelligence chez les enfants normaux* les tests imaginés par MM. Binet et Simon les ont trouvés, dans de nombreux cas, insuffisants en ce sens que des enfants de 6 ans, par exemple, réussissaient parfois des tests de 8, 9, 10 et même un de 11 ans. Par contre, certains tests ont réussi à « dégager la belle intelligence native » de petits sujets n'ayant pas encore fréquenté l'école. M. Claparède tente de préciser comment pourra s'opérer *l'Unification et la Fixation de la terminologie psychologique*.

— *Journal de Psychologie normale et pathologique*, Alcan (no 1, janv.-fév., 1910). Au sommaire, une intéressante traduction de l'important rapport du Pr Kulpe, de Wurzbourg, écrit à l'occasion du Congrès de Psychologie de Genève : *Pour la Psychologie des sentiments ;* la fin d'une étude clinique du Dr Gilbert Ballet, sur la *Psychose périodique ; la Valeur séméiologique du Rêve*, tant en pathologie générale qu'en pathologie mentale, par le Dr P. Meunier ; le compte-rendu de la *Séance de décembre de la Société de psychologie ;* et l'habituelle revue bibliographique, très complète, de travaux de psychologie normale et pathologique.

GASTON DANVILLE.

SCIENCE SOCIALE

V. de Lapouge : *Race et milieu social*, Marcel Rivière, 8 fr. — Alf. de Foville et autres : *Le Dépeuplement de la France*, Plon. — G. Deherme : *Le Malthusisme*, « Coopération des idées ». — Nelly Roussel : *Quelques lances rompues pour nos libertés*, Giard-Brière, 1 fr.50. — Et. Martin Saint-Léon : *Cartells et trustes*, V. Lecoffre, 2 fr.

Les nouveaux *Essais d'anthroposociologie* de M. Vacher de Lapouge réunissent, sous le titre **Race et milieu social**, un certain nombre d'articles très intéressants, quoique de valeur inégale (telle polémique personnelle de ton un peu acariâtre ne devrait pas voisiner avec une synthèse comme « Les lois fondamentales de l'anthroposociologie ») dont je retiendrai plus particulièrement celui qui s'intitule « Recherches anthropologiques sur le problème de la dépopulation ». L'auteur donne de ce *puzzle* une solution spéciale et spécieuse, et qui mérite au moins l'attention. Le dépeuplement de la France ne serait qu'un cas du phénomène biologique connu qui est la stéri-

lité des hybrides ; les mulets, les léporides ne sont pas féconds, chacun le sait ; les mulâtres non plus ; si, dans les sangs-mêlés, l'un des types finit vite par prédominer, c'est que les mixtes là aussi ne prolifèrent pas ; semblablement, la chute de la natalité en France viendrait de ce que deux races différentes, l'une brachycéphale, l'autre dolichocéphale, autrefois séparées dans des habitats différents, maintenant mises en contact de plus en plus fréquent par la facilité des déplacements et l'attraction des villes, forment des produits rares ou même inféconds ; cela viendrait soit d'une spermatogenèse alors viciée par le croisement, soit d'une asymétrie de l'utérus fréquente, paraît-il, chez les hybrides. Je ne suis pas assez compétent pour me prononcer sur ces matières tout à fait techniques, et me contente de souhaiter que la solution de M. de Lapouge soit exacte, car d'une part elle mettrait fin au double concert de désolations larmoyantes et de méprisantes condamnations qui se donne cours dès qu'on parle de notre pays (le ralentissement de notre natalité n'étant plus alors un symptôme de décadence physique ou de lâcheté morale, mais un simple fait naturel) et, d'autre part, elle permettrait d'apporter, si on le voulait, à la situation, des remèdes pratiques, puisqu'il suffirait d'ajouter aux autres pièces exigées pour le *matrimonium* un certificat anthroposociologique. Mais, malgré tout, je n'en garde pas moins un certain scepticisme. Nous ne sommes pas seuls au monde à être composés d'un élément brachy et d'un élément dolicho ; tous les autres peuples en sont là ; pourquoi alors leur taux de natalité ne baisse-t-il pas comme le nôtre ? D'autant qu'il faut se méfier, même des savants ; la débâcle des théories de Lombroso doit nous inspirer une salutaire prudence ; je ne prends qu'un exemple : récemment encore, on admettait, « dans les plus hautes sphères de la Science », que le criminel avait les bras plus longs que la moyenne, d'où rapprochements avec les anthropoïdes, etc., etc. ; or, un beau jour, un simple médecin de maison centrale, le docteur Périer, de Nîmes (sacrifié depuis à je ne sais quel politicien), a prouvé que c'était là un caractère commun à tout homme d'un certain âge, et que si les criminels présentaient une plus forte proportion de bras-longs, c'était que le nombre des jeunes gens était proportionnellement supérieur dans leur intéressante catégorie. Or, je me demande si, quelque beau matin, on ne trouvera pas une explication aussi simple de l'infécondité des soi-disant hybrides de l'anthroposociologie ; en tous cas, si l'on prouve, ce qui n'a pas encore été, je crois, nettement réfuté, que le simple séjour à la ville modifie l'indice céphalique d'un rural ou que l'émigration au nord détermine une taille plus haute, chez les enfants, d'un couple de gens du midi, il faudra bien abandonner l'explication de deux races différentes, et par suite celle de l'hybridité, et de la stérilité qui en serait la conséquence, alors on se retrouvera en face du

problème irritant et inquiétant : Pourquoi la France se dépeuple-t-elle?

§

Ce problème ne manque pas de scrutateurs. *La Revue hebdomadaire* a publié en volume **l'Enquête sur la dépopulation**, que j'ai déjà signalée, et *la Coopération des idées* devrait bien en faire autant des articles de Deherme sur le même sujet. Les grandes lignes de la question, on les voit assez clairement. Autrefois, la force des choses, guerre, famine, etc., se chargeait de mettre fin aux périodes de surpopulation; à partir du milieu du XVIIIe siècle, de puissants dérivatifs, immigration et invention scientifique ont rendu possible la prolifération intense ; la découverte et l'exploitation d'un sous-sol très riche a permis au pays de Galles, au Hainaut, à la vallée du Rhin, etc., de nourrir une population cinq ou six fois supérieure à celle que la culture de la seule surface aurait autorisée. Ce mouvement est-il prêt de s'arrêter? Non, quoi qu'en disent certains démographes. On sait par exemple que les Etats-Unis, même ceux de la Nouvelle-Angleterre, ne se dépeuplent pas ; ce qui a induit en erreur ici, c'est la façon fantaisiste dont sont tenus là-bas les registres de l'état-civil; comme le souci des conscriptions futures n'est pas impérieux, beaucoup d'enfants ne sont pas déclarés, ils n'en existent pas moins, et on les retrouve plus tard dans les statistiques d'ensemble qui montrent l'accroissement de la population totale très supérieur à l'apport de l'immigration. Il nous faut donc renoncer, nous autres Français, à cette consolation que les Etats-Unis, qui sont à la tête de la civilisation, n'ont pas plus d'enfants que nous; ils en ont deux fois plus ! Reste alors à trouver l'explication de notre état. On allègue habituellement le néo-malthusianisme, soit cynique et jouisseur tel que celui de Mme Nelly Roussel dans **Quelques lances rompues pour nos libertés**, soit bourgeoisement larvé dans l'intérêt des enfants, et il est certain que la restriction volontaire est pour beaucoup dans notre stagnation ; le parallélisme qu'on observe toujours entre le développement des institutions de prévoyance et la diminution des progénitures ne permet pas, à ce propos, d'espérer que la situation se modifie, et tout fait penser au contraire que le fonctionnement des retraites ouvrières coïncidera avec un dépeuplement intensément progressif. (Pourtant, qui sait ? L'exemple souvent cité de la commune de Fort-Mardyk montre que l'avenir assuré favorise les familles nombreuses. J'ai moi-même exposé, ici et ailleurs, un système de *Retraites de vieillesse* qui aurait une influence très repeuplante, le taux des pensions étant proportionnel au nombre des enfants.) Les remèdes qu'on propose à ce *moral restraint*, retour aux préceptes des églises ou observation des règles du système positiviste, sont excellents, mais

ne dépendent que d'un chacun. On indique aussi, mais sans assez insister sur leur effroyable importance, la pratique des manœuvres abortives ; ici la société est armée et devrait agir ; c'est vraiment pitié de voir que de sottes Ligues se démènent comme diables en bénitier à l'idée que de jolies filles de music-halls montrent à qui ne demande pas mieux tout ce que le bon Dieu leur a donné, et ne se préoccupent pas de ces assassinats de pauvres bébés qui demanderaient mieux, eux ! D'ailleurs, si parquets et tribunaux n'étaient pas composés de tristes politiciens, il n'y aurait besoin d'aucune Ligue ; en trois mois on pourrait nettoyer la France de certains cinq ou six cents médecins, pharmaciens et sages-femmes, ça suffirait. Enfin il y a la stérilité involontaire, provenant de fâcheuses maladies vénériennes antérieures, qui me semble être la grande cause de notre faible natalité ; si le Français n'a qu'un ou deux enfants, c'est qu'au premier ou au second la jeune mère est hors de combat et ceci par la faute des conditions héréditaires ou d'infections contemporaines. D'où utilité d'un plan de campagne méthodique et œcuménique contre les grandes et petites sœurs ; nul ne protestera contre l'expulsion de celles-ci ! Et voilà ! tout cela est connu, archiconnu, mais nos hommes publics ont des soucis autrement importants, à la veille des élections ! Pourtant n'en déplaise à Deherme, la question est d'ordre d'hommes publics ; les nations ne vivent pas de morale, elles vivent de code pénal, et de code d'hygiène ; ce sont les civilisations qui vivent d'éthique, d'esthétique et de charitique religieuse, mais ce sont là, comme dirait Pascal, deux ordres d'idées différents.

§

L'ouvrage de M. Etienne Martin Saint-Léon sur les **Cartells et Trusts** traite d'une question toujours actuelle surtout en ce moment où paraît le magistral roman de Paul Adam : le Trust et, de plus en plus irritante : la concentration des capitaux. Toute la littérature socialiste roule sur le thème de la féodalité financière. Que faut-il en penser? M. Martin Saint-Léon apprécie très sévèrement l'œuvre des trusts, et sa merveilleuse connaissance de la matière donne une autorité particulière à son jugement. Il est certain qu'il y a en Amérique des abus intolérables de la part de ces associations, et que ces abus disparaîtraient si l'autorité fédérale des Etats-Unis surveillait de près les législations locales, ce que la Cour suprême permettrait assurément, et si les trusts étaient assujettis à une publicité plus complète, ce qui ne serait dans tous les cas nullement inconstitutionnel. Quant à l'existence des trusts eux-mêmes, il est peut-être excessif de la condamner. D'abord le consommateur n'en a pas trop souffert ; théoriquement, un trust qui monopolise une marchandise semble pouvoir la vendre au prix qu'il veut ; en fait, il a intérêt à ne pas

dépasser une certaine limite, et, de plus, fatalement il provoque les inventions scientifiques qui abaissent le prix de revient. Celui du sucre, quand il dominait le marché, de 1892 à 1898, vendait meilleur marché que les années suivantes où la concurrence s'établit. Au fond c'est la science, plus que la législation, qui est la grande défense du consommateur et du travail libre. Quant à la morale, certes, elle a voix au chapitre, mais tout ce que notre austère auteur dit contre le trust, il pourrait le dire contre le commerce en général, contre *l'auri sacra fames;* ce n'est pas le trust seul qui pousse à la corruption parlementaire, à la collusion des gens de loi, à l'âpreté de la lutte sur le marché économique, faudra-t-il en conclure que toute concurrence est mauvaise? Mieux vaudrait, ce qui n'est pas impossible, s'attaquer corps à corps aux juges prévaricateurs et aux politiciens corrompus et corruptibles. Quant à tirer argument contre les trusts, de ce que les collectivistes les considèrent comme leurs meilleurs alliés, ne nous frappons pas, ce n'est pas la première fois que ces messieurs se mettent le doigt dans l'œil.

Memento. — Jean Cruppi : *Pour l'expansion économique de la France; dix-neuf mois au ministère du commerce et de l'industrie,* P.-V. Stock. 3 fr. 50. Le ministère du Commerce devrait se spécifier : du Commerce extérieur et pourrait même devenir une simple direction de celui des Affaires étrangères; la marine marchande n'a d'importance que pour l'outre-mer, et les écoles de commerce ne sont utiles que pour l'étranger; bien entendu tous les consulats relèveraient de cette direction. — Jules Roche : *l'Impôt sur le revenu,* Flammarion, 3 fr. 50. On sait l'opposition que ce député a faite au projet Caillaux ; ce projet est par terre, mais rassurez-vous, bons contribuables, vos impôts n'en augmenteront pas moins ! —Comte d'Haussonville : *le Travail des femmes à domicile,* Bloud, 0 fr. 60, et Ludovic de Contenson : *Les Syndicats professionnels féminins,* Bloud, 0 fr. 60. Intéressants résumés de la situation économique actuelle des femmes : il est certain que si, par le moyen des syndicats, les femmes arrivaient à se faire mieux payer leur travail à domicile, ce serait l'idéal ; ni *sweating-system,* ni promiscuité d'atelier, ni paresse au foyer. — Jean de la Galine : *le Suffrage féminin en Angleterre et les suffragettes.* G. Roustan (sans prix). Peu à peu dans les pays de langue anglaise, le droit de vote est reconnu aux femmes, les Etats-Unis ont commencé, l'Angleterre suivra. En France, on le leur aurait déjà accordé, semble-t-il, si on ne craignait leur religiosité intime ; crainte excessive d'ailleurs ; l'action politique de la femme s'exercerait dans un sens assurément louable, et l'alcoolisme notamment aurait enfin chance d'être sérieusement combattu. — Fernand Dubief : *l'Apprentissage et l'Enseignement technique,* Giard, et Brière. Intérêt documentaire. — Th. Gautier : *Conférence sur un projet de transformation du collège de Condé-sur-Escaut,* Wattelez, imprimeur. Projet curieux. A partir de la 6e, toutes les classes auraient lieu le matin, de sorte que l'après-midi, le Collège pourrait recevoir les jeunes filles jusqu'à 4 ou 5 h. où les garçons reviendraient faire l'étude du soir. La consultation des

parents a donné 54 oui contre 25 non et 23 abstentions ; on a, dans ces conditions imprécises, maintenu le *statu quo ;* les parents ont sans doute hésité devant la perspective d'avoir leurs grands garçons sur le dos de midi à 5 h. ; qu'en faire ? Il y aurait d'autres combinaisons possibles pour des proviseurs initiatifs comme le conférencier. Pourquoi, par exemple, ne pas conduire les jeunes filles, sous la surveillance d'une maîtresse, à certains cours du collège ? Et pourquoi mieux encore ne pas remplacer le collège par une école pratique d'industrie et de commerce ? Condé-sur-Escaut n'a pas besoin de tant de bacheliers ! M. Jules de Gaultier devrait ici éclairer le bovarysme de ses cohabitants. Un établissement d'éducation secondaire par département serait très suffisant ; le lycée au chef-lieu, et partout ailleurs des écoles pratiques.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Duc de Montpensier : *La Ville au Bois dormant*, Plon, 15 fr. — Watler Tyndale : *L'Egypte d'hier et d'aujourd'hui*, Hachette, 20 fr. — Ivan de Schæck : *Promenade autour du Monde*, Plon, 10 fr. — Joseph Aynard : *Oxford et Cambridge*, collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 3, 50. — Capitaine d'Ollone : *La Chine novatrice et guerrière*, Armand Colin, 3,50.

Avec **la Ville au Bois dormant**, M. le duc de Montpensier raconte un voyage en automobile de Saïgon aux ruines célèbres d'Ang-Kor, sur la frontière du Siam et du Cambodge. Toutefois, il serait exagéré de dire que l'automobile emmenée servit continuellement de moyen de locomotion ; le pays en effet n'a pas de routes, — à peine des sentes pour les bêtes et les indigènes. La voiture dut être tirée à bras, poussée, remorquée par des buffles ou par des troupeaux de coolies réquisitionnés dans les villages ; elle traversa des régions boisées où le sentier lui-même est un mythe ; dut passer à travers les lianes, arrêtée encore par d'énormes troncs d'arbres qu'il fallut abattre ou couper ; franchir des ornières, des fossés, des marécages et des fleuves. C'est une gageure, ou dirait-on mieux dans le jargon à la mode, un *record ;* mais à moins de vouloir absolument se rompre le col, nous ne conseillerons à personne de recommencer cette équipée, car c'est bien le hasard qu'on en puisse revenir. Les voyageurs reprirent la route de Cochinchine par une pluie battante ; des trombes d'eau et de boue ; un de ces déluges que connaissent tous ceux qui ont fréquenté la région, et finalement, à Pnom-Penh, durent prendre le bateau pour regagner Saïgon ; le voyage avait duré vingt-huit jours. — Quant aux ruines d'Ang-Kor, qui furent le sujet de cette promenade aventureuse, elles sont trop sommairement décrites pour que nous puissions en parler. Elles remontent, croit-on, au VIIIe et au IXe siècle de l'ère de Çakya-Mouni, et forment un ensemble superbe. — M. le duc de Montpensier, en même temps qu'il contait les incidents multiples de la route, a dit

la curiosité des sites, la beauté et la richesse des forêts tropicales ; son volume, d'une écriture cursive, souvent amusant, toujours alerte et de joyeuse humeur, est d'une lecture attachante, et avec l'illustration nombreuse qui l'accompagne, donnant au moins une excellente idée des ruines visitées, c'est bien tout ce qu'on peut demander à un livre d'étrennes.

§

Le très beau volume de Walter Tyndale, **l'Egypte d'hier et d'aujourd'hui**, raconte les promenades d'un peintre surtout en quête de pittoresque et de couleur locale dans les rues du Caire ; c'est le fourmillement et le tohu-bohu du monde musulman, les mosquées innombrables de la ville, des tableaux de la rue, — et jusqu'au cortège de la mariée, que l'on transporte sur une balançoire suspendue entre deux chameaux ; des notations même d'histoire et de légende. Ensuite, l'auteur se trouve chargé par un musée d'Amérique de relever des bas-reliefs sur les temples de l'Egypte ancienne et s'embarque pour Thèbes — dont il ne reste guère aujourd'hui que des décombres. Dans la seconde partie du livre, il raconte longuement les péripéties de son exploration, les trouvailles souvent heureuses des chercheurs, — et aussi le truquage des marchands d'antiquités, dont la filouterie trouve bien à s'exercer avec la badauderie et l'ignorance des *snobs*. Mais M. Walter Tyndale a senti la beauté de l'art dans la vieille Egypte ; il a noté l'impression étrange d'écrasement que cause toujours la masse énorme des pyramides ; raconté en même temps les traditions encore vivaces de la légende chrétienne ou des récits hébraïques sur la terre des Pharaons, — où l'on continue à montrer le banc sur lequel se reposa la Sainte Famille : le puits où Joseph fut jeté par ses frères ; la montagne où Moïse s'entretint avec Dieu. — Enfin, ce livre, précieux déjà pour les impressions de l'auteur, vaut surtout par les reproductions de ses aquarelles ; avec le tirage en couleurs, qui fut particulièrement soigné par la librairie Hachette, nous avons enfin l'impression réelle des scènes et des édifices, et il suffit de mentionner dans la partie concernant l'Egypte arabe : les ruelles près de la *porte de Zuweleh*, ou dans le *quartier de Tulna, au Caire ;* le *Gardien du Harem ;* la *cour d'une maison ;* une *tombe de Cheik ;* une *église copte*, près d'Abydos ; une *école arabe ;* parmi les choses de l'Egypte antique, les reliefs colorés d'*Aahmès*, mère *de Hatsphahsu*, ou de *Senseneh, à Der el Barhi ;* les symboles de *Knum, Kepr et Ra*, dans la *tombe de Séti Ier*, ou les peintures murales de la *tombe de Nacht, à Thèbes ; Séti Ier offrant à Osiris* une *image de la Vérité*, ou *Isis allaitant Séti Ier*, bas-relief d'Abydos ; un bas-relief de la *chapelle de Shabaka à Karnak ;* une *statue de Sekhe*, la déesse à tête de

vache ; une *cour du Temple de Denderah*, etc. — C'est dire que l'Egypte d'hier et d'aujourd'hui est un beau livre d'art et mérite bien d'être conservé.

§

Quand les princes de Russie atteignent l'âge d'homme, il est d'usage, semble-t-il bien, de les envoyer en promenade sur de bons paquebots qui font à peu près le tour du globe ; ils se forment ainsi les idées et surtout évitent de faire des bêtises avec les petites femmes ; une personne de la suite se charge de rédiger un compte-rendu du voyage et au retour le publie avec cartes et reproductions phothographiques. — C'est la matière du volume que donne M. Ivan de Schæck. *Promenade autour du Monde avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie*. Les voyageurs, transportés à Port-Saïd, visitèrent les ruines de l'Egypte ancienne et les bazars du Caire ; gagnèrent Aden, puis Colombo (Ceylan) ; ensuite les Indes, où nous trouvons sur l'itinéraire : Tuticorin, Madras, Trichinopoly et le temple de Sri-Ragam ; Madras et les états du Nyzam ; Bombay, où l'on montre les célèbres tours du Silence, les crématoires hindous et les souterrains d'Elephanta (IX^e siècle) ; Baroda, Jeypore et Ambe ; la délicieuse Agra, Delhi et Bénarès. — De Calcutta le grand duc Boris gagna Pinang, Singapore ; le Siam et Bangkok ; la Cochinchine et le Tonkin, Hong-Kong, puis le Japon et acheva cette tournée en traversant le Pacifique et l'Amérique du Nord.

Je passe sur des récits de fêtes mondaines, — réceptions, dîners, chasses, où l'on massacre quantité de pauvres bêtes, ce qui est évidemment un divertissement princier, mais laisse en somme le bon public assez froid. — Je dois dire aussi que la civilisation des pays traversés est étudiée d'une façon plutôt rapide dans ce livre, et sans les connaissances spéciales qui rendraient une telle exploration surtout intéressante. — Il y a heureusement l'illustration, soigneusement choisie, et d'une grande beauté.

§

Oxford et Cambridge, de M. Joseph Aynard, est un des bons volumes de la collection des « Villes d'Art célèbres ». M. J. Aynard connaît bien son sujet et a surtout considéré l'importance des Universités en Angleterre, pays de traditions et qui seul pouvait offrir un ensemble de ce genre. — Il faut bien se représenter qu'il y a, aujourd'hui vingt-deux collèges à Oxford, possédant un revenu de dix millions ; et dix-huit à Cambridge qui en ont six ou sept. Des origines d'Oxford, sans doute, on sait peu de choses, si non que l'endroit (*Oxnaford*, le gué des bœufs) fut brûlé par les Normands de Scandinavie en 979, en 1002, en 1010 et en 1032 ; la cathédrale remonte, selon la tradition, à Ste Frideswyde, fille du roi Didan, et a

été maintes fois remaniée si l'art successif des siècles s'y accumule ; il y a même encore des églises fortifiées à Oxford, — St-Michael et St-Peter in the East, dont les tours et tourelles étaient utilisées pour la défense de la ville. Mais sa grande importance date de l'Université, qui remonte à la fin du XII[e] siècle. Son siège fut longtemps à l'église St-Marie la Vierge, dans High Street et ce sont les cloches de Ste-Marie qui sonnaient le tocsin lors des querelles des étudiants et des bourgeois. En 1349, on acheta une maison pour la vie en commun des Universitaires, et Baillol College, le plus ancien, date de 1260. Viennent ensuite Morton College (1264-1274) dont la bibliothèque du XIV[e] siècle a conservé de précieux aspects d'autrefois ; Exeter College (1314) ; Oriel College (1324) ; Queen's College (1341) ; tous très remaniés, mais qui gardent des parties très remarquables de constructions anciennes ; New College (1379-1386) ; le College de Magdalen, un des plus jolis coins d'Oxford avec sa chaire à prêcher extérieure comme la cathédrale de St-Lô, et où l'on chante chaque année, du haut de la tour, l'hymne qui, au 1[er] mai, salue le printemps ; — Magdalen plein de souvenirs, — où les étudiants vont rêver dans la promenade d'Addison, et l'un des endroits où l'on sent le mieux « la merveille que les siècles ont réalisée à Oxford, pour que quelques-uns y puissent travailler, et que tous y jouissent facilement de la vie », proclamant enfin que « les collègues ne sont pas là seulement pour donner l'instruction, mais *pour encourager la vie supérieure du pays sous toutes ses formes* » — Sans avoir l'enthousiasme de Guizot ou de Taine, on doit en effet rendre justice à l'admirable organisation de l'Angleterre ; elle cherche toujours à produire des hommes, non contente comme chez nous d'avoir des légions de fruits secs, qui ne savent que compter sur la fortune ou la situation de leurs parents.

Cambridge, plus sommairement traité, et sur lequel, d'ailleurs, je ne puis m'étendre davantage, offre de même des curiosités historiques et nombre de jolis détails d'architecture, — comme la tourelle d'escalier de Peterhouse ; l'intérieur de la chapelle à Jesus Collège ; le portail et les stalles admirables de King's Collège ; et il faut ajouter à Cambridge comme à Oxford, — dont la bibliothèque Bodléienne est justement célèbre, des œuvres d'art et des musées de premier ordre. Les églises et les collèges possèdent tous, en effet, des œuvres rares, parmi lesquelles on pourrait citer les vitraux de William Morris et Burne Jones à la cathédrale d'Oxford ; une tapisserie des Rois Mages des mêmes auteurs, à Exeter College ; les portraits d'Henri VIII, du cardinal Wolsey, de Ruskin, à Christchurch ; ceux d'Elisabeth et de Charles I[er] à Jesus College (Oxford) ; le Cromwell de Sidney Sussex College (Cambridge), — A noter que le style ogival fut en usage en Angleterre jusqu'au XVII[e] siècle ; plusieurs des collèges gothiques

d'Oxford datent de cette époque. — Le livre de M. J. Aynard donne enfin de précieux détails sur les mœurs des Universités au moyen âge ; les rixes étaient innombrables et il fallut, « dès le XIIIe siècle, défendre aux étudiants de porter des armes ; de danser dans les églises ou sur les places en portant des masques et des guirlandes de fleurs autour du visage ». Au XVIIe siècle enfin, les Collèges tombent dans l'ivrognerie, et l'amiral hollandais Tromps, « graisseux et ivrogne », reçu solennellement à Oxford, put déclarer ensuite qu'il « n'avait jamais été aussi saoûl depuis qu'il était en Angleterre ».

§

Je regrette de n'avoir pas présenté encore le livre très remarquable du capitaine d'Ollone sur **la Chine novatrice et guerrière** qui constitue une étude attentive et sur laquelle on ne saurait trop appeler l'attention. C'est un livre d'observation, de réflexion et de bon sens. La Chine, en effet, est loin de rester stationnaire, comme on le croit trop facilement; elle évolue et se transforme comme nos états d'Europe, — son histoire si mouvementée, et que si peu des nôtres ont pris soin d'approfondir, est là du reste pour l'attester les révolutions, les conquêtes, la marche des idées s'y retrouvent à chaque page. On sait ainsi que la capitale de l'Empire a été déplacée cinquante-cinq fois. Pékin, la dernière en titre, ne date que de la conquête mandchoue, — la dynastie conquérante, qui seule a intérêt à maintenir l'état stationnaire de la Chine. La force des choses, toutefois, la pousse en avant. L'Empire du Milieu adopte notre armement, notre organisation militaire, forme ses régiments à l'imitation des nôtres, — puisque la seule supériorité qu'il nous reconnaisse ne sort pas du domaine militaire. L'Asie a toujours été le réservoir immense d'hommes d'où sont sorties les invasions. Le jour où la Chine innombrable sera prête à se servir de nos armes et à se mettre en route pour l'Occident, on comprendra combien furent coupables ceux qui se firent un jeu de l'instruire, de l'éduquer, de lui mettre entre les mains nos fusils et nos canons pour le profit de leur petit négoce. Heureux alors si les Jaunes se contentent de nous mettre hors de chez eux, — car on n'a rien inventé encore qui puisse garantir de l'invasion des sauterelles.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Pierre Avigdor : *L'Union libre ? D'où venons-nous? Où allons nous ?* A. Pedone, éditeur, Paris. — Léon Poinsard : *La Propriété artistique et littéraire*, Répertoire alphabétique, 9 fr., Librairie générale de droit et de jurisprudence, 20, rue Soufflot, Paris.

M. Pierre Avigdor, avocat à la Cour d'appel de Paris, dans son ouvrage : **l'Union libre ?** étudie « la crise du mariage ». Cette

étude a pour premier mérite d'être consciencieuse et complète. Suivant une méthode excellente, l'auteur commence par faire une longue et minutieuse incursion dans le passé ; il y cherche ce qu'était le mariage depuis l'organisation de la société primitive jusqu'à l'Eglise catholique, en passant par les Hindous, les Hébreux, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Chinois, les Japonais, les Mahométans, etc... Puis il oppose les deux théories de l'indissolubilité du mariage et de l'Union libre. Sa conclusion est que la vérité se trouve entre ces deux opinions extrêmes.

M. Pierre Avigdor fait surtout le procès de l'Union libre. Pour lui « le mariage est nécessaire à l'humanité, et, loin de le détruire, on doit le fortifier en l'assainissant ».

Nous ne croyons pas, dit-il, que l'union libre soit l'union de l'avenir, car il serait contraire au progrès, contraire à la marche incessante de l'humanité vers un idéal de justice et de liberté, d'adopter un état de choses où ne seraient plus sauvegardés les intérêts des faibles, où les passions s'entrechoqueraient avec véhémence, broyant les moins forts, les moins aptes, les timides, les craintifs, au profit des brutaux, des méchants, des inconscients, des lovelaces... Quel serait l'épanouissement de la personne humaine dans une société qui sacrifierait l'édifice moral à la satisfaction des passions sensuelles? Quelle supériorité aurait alors l'être humain sur le pithécanthrope des cavernes, qui par instinct protégeait sa compagne et ses petits contre le gorille? Cet instinct survivrait sans doute, parce qu'il est la condition inéluctable de la conservation de l'espèce, mais chez combien d'êtres ne serait-il pas dominé par les passions violentes?

Nous ne croyons pas à l'établissement de l'union libre, en définitive, parce que l'humanité ne saurait faillir à sa tâche, qui est, au milieu des vices, des crimes, des horreurs, de poursuivre un idéal de bonté, de beauté et de justice.

C'est le réquisitoire habituel, arrangement habile et éloquent d'affirmations, mais ne prouvant rien, comme d'ailleurs la plupart des réquisitoires. A cet égard, il est intéressant de rapprocher le réquisitoire que M. Max Nordau dresse contre le mariage, en faveur de l'Union libre.

Le mariage est devenu un arrangement matériel où il reste aussi peu de place pour l'amour que dans le contrat de deux capitalistes entreprenant ensemble une affaire. Le mariage continue à avoir pour prétexte la conservation de l'espèce ; il suppose théoriquement l'attraction réciproque de deux individus de sexe différent ; mais, dans le fait, le mariage n'est pas conclu en vue de la génération future, il l'est seulement en vue de l'intérêt personnel des individus qui contractent l'union. Le mariage moderne, particulièrement dans les classes dites supérieures, manque de toute consécration morale et, par suite, de toute raison d'être anthropologique... On se marie pour se créer une nouvelle situation de fortune, pour s'assurer un chez-soi plus appréciable, pour pouvoir prendre et soutenir un rang social, pour jouir des privilèges et des libertés que la société refuse aux femmes céli-

bataires et accorde à celles qui sont mariées. En se mariant, on songe à tout : au salon et à la cuisine, à la promenade et aux bains de mer, à la salle de bal et à la salle à manger; il n 'y a qu'une chose à laquelle on ne songe pas, la seule essentielle : la chambre à coucher, ce sanctuaire d'où doit sortir l'avenir de la famille, du peuple, de l'humanité. La décadence et la ruine ne doivent-elles pas être le lot des peuples dans les mariages desquels triomphe l'égoïsme des époux et où l'enfant est un hasard non désiré, au meilleur cas indifférent, une conséquence difficile à éviter, mais complètement accessoire ?

A cela, M. Pierre Avigdor, invoquant l'autorité de M. Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française, répond que « nous souf- « frons d'un mal très particulier, très douloureux et très dangereux: « le mal de calomnie » ; que nous nous plaisons à calomnier le mariage, et surtout les gens mariés.

Cependant, dans le tableau de M. Max Nordau, il y a plus de vérité que d'exagération ; et il me semble qu'au contraire c'est l'Union libre qui, généralement, est calomniée. En effet, pour M. Pierre Avigdor, comme pour beaucoup d'autres, l'Union libre a exclusivement pour base le caprice sensuel. Son but unique est la satisfaction du désir sexuel; elle se dénoue dès que ce désir est satisfait. Ainsi l'Union libre représente la débauche, la liberté donnée à toutes les fantaisies, à tous les excès, à tous les vices ; et, dans ces conditions, il devient très facile d'en faire le procès.

Lorsqu'on veut discuter sérieusement les mérites et les défauts de l'Union libre, l'opposer au mariage, il faut avoir la loyauté de prendre des éléments de discussion choisis au même degré, et, en face d'un mariage honnête, placer une Union libre honnête.

M. Naquet a parfaitement défini l'Union libre : « l'abandon de toutes les formalités administratives et de toutes les entraves judiciaires qui obstruent à cette heure les portes d'entrée et de sortie du mariage. » Ceci n'a rien de commun avec « la noce », comme beaucoup le croient, ou affectent de le croire.

L'Union libre étant ainsi considérée, tous les réquisitoires dressés contre elle s'écroulent, et les arguments destinés à défendre le mariage restent pour ainsi dire sans portée.

« Le mariage, dit-on, est une institution nécessaire parce qu'il « protège la femme et les enfants ; si vous le supprimez, que devien- « dront ces êtres faibles? l'homme les abandonnera puisque aucun « frein ne le retiendra sur la pente de ses passions. » Je voudrais bien savoir comment la loi civile peut être ce frein salutaire et protecteur. Certes, le mariage religieux pratiqué par un croyant constitue une règle puissante. Tant que celui qui l'a contracté conserve la Foi, il est retenu dans son devoir par la crainte d'enfreindre la loi religieuse à laquelle son âme est étroitement soumise. Mais le mariage,

simple contrat civil, est sans sanction. Ce n'est point une protection ; *c'est le mensonge de la protection.*

Si l'homme manque à ses devoirs vis-à-vis de sa femme, s'il l'abandonne, quelle arme la loi met-elle entre les mains de celle-ci? Aucune. Pardon: le divorce, qui permet à cette malheureuse d'être une « légalement abandonnée » et libère le mari de tout scrupule, puisqu'il est en règle avec la loi qui le délivre des obligations qu'elle lui avait précédemment imposées.

Il y aura des dommages-intérêts? D'abord pour les obtenir en cas d'abandon, il n'est point nécessaire qu'une femme soit mariée. Ensuite, sauf de rares exceptions, ces condamnations restent sans effet, le mari prenant l'élémentaire précaution de se rendre, en apparence, insolvable.

Le mariage est sans sanction efficace; il ne fournit pas le moyen de retenir celui qui veut en sortir, ni de l'obliger à accomplir ses devoirs.

M. Paul Hervieu, dans *les Tenailles*, s'était imaginé que le mari pouvait faire appréhender par les gendarmes et ramener au domicile conjugal la femme qui en était partie. Ce droit n'existe pas, et il ne conduirait qu'à des résultats ridicules; car, à moins d'autoriser la séquestration, comment empêcher la femme de repartir aussitôt?

On ne peut pas plus forcer un époux à rester auprès de l'autre qu'on ne peut l'obliger à l'Amour, comme le réclamait le même M. Paul Hervieu dans une proposition qui souleva l'enthousiasme des imbéciles.

— Et la Conscience? s'écrient les défenseurs du mariage, qu'en faites-vous? N'est-elle point, comme la foi religieuse, capable de retenir dans le devoir l'époux qui a promis la fidélité et l'assistance?

Evidemment, mais ce n'est point la formalité administrative du mariage qui crée cette conscience ou l'éveille. L'honnête homme qui a donné sa parole à une femme, librement, est lié vis-à-vis de sa conscience tout autant que s'il avait pris pour témoin de son engagement un maire décoré d'une écharpe. Il est même plus définitivement lié, car personne ne peut le relever de sa parole. Au contraire, l'homme qui se marie demande à la loi de transformer sa parole en un contrat légal. C'est par la loi qu'il est lié; il pourra lui demander de le délier.

Le mariage civil actuel ne protège personne, et il n'apparaît pas qu'il soit la sauvegarde de l'Ordre et de la Morale. Son utilité évidente est de donner satisfaction à certains préjugés, et aussi d'apporter le respect à des personnes et à des actes qui, sans lui, ne rencontreraient que le mépris. Car, même pour ceux qui ne voient en lui qu'un contrat civil, il a conservé la vertu purificatrice d'un sacrement.

L'homme qui prend l'argent de sa maîtresse est tenu pour misérable; le mari qui vole sa femme n'offense pas la morale des honnêtes gens. Le monde se détourne de la femme qui vit honnêtement, mais librement, avec un amant; il accueille avec respect la vieille hétaïre devenue assez riche pour s'offrir un mari, ainsi que la femme mariée, célèbre dans la chronique scandaleuse.

On répond que ces indulgences sont pour défendre l'institution. Il faut bien encourager les gens à se marier et décourager ceux qui prétendent vivre librement.

Ce n'est point fortifier une institution que de la faire servir au mensonge et à l'hypocrisie. Si le mariage devient un pavillon couvrant trop de turpitudes, les honnêtes gens ne voudront plus le porter.

§

L'ouvrage de M. Léon Poinsard : **la Propriété artistique et littéraire**. est appelé à rendre les plus grands services, non seulement aux jurisconsultes, mais encore aux artistes, aux écrivains, à tous ceux qu'intéresse la propriété intellectuelle. L'auteur, en sa qualité de sous-directeur des bureaux internationaux de la propriété intellectuelle et industrielle à Berne, avait à sa disposition la documentation la plus complète. Il en a heureusement tiré profit. Ce n'est point un traité qu'a écrit M. Léon Poinsard, mais un ouvrage essentiellement pratique où, sans être initié aux études du droit, il est facile de trouver immédiatement le renseignement désiré. La tâche était difficile, car, comme le remarque justement l'auteur dans son avertissement, les questions soulevées par les rapports des écrivains, des artistes, avec les traducteurs, éditeurs, entrepreneurs de spectacles, musiciens, de tous les pays — sont de plus en plus nombreuses ; chaque jour en amène une nouvelle. Pour rassembler ces renseignements d'une façon pratique, M. Léon Poinsard a adopté la forme du répertoire alphabétique. Ainsi, très rapidement, en se reportant à trois ou quatre mots, on trouve la solution des questions les plus complexes.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Revue bleue : le journal d'Emerson. — *La Revue du Temps présent :* une lettre inédite de Louis XVI ; un poème de scribinette. — *La Femme contemporaine :* une scribinette en juge une autre. — *La Nouvelle Revue française :* souvenirs de Mme Marguerite Audoux sur Charles-Louis Philippe. — Memento.

La **Revue bleue** a commencé, le 22 janvier, la publication du *Journal d'Emerson*, entre les années 1820 et 1832. Les admirateurs du grand Américain trouveront dans ces pages nouvelles des motifs de s'attacher davantage à sa pensée. Elle a parfois des rencontres impressionnantes. Ainsi de ce passage qui fait songer à la théorie fameuse de Stendhal :

CRISTALLISATION

1832. — Il y a dans l'esprit un procédé tout à fait analogue à celui du règne minéral. Je pense à un fait particulier d'une beauté et d'un intérêt spéciaux. En y pensant, je me trouve amené à bien d'autres pensées, qui se montrent, partiellement d'abord, plus complètement ensuite. Je ne vois pas d'ordre en leur multitude. Si je veux les présenter à autrui, je ne sais pas où commencer. Il n'y a pas de méthode. Laissez vos pensées, puis les reprenez. Apprivoisez-les dans votre esprit, ne leur imposez pas d'arrangement trop hâtif et vous les verrez bientôt s'organiser d'elles-mêmes. L'ordre qu'elles prennent est divin, c'est l'architecture de Dieu.

C'est encore Emerson qui écrit, au moment de ses luttes avec l'église dont il était ministre :

Ce qu'il y a d'autorité dans la religion, c'est justement cela que n'anime point l'esprit.

Il n'était plus pasteur, depuis le 9 septembre 1832. Le 14 octobre suivant, il notait, dans son journal, cette belle page :

La lumière intérieure. — La grande difficulté, c'est que les hommes n'ont pas une assez haute idée d'eux-mêmes, ne considèrent pas suffisamment ce qu'ils sacrifient, quand ils suivent en troupeau ou pourvoient à leur établissement. Ils ne savent pas combien divin est l'homme. Je vous entends dire : un tel a une trop haute idée de lui-même. Hélas ! « un tel » est un parfait ignorant. Il tâtonne encore dans les ténèbres extérieures, dans la pénombre de lui-même, il n'a pas aperçu sa lumière intérieure.

...*Chaque homme doit apprendre de façon différente.* Combien l'on sacrifie à l'imitation ! Nos meilleurs amis peuvent être nos pires ennemis. Un homme devrait apprendre à découvrir et entretenir cette lumière qui, du dedans de lui-même, brille à travers son esprit, plus qu'au dehors la splendeur entière du firmament. Il congédie pourtant sans attention ses pensées originales à cause même de leur originalité. Le temps viendra où il subordonnera toute connaissance acquise à cette sagesse spontanée et attendra cette clarté plus impatiemment que d'autres, le matin. Car c'est là le principe de toute connaissance. De là, l'importance de l'éducation personnelle...; toute éducation est nulle sans elle.

Un homme doit s'enseigner lui-même, car son créateur seul peut l'instruire de ce qu'il y a de meilleur en lui. Cela, nul ne le connaît ni ne peut le connaître, avant que l'intéressé l'ait révélé.

Où est le maître capable d'instruire Shakespeare ?

Où est le maître de Franklin, Washington, Bacon ou Newton ? Tout grand homme est unique. Le Scipionisme de Scipion est cette partie de lui-même qu'il ne pouvait précisément pas emprunter. C'est par lui-même, que tout homme arrive aux conclusions communes avec le plus de conviction...

L'imitation peut être jolie, comique, populaire, elle n'est jamais grande. Bonaparte mimait Thémistocle. Si quelqu'un peut me dire quel est celui que le grand homme imite, dans la crise originale du grand acte qu'il accomplit, quel était celui qu'imitaient... Falkland, Scipion, Aristide, Phocion,

Fox, ou Lafayette, à celui-là je dirai à mon tour : quel autre peut l'enseigner que lui-même? Un homme doit savoir embrasser la vérité, ou ne jamais la connaître, qu'être reconnaissant de peu est le moyen de recevoir davantage. Il faut qu'il s'affranchisse de combien de sottise et de mal. Il faut qu'il apprenne, comme le Perse, à dire la vérité.

§

La Revue du Temps présent (2 février) tient de M. Jacques de La Faye une lettre inédite de Louis XVI à Mme de Polignac.

Cette lettre, datée de quatre jours avant la fête de la Fédération, — du 10 juillet 1790, — est un savoureux document pour quiconque s'intéresse encore à la psychologie du monarque :

...Il est bien triste de ne pouvoir correspondre ensemble qu'avec bien de la peine et de loin en loin. Nous avons esté passer plusieurs fois quelques jours à la campagne, plus à portée de prendre l'air et de nous promener davantage. Cela nous a fait du bien physiquement à la santé, dans cette quinzaine. Nous sommes trois qui nous soions purgés, cela chasse les humeurs qui ne s'amassent que trop aisément par le temps qui court. Si vous conservez quelques inquiétudes pour une époque très prochaine, j'espère pouvoir vous dire, Madame, de vous rassurer, non pas que tout s'y passera d'une manière agréable, mais qu'il n'y a pas à craindre toutes les folies qu'on pouvait appréhender, les arrivants montrent d'assez bonnes dispositions, et tout n'est pas perdu. J'espère qu'à présent vous avez trouvé une compagne, vous l'avez toujours aimée, et j'espère qu'elle vous fera du bien à votre santé et à la tranquillité de votre âme. C'est une charmante vie que celle de la campagne, lorsqu'on y est à son aise, avec ses amies ; hélas! dans celle d'où je viens, je n'ai pas trouvé les déjeuners dans le salon du bout de la galerie. Bonsoir, Madame la duchesse, je sens que les souvenirs me font faire du noir. Quelque part que vous soyez, je compte que vous ne douterez jamais de tous mes sentiments pour vous. Ne sachant où vous adresser au juste ma lettre, je prie M. de Bombelles de vous la faire tenir.

Est-ce assez enfantin?

§

La même revue donne des vers signés Marguerite Henry-Rosier. Ils sont d'une autochtone scribinette et, pour cela, méritent qu'on en cite quelques-uns, dessous leur titre :

SOLEIL!

Soleil, vous allez donc encore ce matin
Eveiller ma demeure,
Danser sur la prairie et jouer sur le thym,
Rire lorsque je pleure.

Votre cortège d'or éblouira l'azur
Et les montagnes blanches;
Je vous verrai monter et, du haut du ciel pur,
Luire à travers les branches.

Vous vous assoupirez dans le verger tiédi,
Vers dix heures sur l'herbe,
Et vous serez debout sur le monde à midi
Insolent et superbe.

Suivent beaucoup de quatrains. Ils sont de la même encre pâle et aboutissent à celui-ci :

Je souffre. J'ai besoin d'oublier aujourd'hui
Le bel azur où danse
Votre ivresse et, parmi la lumière et le fruit,
La fatale espérance.

L'aimable, dans ce petit jeu de versification très anodin, c'est ce ton de politesse, à l'égard du soleil. On le nomme. On le flanque, à droite, d'un point d'exclamation pareil à une hallebarde. Epuisée de ce grand trait héroïque, la scribinette n'ose même plus tutoyer l'astre : elle lui brode tout simplement des pantoufles... car, ne vous y trompez pas... écrire, c'est quelquefois broder des pantoufles... ça fait aussi peu de bruit... on y met douze pieds... parfois treize, par prodigalité... C'est gentil... très gentil...

§

La même signature : Marguerite Henry-Rosier, figure dessous une étude de « l'œuvre de Mme Lucie Félix-Faure-Goyau » que publie **la Femme contemporaine** (février). La même encre pâle dont on usa pour chanter le soleil, on l'employa pour formuler ces inquiétantes énigmes :

Ces livres ont le charme de la forêt dantesque. Tout y est d'abord mystérieux et sacré. Mais bientôt l'ombre s'illumine et d'idéales figures nous sourient.

Poésie, noblesse, suavité : voilà l'atmosphère que nous allons respirer. Il ne faut point chercher ici les passions humaines et les clameurs de la vie ; mais des âmes chantent et des effluves d'âmes nous enveloppent : c'est le royaume des âmes. Mme Lucie Félix-Faure-Goyau aime de préférence les plus recueillies et les plus oubliées ; celles qui ont vécu, en profondeur, et qui, dans l'humanité, portent l'auréole d'une gloire intérieure. Les plus poètes aussi ; celles qui eurent dans leur vie un rayonnement et une ivresse, une étincelle de ce génie qui rend la destinée magnifique. En vérité, quel événement éclatant aurait l'attrait d'un drame spirituel ; quelle action terrestre vaudrait la marche d'une conscience et le battement d'un cœur?

Plus loin, dans l'intention de louer avec sublime son modèle, notre scribinette écrira :

Ses livres, après qu'on les a lus, laissent dans le silence un prolongement d'infini.

Qu'est-ce que peut bien signifier cette constatation ?

Et ce jugement-ci, en faut-il conclure que les ouvrages de Mme Lucie Félix-Faure-Goyau n'expriment pas grand'chose ?

C'est l'impression de ces livres qui sont exprimés à voix basse et ne nous ont parlé que de noblesse et de silence.

Et encore :

De ces pages lues dans le silence, il nous reste une dignité acquise dans l'approche des âmes et l'atmosphère de Dieu ; c'est tout au fond de nous, une harmonie qui demeure, comme le souvenir d'une conversation sublime au crépuscule, avec un ami.

On pourrait citer tout l'article, tout ! Et dire que les scribinettes continueront sur ce mode, avec génie ! Car elles ont toutes du génie : cela fait partie de leur écritoire. Mais qu'on leur fasse donc hommage, à toutes, des palmes académiques, et qu'elles se bornent à ces « conversations sublimes » dont il est question plus haut !

Enfin, la dépopulation, Mesdames, n'effraie donc que les économistes ? Quelle responsabilité n'encourez-vous pas ? La France attend de ses filles les fruits d'une fécondité moins vaine.

§

La Nouvelle Revue Française consacre pieusement son numéro du 15 février à Charles-Louis Philippe.

MM. Paul Claudel, Michel Arnauld, Marcel Ray, Régis Gignoux, Emile Guillaumin, Mmes la comtesse de Noailles et Marguerite Audoux contribuent, par de belles pages, à la célébration de ce malheureux et grand écrivain.

Les « Souvenirs » de Mme Marguerite Audoux sont émouvants, d'avoir été écrits avec foi, sans recherche, sous l'influence d'une émotion douloureuse :

Le jour même où *Bubu de Montparnasse* parut en librairie, Berthe Méténier écrivait à Charles-Louis Philippe : « Vous seul pouvez avoir pitié de moi. J'ai confiance en vous. Sauvez-moi. Je serai demain à deux heures derrière l'église Saint-Leu. »

Philippe aurait voulu que demain fût tout de suite. Depuis deux ans, il était sans nouvelles de Berthe Méténier, et si elle l'appelait ainsi, c'est qu'elle courait un danger. Il ne pouvait rester tranquille en attendant demain. Il alla prévenir ses deux plus proches amis, Charles et Michel. Il était dans une grande inquiétude. Il disait : — « Songez donc, d'ici à demain il y a encore une nuit à passer, et une nuit pour une fille publique, c'est toute une vie. »

Le lendemain, il fut bien avant deux heures derrière l'église Saint-Leu. Berthe Méténier arriva par la rue de la Grande-Truanderie, et tout en regardant à droite et à gauche d'un air peureux elle expliqua qu'elle avait quitté Bubu, qu'elle ne pouvait plus faire ce métier-là, qu'elle en était lasse à en mourir, qu'elle avait essayé plusieurs fois de retourner à l'atelier, mais que

Bubu avait toujours su la retrouver. Alors, elle avait pensé au seul homme qui s'était montré bon et pitoyable pour elle. Elle voulait quitter Paris, s'en aller n'importe où, et elle suppliait Charles-Louis Philippe de l'aider et de la conseiller.

Il la ramena dans un petit café de la rue Vavin, où l'attendaient ses amis. Il la fit passer devant lui en la prenant aux épaules, et comme s'il eût exposé au regard de ses amis une chose infiniment précieuse, il dit, moitié riant et moitié grave :

— Voilà une femme que je vais sauver.

. . . . . .

Un jour d'automne, il apprit que Marie était partie avec un homme riche. Les plis soucieux qu'il avait au front se creusèrent davantage. A chaque instant il ouvrait la bouche pour respirer, on eût dit qu'une chose énorme, et que personne ne voyait, cherchait à lui écraser la poitrine. Il disait à la couturière :

— Quand j'étais tout petit, je la connaissais déjà. Elle était dans tous mes rêves avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Il mettait une chaise devant la fenêtre comme si Marie allait s'asseoir dessus tout à l'heure, et il disait avec un froncement douloureux du front :

— Il faut qu'elle revienne.

. . . . . .

Le « Père Perdrix » parut cette année-là, et l'année suivante ce fut « Marie Donadieu ». Contre son habitude, il n'avait pas lu un à un les chapitres à ses amis. « J'ai fait une Marie Donadieu que vous ne connaissez pas, » disait-il.

Quelques jours avant la publication du livre, il dit à la couturière :

— Il me vient des idées comme aux bonnes femmes de chez nous. J'ai le pressentiment que Marie Donadieu me donnera de ses nouvelles, le jour où mon livre paraîtra.

Et comme elle riait, il eut un geste d'inquiétude en lui disant :

— Ne rions pas de ces choses-là. Nous ne connaissons rien des forces qui sont autour de nous.

Et le jour même où parut le livre, ainsi que l'avait fait Berthe Méténier quatre ans plus tôt, Marie Donadieu écrivit à Charles-Louis Philippe, après deux ans d'absence, pour lui demander aide et protection.

Memento. — *Les Actes des Poètes* (février) : Poèmes de MM. J. Ryeul, R. Dévigne, C. Schuwer, P. Couturier, R. Bizet, A. Jean.

La Revue du mois (10 février) : M. Jean Duclaux : « Les Lois de la Chimie. » M. D. Parodi : « Les Tendances de la philosophie en France. »

Les Marches de l'Est (n° 4) : « Paul Verlaine en Ardennes », par M. Th. Braun. « Le Souvenir de Ch. Demange », par E. Faguet.

La Revue (15 février) : Réponses à une enquête sur « Ce qu'est la peur ». — « Les Quarante Immortels, sonnets par un désillusionné ».

Le Feu (1er février) : Réponses à une enquête sur le Félibrige. Voici celle de M. Maurice Barrès :

« Je n'écarterai jamais une occasion d'exprimer mon attachement, mon amour, mon respect, ma piété pour Mistral et son œuvre si noble, aisée, féconde et faiseuse de calme.

« Quant au surplus de votre questionnaire, faites-moi grâce. »

Voici la réponse de M. Péladan :

« MISTRAL + MISTRAL = FELIBRIGE

FELIBRIGE — MISTRAL = O »

Le Correspondant (10 février) : « Les Inondations », par M. F. Marre.

La Revue de Paris (15 février) : « Beethoven, musicien de la Révolution », par M. Julien Tiersot. — « Les Etoiles filantes », par M. L. Houllevigue.

La Nouvelle Revue (15 février) — « La Belgique nouvelle », par M. H. Charriaut. — « Légende de Faust », par M. Laurent Tailhade.

La Phalange (20 février) : Remarques sur la fécondité littéraire par M. Paul Adam. — « Humoresque », poème par M. Tristan Klingsor.

La Grande Revue (10 février) : « Baudelaire, les femmes, l'amour », par MM. A. Séché et Bertaut.

La Revue critique (25 janvier) : « Paris en juillet 1789 », par le Dr Ribgy.

L'Amitié de France (février-mars-avril) : « Maine de Biran, sa vie, son évolution », par M. J. Durand.

Arlequin (février) : De M. G. Batault : « La Vie de l'art et l'impuissance de la tradition ». — Poèmes de M. Guy-Charles Cros. — « Les idées de 1848 », par M. André Lebey.

L'Ile sonnante (5 février) : — Poèmes de MM. André Salmon, M. Martinet, Louis Payen.

Revue pour les Français (25 février) : « Le Sentiment de la nationalité en Pologne », par MM. Marius-Ary Leblond.

Le Spectateur (février) : Très intéressant numéro où M. René Martin-Guelliot traite « Du recours de la compétence professionnelle », M. L. Dugas, d'« Un essai de Cosmodicée », d'après les « Contes pour les métaphysiciens » de M. L. Prat. Enfin, il faut lire aussi l'étude originale de M. H. Gervaiseau : « Les Paysans dans les affaires. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Kléber et Bonaparte (*La Dépêche*, 27 février). — Sur M. Rostand (*L'Eclair*, 2 février).

Dans un précédent voyage en Egypte, M. Octave Uzanne avait eu l'occasion de feuilleter la copie d'un *Carnet* du général Kléber, dont l'original, inconnu des historiens, d'ailleurs, est à Paris. N'ayant pu, détourné par d'autres soins, aller s'enfermer aux archives de la guerre, il a profité d'un nouveau séjour au Caire pour entreprendre une nouvelle lecture de la copie. L'attrait de ces cahiers, ce sont les notes qui visent ou concernent directement Bonaparte, comme on peut s'en rendre compte par l'article que leur heureux découvreur publie dans **la Dépêche**, où il en donne de nombreuses citations :

Ce sont des documents désordonnés, souvent incohérents, des fragments,

des pensées, des sortes de scolies incorrectes, des boutades, des mots sans suite indiquant qu'ils étaient campés là pour évoquer dans la mémoire une thèse à soutenir, une conversation entendue, des opinions, des déboires ou des dégoûts à formuler. Ainsi, on lit, au milieu d'une page, ces trois mots tracés d'une écriture véhémente : « *Flagornerie, Délations, Espionnages.* » Ailleurs : « *Conversation sur le cocuage.* » D'autre part encore : « Un Ciron disparaissant du système de l'Univers fait moins de sensation encore que ne fit la mort du général Dommartin. »

En d'autres pages on rencontre des conversations résumées entre Kléber et Caffarelli, des fragments d'épîtres adressés au docteur Vivot, datés de Toulon an VI, des résumés historiques, des récits synthétiques d'actes de guerre à Damiette ou Saint-Jean-d'Acre. Le plus souvent des alinéas numérotés expriment des vues d'historien pamphlétaire, se résumant en conclusions noyées dans un grand blanc de feuillets. Exemple, au sortir de longues dissertations sur le gouvernement, ces lignes isolées dans le plein milieu d'une page : « Il ne faut qu'un homme pour changer la face d'un Etat ; cet homme ne manque presque jamais : ce sont ceux qui gouvernent qui ne savent pas le découvrir. » Puis ces cris révélateurs des soucis qui assombrissaient nos soldats en Egypte : « *Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons. Que de faibles ressorts font d'illustres destinées !* »

Ces derniers mots visent Bonaparte, qui semble avoir été la bête noire de Kléber. Lisez plutôt dans les lignes successives que je viens de choisir et de copier les traits que le commandant de l'expédition française en Egypte décoche au futur premier consul :

« Il ne veut point de maître, mais je prévois très bien qu'un jour *il voudra l'être.* »

« Turenne a acquis la gloire parce qu'il combattit contre Montecuculi, le plus grand général du siècle. B... (Bonaparte) a obtenu sa célébrité en combattant contre tout ce que la Maison d'Autriche avait de généraux imbéciles. »

« Il (Bonaparte) est ainsi que tous les hommes ; dans le malheur, docile et traitable. Dans la fortune, un peu moins praticable. *Est-il aimé ?* Comment le serait-il ? Il n'aime personne. Il croit y suppléer en se formant des créatures par des avancements et des présents. »

« *Est-il méchant ?* Non. Mais c'est parce que les vices viennent d'âneries et qu'il n'est point un âne. Il ne *sait ni organiser, ni administrer* et pourtant, voulant tout faire, il organise et administre. De là des désordres, des gaspillages en tous genres ; de là le dénuement absolu, la misère au milieu de l'abondance. »

« Il est des hommes qu'il ne faut juger que d'après les résultats. Ils perdraient tout si on scrutait leur conduite dans les moyens d'y parvenir. *Bonaparte est de ce nombre.* »

« Il prend (Bonaparte), dit-il, sur son compte toutes les fautes commises devant Acre. Il ne saurait s'en dispenser. Jamais de plan fixe ; tout va par bonds et par sauts, le jour règle les affaires du jour. Il prétend croire à la fatalité. »

« *Quelle est donc sa grande qualité ?* car enfin c'est un homme extraordinaire. Cette qualité, c'est d'oser, d'oser encore et, dans cet art, il va jusqu'au-delà de la témérité. »

Toutes ces *notes bonapartophobes* sont tracées d'une plume acerbe, orthographiées à la diable, à la façon irrégulière du temps, mais sans autres ratures ou ajoutés que lorsqu'intervient le nom de *Bonaparte*, souvent indiqué par un grand *B* et quelquefois remis au crayon.

« Un jour, Bonaparte, dans son imprudente présomption, me parla des revers auxquels il devait s'attendre, des succès qu'il espérait encore après la désastreuse bataille navale d'Aboukir et il me dit : *Pour moi qui joue « avec l'histoire,* je puis *calculer* plus froidement qu'un autre ces sortes « d'événements. » Mais (ajoute Kléber) jouer avec l'histoire, c'est, me semble-t-il, se jouer des événements mêmes. Or, se jouer de tels événements, c'est se jouer de la vie des hommes, des fortunes publiques et particulières, du bonheur et de la prospérité de la patrie. Est-ce là ce que le héros prétendait me faire entendre ? Je l'ignore. Je l'aurais compris s'il m'avait dit : « Je ne vis, je n'agis que pour remplir de mon nom des pages de l'histoire. « La célébrité est le seul objet que je poursuis; tout le reste n'est pour « moi qu'un jargon vide de sens. »

« Quoi qu'il en soit, observe le général en terminant cette note, je fus tellement frappé de cet impertinent raisonnement qu'un mouvement involontaire d'indignation m'échappa et lui fit subitement changer de ton et de langage. »

Ce brave Kléber dans les lignes précédentes témoigne de quelque envie, mais aussi d'une vision nette, d'une supérieure sincérité, d'une profonde droiture et il montre des sentiments de sage républicain à la façon antique. Il voyait de près l'idole, jugeait de sa vanité, de sa présomption indéniable de sa veine prodigieuse, et, sans méconnaître tout à fait ce génie qui le dominait, il s'alarmait à la pensée des besoins et du dénuement de l'armée qu'il commandait, du désordre qui régnait partout, dans les subsistances, dans les fournitures, dans les commandements même. Kléber alors s'attachait normalement aux menus détails négligés par Bonaparte, à la maladresse des moyens employés, à la faiblesse des procédés, tandis que l'histoire, elle, ne base sa vision et n'asseoit ses jugements que sur les résultats. Kléber par son tempérament honnête était sévèrement à cheval sur les principes et s'alarmait des boutades et des paradoxes du maître qu'il prenait toujours au sérieux.

Un jour, Bonaparte, l'interrogeant sur un officier, lui dit : « *Qu'est-ce que c'est, le connaissez-vous ?* » « Certainement, répond Kléber ; X... est un parfait honnête homme ! » Et Bonaparte aussitôt de répondre : « *Un honnête homme... et puis après !... J'ai toujours remarqué que les honnêtes gens n'étaient bons à rien.* » Le pauvre Kléber semble atterré de cette réponse. Il n'a qu'une foi médiocre dans l'avenir d'un chef capable de proférer de pareils blasphèmes et le Dieu était cependant alors en marche vers le zénith de sa gloire.

Bonaparte, écrit-il encore dans son carnet, fit ériger, sur une des places du Caire, un obélisque d'une grande élévation, non de granit, mais façonné d'échalas recouverts de toile peinte. Après la fête, les soldats firent un trou dans le piédestal et y entrèrent. Ils trouvèrent le lieu commode pour leurs ébats avec les kahpées égyptiennes, et, bientôt, ce piédestal devint le refuge du vice et de la débauche. Enfin l'enveloppe disparut tout à fait et cet édifice, d'abord si brillant et menaçant le ciel, n'offrant plus qu'un porte à faux

hideux et ridicule, fit désirer et pressentir sa chute prochaine. « Ou je me trompe fort, dit amèrement Kléber, ou l'histoire de ce monument sera celle de Bonaparte lui-même. Je le vois cependant aujourd'hui au faîte de la fortune et de la grandeur. »

Par les simples citations ci-dessus, toutes spéciales au Napoléon perçant sous Bonaparte, il est permis de juger de l'intérêt de ces notes inédites du vertueux Kléber. Je suis allé au Caire revoir la place où il fut assassiné ; cette place se trouve aujourd'hui être celle du jardin d'un grand hôtel cosmopolite. L'assassin de Kléber fut, dit-on, un musulman fanatique, mais le mot de fanatisme couvre bien des crimes suggérés. Je songeais dans les allées de ce vieux jardin où le vainqueur d'Héliopolis trouva la mort que la vérité, peut-être, n'a pas encore été vraiment découverte et révélée et que, sans doute, ce drame ambigu ne sera jamais tiré au clair.

Ces notes méritaient d'être analysées. Leur valeur est évidente. Elles contiennent plus de vérité sur Bonaparte que bien des gros livres. Cet inédit valait de cesser de l'être, et il devait nous revenir d'Egypte ; mais comment est-il resté si longtemps ignoré ?

§

M. Joachim Gasquet a donné, dans son huitième article sur M. Rostand, à **l'Eclair**, une petite anthologie, fort cocasse, des plus beaux vers de ce « très grand poète » (Racine, Hugo, Verlaine ne sont que grands). L'auteur met en œuvre cette idée burlesque de M. Mühlfeld qui proposait de prendre cent vers çà et là dans *l'Aiglon* pour en faire un évangile de la beauté.

Essayons, dit M. Gasquet. Voici au hasard quelques-uns des vers qu'on pouvait cueillir pour ce florilège. Et, d'abord, quelques beaux élans de lyrisme :

Tu divinises la Sarah
Que Paris perdit, mais qu'il r'a...
Ah! monsieur Percinet, mais comme c'est donc beau...
Mais c'est qu'elle est éblouissante. — Sapristi!...
Le sourire lui-même, elle l'a, des Amours...
En me voyant partir, il a dit : Sacrebleu...

Quelques images faciles à réaliser :

... façon de chevalier errant,
Auquel est un rêveur, un poète, adhérent...
Elle peut se brosser le ventre avec son dos...
Quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes...

Quelques profondes définitions. Celle de la boussole, j'imagine :

On frotte, de la pierre est amoureux le fer,
Alors l'aiguille tourne et dit le nord : c'est clair...

Aveu ou principe d'esthétique :

Les vers sont faiblissant si l'on veut les poursuivre.
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

Du pur galimatias :

J'y serai. — Pas de bruit. — Oh ! pourvu qu'il se luxe
Quelque chose ! — Hein ? — Il chante ? — Oh ! que fais-tu ? — Du luxe ?

De la musique avant toute chose, en souvenir de Verlaine :

C'est vrai — Cali... — Ga ?... — Gu... — Poule, est-ce vrai ? — Gula ?...
Pour voir qui ? — Oh ! — Qui ? — Oh ! Avouez ? — Le Coucou...

Et enfin :

Co... — Il vient — co... Voici — ri... — qu'il sort — co !... — De l'orme !
Cocorico. Enfin ! c'est fait ! il est énorme !...

Ah ! oui, c'est énorme ! On pourrait continuer longtemps. *Cyrano*, *l'Aiglon*, presque tout *Chantecler* finiraient par y passer.

En marge de cet évangile, dans cinquante ans aussi, quelque professeur malicieux pourra s'amuser, à côté de la magnifique simplicité de ces deux vers d'Hugo :

Oh ! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie !
Chacun en a sa part, et tous l'ont en entier,

à montrer la transposition de la même idée par un rhéteur comme M. Rostand :

Je t'adore, Soleil ! ô toi dont la lamière,
Pour bénir CHAQUE *front et mûrir* CHAQUE *miel,*
Entrant dans CHAQUE *fleur et dans* CHAQUE *chaumière,*
Se divise et demeure entière
Ainsi que l'amour maternel !

Ou bien, à propos du plagiat, il pourra rapprocher le classique :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre,

de Musset du pléonasme de Cyrano :

... Mon petit,
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
Si c'est dans TON *jardin à* TOI *que tu les cueilles.*

On avouera, du moins, que ces vers sont incomparables.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *L'Imprévu*, pièce en 2 actes, de M. Victor Margueritte ; *le Peintre Exigeant*, pièce en un acte, de M. Tristan Bernard ; *Boubouroche*, pièce en 2 actes, de M. Georges Courteline (21 février). — RENAISSANCE : *Une femme passa*, pièce en 3 actes, de M. Romain Coolus (25 février). — GYMNASE : *La Vierge folle*, pièce en 4 actes, de M. Henry Bataille (25 février). —THÉATRE RÉJANE : *La Flamme*, pièce en 3 actes, de M. Dario Nicodemi ; *le Protecteur*, pièce en 1 acte, de M. André Picard (28 février). — Memento.

Ce qui a, sans doute, séduit M. Victor Margueritte dans la donnée de son drame, **l'Imprévu**, c'est une difficulté de métier qu'il a

gagé de surmonter. Un homme loyal, sincère et bon trouve, rentrant chez lui inopinément une nuit, la maison vide, et, après avoir cherché, découvre, chez un ami, voisin de campagne, que sa jeune femme, qu'il aimait et croyait fidèle, vient d'y mourir. L'amant, terrifié, a fait appeler l'amie intime qui vit sous le toit du mari ; ils allaient tous deux transporter la morte dans son lit quand le mari est apparu. Et voilà la belle situation dramatique que le scrupule d'art de M. Margueritte empêche d'être considérée comme mélodramatique ; elle appartient cependant déjà à un genre de théâtre un peu conventionnel ; mais l'auteur est allé plus loin et il s'est créé par jeu un surcroît de difficulté. Nous savons, par le premier acte de la pièce, qu'Hélène Ravenel admire et estime si profondément le mari, Pierre Vigneul, que cette admiration et cette estime constituent, en secret, un ardent et complet sentiment d'amour. Pierre Vigneul aimait sa femme ; il faut donc que, pour lui épargner un excès de désespoir, Hélène s'accuse d'avoir été, elle, la maîtresse de Jacques d'Amblize et invente que, accourue pour l'arracher à la honte de ces relations clandestines et pour l'empêcher de fuir avec son amant, Denise Vigneul ait inexplicablement succombé, là, tout à l'heure, à un mal soudain et inconnu. Cette situation établie, il s'agit de faire que le pauvre Pierre Vigneul, presque en même temps, pleure sincèrement sa femme, dont le cadavre est là devant ses yeux, exprime son horreur pour l'aveu d'Hélène qu'il discute et qu'il réfute, et enfin, découvrant son propre amour pour elle, le lui révèle sans choquer la vraisemblance non plus que la délicatesse des spectateurs.

M. Dessonnes (Jacques d'Amblize) a montré une suffisante ardeur, M. Duflos (Vigneul) une suffisante rigueur, Mmes Leconte et Cerny beaucoup de talent pour faire accepter du public cet imbroglio un peu sévère.

Je ne sais si M. Tristan Bernard a jamais donné fantaisie plus spirituellement outrancière, plus froidement ironique que **le Peintre Exigeant** ; cependant, le succès ne paraît pas répondre au mérite de la pièce. M. Berr en détaille avec une minutie précieuse les moindres intentions ; peut-être y a-t-il dans son interprétation excès de maniérisme, si amusant soit-il. Il se fait souvent ainsi que les artistes les meilleurs de la Comédie-Française se composent un succès personnel aux dépens de la pièce dont ils sont les interprètes trop consciencieux, trop pointilleux. Tout mouvement se ralentit, toute nuance se déflore, les valeurs sont constantes, tout est lourd et monotone. Le temps matériel que prend pour chacun de ses gestes, si justes mais trop mesurés, le peintre, détruit le charme gracieux de l'ensemble, et, au lieu d'assister, comme il conviendrait, à une sorte d'improvisation ailée et légère, on assiste à une démonstration

appuyée de propos et d'action fantaisistes. Heureusement, on pourra lire *le Peintre Exigeant*, et on y prendra un plaisir aussi délicieux qu'à lire *le Fardeau de la liberté*, *le Jeu de la Morale et du Hasard*, ou *l'Anglais tel qu'on le parle*.

Quant à **Boubouroche**, au classique *Boubouroche*, alourdi lui aussi par une interprétation lente et insistante, il a triomphé même des préventions d'une partie des habitués de la Comédie-Française : pouvait-on tolérer, sur cette scène sacro-sainte (où se jouent, sans qu'ils s'en émeuvent, *le Médecin malgré lui* et *Monsieur de Pourceaugnac*) cette comédie qui n'est qu'une farce? Une farce, oui, mais comment écrite,et quelle vérité profonde d'observation ! Il n'en est pas d'autre peut-être dans tout le théâtre contemporain, — et je n'en excepte pas les pièces de Becque lui-même — qui aille aussi loin dans la connaissance douloureuse du cœur humain. Qu'on ne se laisse pas prendre aux milieux familiers et vulgaires où les scènes se déroulent, ni à la simplicité apparente d'un dialogue facile. Rien n'est mieux établi que les caractères de Boubouroche, d'Adèle, du vieux Monsieur et des joueurs de manille; rien n'est plus vrai et plus émouvant que les tristes faiblesses de la passion et de l'habitude qu'ils nous font voir. Quel homme, plus ou moins, oserait se vanter de n'être pas, ou de n'avoir jamais été Boubouroche? Quelle femme n'est pas, à des degrés divers, une Adèle?

Précisément, dans trois théâtres à la fois, se peuvent voir des transpositions en des milieux divers des types d'Adèle et de son immortel amant. MM. Romain Coolus, Henry Bataille et Dario Nicodemi ne soupçonnent même pas, je suppose, ce qui rapproche des caractères si nettement dessinés par Courteline certains des personnages par eux imaginés; et, pourtant, chez eux on voit, comme chez lui, l'homme facile à duper qui se livre, le sachant, à la ruse intéressée de la femme, toujours prêt à tout croire et à tout accepter pourvu que la femme lui donne un instant l'illusion de l'amour.

Chez M. Romain Coolus, la femme qui longtemps triomphe de la force et de l'orgueil de l'homme est une simple gourgandine, une coquine égoïste, insensible et, au demeurant, assez sotte. Le savant docteur Jean Darcier jouissait en paix, en compagnie de sa femme aimante et aimée, de la plus grande réputation et des délices du bonheur familial, quand soudain **une femme passa**, et le trouble, le désordre, l'angoisse, la fièvre,le désespoir, presque la honte furent, des plis de sa jupe, secoués sur toute cette félicité. La hardiesse coquette de Suzette Sormain se joue des graves sentiments du docteur, tandis qu'elle s'empare en même temps de tout l'amour d'un jeune officier colonial, ardent et ingénu. Le conflit, à un moment suprême,

s'établira d'autant plus terrible qu'il reste de part et d'autre loyal entre les deux hommes, jusqu'à ce qu'ils se découvrent l'un à l'autre la profonde scélératesse, l'indignité de celle qu'ils cesseront d'aimer. Mais ce qui importe le plus, au regard de l'auteur, ce sont les souffrances de la femme légitime du docteur, qui voit tout, qui prévoit tout, et qui, dès le début de cette passion qui le détourne d'elle, s'est imposé de se taire, d'observer, de lutter pour le reconquérir. Mais elle est sans cesse inquiète, impatiente et nerveuse. La tâche qu'elle s'est donnée surpasse sans doute ses moyens. Elle interroge, elle suspecte ; elle met elle-même en lumière la beauté de son dévouement désintéressé, la pureté de son amour ; elle a la malchance de provoquer, sans intention, les plus pénibles catastrophes en se taisant quand il serait mieux avisé de parler, en parlant quand il serait décent, pour le moins, de se taire. Comme elle s'estime, avec raison, femme de très grand cœur, de très nette intelligence, de dévouement très sûr et très droit, elle en profite pour intervenir en tout et partout, pour faire sentir le poids odieux de sa supériorité ; elle est d'une maladresse insigne, comme il convient. Si son mari n'avait pas rencontré une misérable éhontée, qui l'a leurré et berné odieusement, jamais plus il n'aurait pu supporter cette trop clairvoyante et trop impeccable épouse ; il lui revient dans une crise désespérée parce qu'il est navré de toutes parts, désorbité, fou de douleur. Mais si M. Coolus avait imaginé un quatrième acte, je suis bien sûr que cette entente d'un jour n'eût pas comporté de lendemain.

Cette pièce, d'une sobriété et d'une sûreté d'élocution très rares au théâtre, renferme des scènes d'un pathétique rapide et puissant comme la scène entre le docteur et le capitaine au second acte, ou d'une grâce délicieuse comme la scène entre le docteur et sa femme, au premier. M. Coolus a, cette fois, évité volontairement les chatoiements de surface, il a pénétré profondément dans les âmes humaines, se contentant d'en traduire avec une ardeur concentrée les élans spontanés, les tortures et les inconscientes aspirations. Et son drame est un beau drame. Il est d'ailleurs admirablement interprété par Mme Marthe Brandès, charmeuse qui fait supporter avec plaisir l'insupportable Simone Darcier, par MM. Tarride et Capellani, parfaits, par Mme de Mornand toute gracieuse.

§

La Vierge Folle, de M. Henry Bataille, « ne sait ni l'heure ni le jour » sans doute, et tout de suite, en attendant, elle s'est livrée au bonheur de vivre et d'aimer. Qu'importe que l'amant qui la prend et qui se donne à elle tout entier soit le captif résigné d'autres attachements? L'amour entre eux s'est établi comme un maître, il les emporte dans son tourbillon délicieux. Tout aussitôt les haines con-

venues de la Société s'élèvent et s'acharnent après eux. La jeune fille, si merveilleusement, si gracieusement, si purement évoquée par la figure que nous en présente, au Gymnase, Mme Monna Delza, se sauve par un subterfuge hardi loin du milieu familial et aristocratique où elle a été élevée ; elle se donne toute à l'homme dont le prestige, l'autorité, le talent et la droiture l'ont émerveillée. Le père alors, le gentilhomme, l'homme attaché à l'honneur n'hésite pas : brutalement il instruit la femme légitime délaissée ; il se fait le dénonciateur infâme, il brise d'un coup l'espoir, l'illusion, la foi dans le cœur de l'épouse. Celle-ci se lève et entreprend de défendre son bonheur. Aussitôt, intelligente, dévouée, elle se rue dans une poursuite insensée ; elle harcèle, elle désole, elle rend irrémédiable ce qui, sous certaines conditions, ne serait peut-être que provisoire encore. Elle veut empêcher la fuite de son mari avec la jeune Diane ; elle les retrouve en Angleterre, et, comprenant que, pour un temps du moins, toute espérance est pour elle perdue, elle établit des réserves pour l'avenir, et, pour s'illuminer de quelque vague idéal, elle fait jurer à son mari, si par suite de quelque circonstance fortuite son amour présent vient à manquer, de revenir à elle ; enfin, elle s'institue la gardienne vigilante de sa vie, le sauve d'une vengeance projetée par un frère de la jeune amoureuse ; ainsi elle amène, involontairement, le brusque suicide de Diane, qui a compris que l'autre aime le mieux, et elle ouvre à son mari, par l'excès de son dévouement, une ténébreuse éternité de désespoir, de remords et de douleur. Certes, le sacrifice de l'épouse est bien grand et admirable. Ses conséquences sont terribles et, comme dans la plupart des actes d'héroïsme, elles seraient vaines si elles n'étaient pas désastreuses. Quand donc la femme abandonnée devinera-t-elle qu'elle est, presque toujours, le principal artisan de son abandon ? Rien n'est plus facile en général à prendre et à garder qu'un homme : il n'y faut employer que des ressources de séduction. La femme croit qu'elle y parviendra en se montrant fière, généreuse, intelligente, supérieure ; non, de telles qualités qu'on étale humilient la médiocrité de l'homme, et il s'insurge ou il s'obstine. L'homme a besoin d'être grisé ; que la femme unisse à la grâce du corps des grâces spirituelles, rien de mieux sans doute, pourvu qu'elle verse constamment du charme ; c'est la grâce, le charme, la vénusté, comme on disait jadis, qui opèrent sur l'esprit et sur les sens de l'homme ; il a horreur, en pareil cas, de la raison.

Mais précisément parce que Fanny Armaury, que personnifie de si émouvante façon l'ardente et intelligente madame Berthe Bady, combat avec sa raison l'égarement et la passion de son mari, en les croyant, du fond du cœur, momentanés et réparables, elle est vraie comme dans la vie, angoissante sans doute et au fond d'une maladresse suprême. C'est un caractère de main de maître dessiné par

M. Bataille, comme, du reste, aussi les autres caractères de sa pièce. Jamais l'auteur n'a plus sobrement, plus nettement mené l'action de son drame; nulle part il n'a fait passer, comme dans cette donnée quand même un peu exceptionnelle, le souffle de la vérité vivante et de la plus tragique beauté.

Il convient, aux noms de Mmes Bady et Monna Delza, de joindre les noms justement applaudis de MM. Dumény (Marcel Armaury), Monteaux (Gaston de Charance) et Bour (l'abbé Roux).

§

Après l'acte agréable et facile de M. André Picard, **le Protecteur**, le théâtre Réjane, à son tour, nous présente, dans **la Flamme**, un ménage désuni, une épouse soupçonneuse et peu à peu délaissée, un époux qui aime ailleurs. Ici, selon la volonté de l'auteur, M. Nicodemi, l'épouse, tout simplement, ne se contentant pas d'être maladroite, se montre odieuse. Elle n'a que de vagues indices; l'adultère n'a pas été consommé; une inclination à peine se laisse deviner, et déjà, farouche, mauvaise, elle se dresse, vipère, elle siffle, elle dénonce. C'est vers la femme, la seconde femme de son père, que la jeune femme voit se tourner son mari; elle écrit à son père, il accourt de Paris à Taormina, et, instigué par le monstre, il précipite, détermine, cause les événements dont tous souffrent, et qui peut-être auraient pu être évités. Ce n'est pas assez : la misérable jalouse, ayant poussé à la fuite les deux amants, tire sur eux un coup de fusil, et tue sa rivale.

Dans un 1er acte pittoresque, M. Nicodemi a situé ses personnages de façon charmante; dès que le drame s'engage, il prend volontiers des poses redondantes et cède à une éloquence théâtrale un peu trop facile, mais des scènes encore sont solides, âpres, impressionnantes; on regrette qu'il n'ait pas usé d'un style parfois plus pondéré, plus simple, plus émouvant. M. Signoret, comme d'habitude, obtient le plus grand et le plus légitime succès dans un rôle toujours trop court; Mmes Réjane et Sylvie sont excellentes, ainsi que MM. Garry et Vargas.

Memento. — Nouveau Théâtre d'Art : *le Conflit*, pièce en 2 actes et 3 tableaux, de M. Henry Donaver; *Casina*, comédie en 2 actes, en vers libres, de M. Henri Dargel, d'après Plaute (19 février). — Petit Théâtre : *Chacun son tour*, comédie en 1 acte, de M. René Fabre; *l'Offensée*, pièce en 4 actes, de M. Etienne Garnier (19 février). — Ambigu : *le Péché de Marthe*, pièce nouvelle en 2 parties (5 actes et 7 tableaux), de M. Emile Rochard d'après le roman de M. Paul Bertnay (26 février).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Opéra : *La Forêt*, rêve musical en deux actes, poème de M. Laurent Tailhade, musique de M. Augustin Savard ; *la Fête chez Thérèse*, ballet en deux actes de Catulle Mendès, musique de M. Raynaldo Hahn.

« Une clairière, à pointe d'aube. Dans les perspectives ténébreuses et la nuit qui dérobe le paysage, on devine çà et là des roches couvertes de lichens, d'arbustes et de mousses, les chemins imprécis de la forêt, le campement des bûcherons pour leur travail d'été. Cela est infiniment vague, estompé, noyé dans un clair obscur, dans un brouillard de rêve... » C'est ainsi qu'au prime feuillet du livret vendu dans les couloirs, le poète de **la Forêt** exprime ses désirs à l'éventuel impresario et décrit la vision promise au spectateur. Installé sur le velours indifférent du fauteuil, on lit ces lignes évocatrices, et, comme par le rais phosphorescent que trace un enchanteur, on se sent isolé de l'ambiant snobisme en un cercle magique. Soudain, telle obéissante à Pataud, l'électricité s'anémie ; la lumière s'exténue dans la salle ; des sons sourdent harmonieux, s'épandent parmi l'ombre propice ; le rideau se lève et découvre — un rond-point du Bois de Boulogne, aux larges chaussées pavées de bois et émondées du plus léger obstacle à la circulation des calèches, où on cherche involontairement le vieux garde en son uniforme, sinon quelque suppôt de M. le Préfet Lépine armé de son albe massue, tandis qu'un ciel de *five o'clock* d'allée des Acacias éclaire nettement la correction du domaine municipal. Dans ce cadre à nos yeux familier quoique, pour le second tableau, transporté vers les environs du Lac, on assiste à d'assez étranges aventures. On y contemple un cantonnier, au flanc muni d'une hachette d'abordage, lequel semble bientôt avoir une ennuyeuse discussion avec une jolie maraîchère qui, du moins d'après sa toilette, arrive évidemment de vendre aux Halles ses légumes. A la pâle lueur qui tombe encore du lustre, le livret pourtant nous dévoile que Jeanne est la fiancée de Pierre et l'invite à fêter leurs accordailles solennelles pour quoi, « venus des plus lointains hameaux, pastours, estivandiers, fillettes et marmots » les attendent, sans doute en de moins négligés atours. Vexé sans doute aussi d'être prévenu le dernier et pris ainsi à l'improviste, le cantonnier fait des façons, puis, énervé probablement par un chant qui tout à coup résonne issu du voisin Pavillon d'Armenonville, il refuse et chasse littéralement la pauvre Jeanne de céans. L'acte qui suit montre ce vigilant subordonné de M. de Pontich aux prises avec la tâche inopinée de mutiler le pied des arbres. Brandissant d'une main son instrument aiguisé, il en détache adroitement d'arrondis couvercles de boîte. Au deuxième, il s'arrête interdit. Enigmatique, un chœur de voix dans le lointain s'élève. Le nuage d'une ondée obscurcit allées et taillis. Et alors, il se passe un tas de choses tout à fait extraordinai-

res. Les troncs, l'un après l'autre, s'illuminent d'une sorte de lucarne sensiblement rectangulaire où, visibles jusqu'au nombril en travestis multicolores, d'agréables personnes chantent chacune un air qui s'éteint en même temps que leur minois s'éclipse. L'honnête fonctionnaire de la Ville est à peine en train de secouer son excusable ahurissement que, parmi la feuillée derechef inondée de soleil, juchée sur quelque monticule, une belle dame apparaît, blonde, grande, élancée quoique accorte, corsetée jusqu'aux hanches et moulée dans l'immaculé blanc d'une robe de bal déclenchant les trésors d'un décolleté impeccable. Insoucieux de l'éclat du jour autant que de l'opacité de ténèbres intermittentes, les rayons aveuglants jaillis d'un projecteur accompagneront désormais sans trêve ni merci ses gestes et ses pas. Et voici que la plantureuse inconnue descend tranquillement par un sentier de son tertre et, s'approchant du cantonnier, entame une conversation dépourvue de vergogne, dont les péripéties d'enlacements et de caresses narguent en un tel lieu sereinement les foudres de M. Bérenger et les intempestivités de notre brigade de mœurs. Le reste, et jusqu'au dénouement macabre, n'est plus qu'incohérente mascarade, qu'un fouillis incompréhensible, informe, puéril.

Rarement œuvre fut aussi cruellement desservie par une mise en scène qui nous reporte aux pires saugrenus d'un toulousain jadis. Assurément, le livret de M. Tailhade ne s'accuse pas sans défaut. On doit même avouer qu'une assez peu commune maladresse, et qui surprend chez un tel vétéran des lettres, semble avoir présidé à sa confection. Ce qu'il contient d'humain est trop inconsistant pour nous poindre, de prétexte ou psychologie trop simplistes pour nous savoir intéresser. Il eût fallu un acte de préface, — qui d'abord aurait sans doute évité quelques invraisemblances, — afin que nous pussions être touchés par les plaintes de Jeanne abandonnée, émus par le conflit d'amour et de folie où sombre la raison de Pierre. Mais, en qualifiant *la Forêt* de « rêve musical », M. Tailhade nous prévint qu'il n'y prémédita point un drame et, si peut-être une implacable vérité oblige à confesser que l'auteur écrivit ailleurs de plus beaux vers, il n'en demeure pas moins ici un poème lyrique harmonieusement conforme à l'objet proclamé, favorable entre tous à l'art sonore, et d'aloi qu'on rencontre au théâtre peu fréquemment, surtout à l'Opéra. Pour pallier ses gaucheries scéniques, il aurait suffi de créer l'atmosphère de rêve adéquate au mystère de la légende, d'en faire évoluer les héros, tels d'indécis fantômes, dans la brume irisée des aubes, dans la féerie de nuits violettes, de crépuscules diaprés ou glauques. Alors, comme Pierre éperdu laissant choir sa cognée, sans doute on eût senti monter du sol humide, saillir des frondaisons, ruisseler des cîmes augustes l'envoûtement de la Forêt incarnée en Nemorosa, sa Fée

et protectrice, sa Nymphe au front nimbé de l'or des lianes fauves, au corps impalpable et laiteux, émanation de sa rosée, cristallisation de sa sève; en Nemorosa, souveraine de tout un peuple de Follets, d'Elfes, de Nixes et d'Hamadryades. Et, parmi la splendeur de ce cortège immatériel, sous la poussée de la démence incoërcible et vengeresse, la mort du bûcheron se fût auréolée de quelque fatalité radieuse. L'enjuponnée péripatéticienne au corsage échancré était assurément aussi incompatible avec cette illusion de rêve que l'éclairage et les décors dont notre Opéra fit usage. N'existe-t-il donc point dans son magasin d'accessoires quelques buissons, rochers, roseaux, pieds de fougères, quelques toiles couleur d'herbe verte ou de terreau, pour cacher son parquet de planches ainsi que son officiel concurrent de la place Boëldieu le fait tous les jours de l'année? La musique de M. Savart fut la plus douloureuse victime de cette impéritie traîtresse. Certes on ne peut pas dire que la partition de *la Forêt* soit un chef-d'œuvre et, pour qu'elle nous apporte du nouveau, il est trop tard d'une quinzaine d'années. Néanmoins voici bien longtemps qu'en l'endroit on n'avait entendu un ouvrage français d'approchante valeur. Si *la Forêt* eût précédé *Fervaal*, M. Savart aurait conquis une célébrité légitime. Est-ce influence ou évolution parallèle, affinités d'époque et de tempérament? Les deux arts semblent procéder d'analogues tendances et manifestement réaliser des aspirations identiques, avec peut-être chez M. Savart une plus ingénue spontanéité naturelle et une musicalité plus égale. Le rêve du poète eut en lui un fidèle et maintes fois heureux interprète, souvent habile à un multiple, intense ou délicat pittoresque sans cesser d'être musicien. La Forêt éternelle et sacrée, avec ses bruissements et ses rumeurs, ses ruisseaux clairs, ses gouffres homicides, ses mauves profondeurs, ses pièges, ses secrets, tout son monde enchanté flottant irréel et divin dans des lueurs de lune ou d'incendie, la Forêt bien souvent vivait et palpitait comme d'une âme éparse en l'entrelacs sonore. Malheureusement elle y gisait enclose et confinée dans le rêve de la musique. Pour la voir, il aurait fallu fermer les yeux, car, dès qu'on regardait sur la scène, l'image idéale évoquée était brutalement biffée par sa caricature. C'est bien dommage.

§

C'est dommage et impardonnable, puisque aussitôt après l'Opéra prouva de quoi il eût été capable en y mettant quelque bonne volonté. Je ne sais si jamais notre Académie Nationale de Musique et de Danse offrit à son troupeau d'abonnés un spectacle aussi réussi que **la Fête chez Thérèse**. En en croyait à peine sa lorgnette. On ne peut qu'adresser les plus sincères compliments à MM. Rochette et Landrin, les décorateurs, autant qu'au costumier, M. Pichon, et MM. Laurent Tailhade et Savart doivent bigrement regretter que

Mme Stichel, la nouvelle maîtresse de ballet, n'ait point été chargée de mettre en scène *la Forêt*. Apprendrai-je à MM. Messager et Broussan que M. Albert Carré,— qui pourtant connaît son affaire,— réclame avis, conseils et collaboration active de Mme Mariquita ailleurs que pour les entrechats, et se félicite ouvertement de son concours. Mais l'inconscient programme imprimait cet aveu bien plus grave en sa candeur naïve : « Certain jour, M. Catulle Mendès rencontrant M. Reynaldo Hahn lui confia que M. Messager lui avait demandé pour l'Opéra un scénario de ballet et désirait que la musique en fût composée par l'auteur de *la Carmélite*. » Ainsi, tandis que deux Français du plus noble talent, après avoir fait antichambre, étaient réduits à la portion congrue de la sollicitude économiquement inepte qu'on a vue, c'est au profit d'un fils de Caracas qu'on recourut au plus puissamment relationné de son vivant des librettistes et qu'on se plut à déployer la prodigue somptuosité de soins exceptionnels. Un livret de Catulle Mendès ne serait pas de lui si on n'y devait constater quelque gaffe ou ficelle, mais celui de *la Fête chez Thérèse* n'en apparaît pas moins l'un des plus adroitement séduisants qu'il ait élaborés. Le premier acte, dans les magasins de Palmyre, couturière à la mode entre 1830 et 48, prête à une amusante et gracieuse restitution de mœurs, aspects, tenture et mobilier Louis-Philippe. En ce temps de moyenâgeux romantisme, où l'art du XVIIIe et son style étaient jusqu'au mépris méconnus, la fête et le bal costumé Louis XV dans les parc et jardins de la Duchesse constituent un flagrant anachronisme. Ce second tableau nonobstant, avec ses masques et bergamasques, ses Folies, ses Bouffons italiens, son grouillement polychrome et poudré réglé par Mme Stichel avec un goût parfait, est des plus charmants à la vue. Autour de Zambelli et Aïda Boni, soleils plutôt qu'étoiles, de Mlles Meunier, Johnsson, Urban, Sirède, Léa Piron en délicieux abbé galant, leurs satellites, outre des constellations moindres, la troupe tout entière assure une interprétation qui s'atteste en ce lieu d'une excellence inaccoutumée dans son ensemble et ses détails. Mais si notre Opéra est, par définition subventionnée, dédié à la musique, c'est pourtant avec elle ici qu'il en prit le plus à son aise. La partition de M. Hahn est tout juste de l'acabit de ce que Rodolphe Salis octroyait naguère au Chat-Noir à son public entre deux bocks, et de quoi *la Marche à l'Etoile* préserva quelque temps de l'oubli le clément spécimen. Des productions de ce genre salonesque auraient leur véritable place à l'Olympia et aux Folies-Bergères, où parfois le niveau se hisse même un peu plus haut. On eut quelque plaisir à saluer au passage la valse de *Giselle*, à reconnaître et fredonner *la Chanson de Mimi Pinson* popularisée jusqu'à nous par l'impudent plagiat de *la Paimpolaise*, et tout ce qu'une extrême charité peut accorder au musicien dans

cette association posthume, c'est que la discrétion de son insignifiance ait su ne pas gêner la joie des yeux, ne pas trop galvauder la fantaisie collaboratrice, voire en de rares instants parvenir, çà et là, à peut-être la seconder un tantinet sans que le tentacule de sa Muse exotique acclimatée en nos bocages romanceux atteignît toutefois guère à mieux même alors qu'une élégante improvisation d'amateur.

Memento. — Il vient de paraître chez l'éditeur A.-Z. Mathot : *Musique sur l'Eau*, sonnet d'Albert Samain, musique de Florent Schmitt (piano et chant, 3 fr.); *les Conquérants du Rêve*, fragment de la IIIe partie de *les Lointains*, poème dramatique de Pierre Hortala, musique de Jean Poueigh (pe et ch., 4 fr.)

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

19e Salon des Orientalistes français. — 29e Salon des Femmes peintres et sculpteurs (Grand Palais). — Exposition d'œuvres de M. Jules Flandrin, Georges Rouault (galerie Druet). — Exposition Henri-Matisse (galerie Bernheim). — Exposition de la Société Moderne (galerie Durand-Ruel). — Memento.

Au **19e Salon des Orientalistes français** les œuvres les plus fortes, les plus personnelles, portent la signature de M. Charles Cottet. On a pu discuter parfois l'orientation du talent de M. Cottet, et lui contester certains dons. Mais on n'a pu penser à nier. en lui-même, ce talent, sa puissance d'évocation, d'émotion. Et il est en recherche,en transformation perpétuelle. Ces barques sur l'Adriatique, ces voiles de poupre qui retentissent dans l'éclatante lumière, nous emmènent loin du triptyque breton du Luxembourg, qui, du reste, ne signifie plus, aujourd'hui, M. Cottet.

M. Morerod montre toujours plus d'ardeur et d'habileté dans ses études espagnoles. Son art est rude, obstiné, pénétrant, plutôt psychologique, peut-être, que plastique. On y sent une intense volonté, le désir de pénétrer au plus profond des êtres, mais l'artiste n'a-t-il pas tort de dépouiller les visages de ce voile de mystère qui les cache moins qu'il ne les modèle ?

M. Mauzanna-Pissarro poursuit la série de ses contes « merveilleux ». Ils sont un peu vides, un peu oiseux, non sans charme toutefois ; mais on attend de l'artiste le mot décisif, le trait personnel qui réunirait ces épisodes épars, — on l'attend...

MM. Gasté — naturalisé Hindou par ses prédilections, artiste point négligeable, certes! — Dagnac-Rivière, Antoine Calbet, de la Nizière, Pablo, Roig...

Une rétrospective de Marius Perret, mort à Java en 1900; art honnête, dont on regrette de ne pouvoir dire plus.

Les sculptures de M. Rembrandt-Bugatti, ingénieuses et vraies.

M. Emile Bernard tient beaucoup de place.

§

Le 29e **Salon des Femmes peintres et sculpteurs** ne nous réservait point d'heureuses surprises. C'est toujours, chez presque toutes les exposantes, la même fausse adresse, la même élégance frelatée, et cette excessive prétention que le talent ou la naïveté, absents tous les deux, ne justifient ni n'excusent. Il faut toutefois mettre à part les *Etudes bretonnes* de Mme Gux, artiste sobre et robuste qui regarde la nature avec des yeux sincèrement attentifs, et la *Femme en noir* de Mlle Lavrut. Tout le reste n'offre guère qu'un intérêt, en quelque sorte, historique : les efforts de ces dames, qui presque toutes sont des « suiveuses », nous renseignent sur le sort que réserve le prochain avenir aux formules d'art neuves hier, ou avant-hier. Il y a encore des impressionnistes. Mme Clémentine Bellot, par exemple. Mais il y a aussi des « élèves » de Vernet, de Gervex, de M. Roybet..., élèves, écolières terribles comme des enfants et qui soulignent les faiblesses de leurs maîtres d'une main maladroite et pourtant sûre. Et d'autres ont vu Cézanne, et d'autres ont vu Gauguin. Il y en a même qui sont allées, sinon à Tahiti, du moins à Pont-Aven; voyage d'agrément, plutôt que d'étude, et qui n'a pas laissé à Mme Leboyer-Coudray de bien précieux souvenirs. — Les femmes sculpteurs valent, ici, les femmes-peintres ; la duchesse d'Uzès...

§

La récente exposition d'un considérable ensemble d'œuvres de M. **Jules Flandrin** signale, dans la carrière de ce noble artiste, l'heure des grandes réalisations. Il y a longtemps déjà que nous le suivons, avec sympathie, avec admiration. Il est entre les rares aujourd'hui, mais les grands artistes ne furent-ils pas rares toujours? qui savent entendre le double conseil de la nature et de la (vraie) tradition, comprendre comment ces deux voix s'accompagnent l'une l'autre, et se complètent et se fondent

Dans une ténébreuse et profonde unité.

On sent chez lui l'heureux concours d'une intelligence, d'une éducation générale avec l'intelligence plastique, l'éducation technique : celles-ci n'ont pas tué, chez l'artiste, celles-là, mais ont fait, au contraire, alliance avec elles, les ont nourries, fortifiées, agrandies : cette alliance est la condition essentielle du grand art.

J'ai revu avec plaisir cette vaste toile, d'un si beau mouvement décoratif, *les Troupeaux*. Cela est d'une grandeur paisible, sage avec puissance; cela impose le sentiment du Style. Et l'on en dirait autant des *Amandiers au soleil levant*, du *Paysage du Dauphiné*, de la *Scène champêtre*. Particulièrement admirables, dans ce dernier

tableau, les effets de lumière sur l'encolure du cheval, sur le torse nu du jeune homme ; plénitude, harmonie, solidité.

Les *Paysages d'Italie* et les *Danses* n'ont peut-être pas toutes les rares qualités que nous aimons dans les paysages dauphinois, leur élévation sereine et hautaine. Quelles choses charmantes, pourtant, curieuses et vivantes, que ces douze petites toiles dont les danseurs du Châtelet ont fourni les motifs !

§

Comme le dit très bien M. Jacques Favelle dans l'intéressante préface qu'il a écrite pour le catalogue de l'exposition de **M. Georges Rouault**, cet artiste crée « une suite aux Danses des Morts du Moyen-Age finissant et aux Mendiants de Callot ». En dépit des leçons d'un maître infiniment séduisant et dangereux qui proposait à ses élèves l'étude à peu près exclusive des grands artistes de la Renaissance italienne, M. Rouault, de par l'incomparable puissance d'un tempérament original, d'un instinct qui comportait sa fatalité féconde, a dépassé et cet enseignement et ces modèles. Après un assez long stage dans les musées, il s'est tourné vers la nature, il a considéré le spectacle de la vie, et ses yeux, que Gustave Moreau pensait avoir disciplinés à l'admiration des somptuosités de Léonard et de Raphaël, au culte jaloux de l'idéal classique, si riche, si calme, si pur, s'éprirent soudain de ce qui est le contraire absolu de cette splendeur et de cette sérénité. Il se voua à l'expression de toutes les douleurs, du vice et de la honte, de la fureur et de la misère. Œuvre effrayante que la sienne ! Des filles hideuses, énormes ou étiques, odieuses calomnies de la statue humaine ; des bourgeois et des juges, affreux de sottise et de méchanceté ; des clowns dérisoires, qui sont de fantastiques railleries du rire, des infirmes lamentables qui font rêver à la fois d'un Pardon et d'un Sabbat... L'âme qui se complaît à ces visions mornement excessives est triste, assurément ; mais comment ne pas voir la noblesse de cette tristesse ? Comment ne pas y sentir la présence d'un idéal implacablement pur ? On a leurré la jeunesse de Rouault avec des fables charmantes, on a surpris sa bonne foi. Il a vu que la vie, que du moins notre actuelle vie ne consent pas à ces fables, et il se venge du mensonge, et il se punit de sa crédulité en exagérant l'écart qu'il perçoit entre ses espérances et la réalité. Cela est à la fois puéril et grand.

§

Par une exposition « d'ensemble », M. Henri Matisse nous met en demeure de nous prononcer définitivement sur la part accomplie de son œuvre. Sans rien préjuger de l'avenir, M. Matisse est un homme à surprises, et l'on ne compte plus les démentis qu'il s'est lui-même donnés, nous répondons que cette incohérence nous déconcerte et

nous fatigue sans profit. Elle nous donne à constater combien décevante en soi et abandonnée à tous les changements est la science technique réduite à ses seules ressources, privée du soutien, du « substrat » nécessaire qu'elle trouverait seulement dans une conception généralisée de l'art. M. Matisse est le type de ces artistes trompés, qui prennent le moyen pour le but. Ils sont étrangers à la vie générale, à la vie profonde. Le jeu en soi des lignes, des tons et de leurs combinaisons les enchante; et ce jeu est charmant, mais il est misérable s'il n'est pas l'expression d'un sentiment ou d'une pensée, il est proprement inhumain.

§

C'est le second Salon de **la Société Moderne**. Il est fort intéressant. MM. Aman-Jean, Besnard, Raffaelli, invités, y voisinent avec MM. Henri Morisset, Alcide Le Beau, Henri Ottmann, Lebasque, Francis Jourdain, Boutet de Monvel, Paul Madeline, Eugène Zak, Mlle Hélène Dufau, MM. Legrand, d'Espagnat. Rien de bien inattendu. C'est comme une consultation, discrète, de l'art actuel. On salue des visages connus tous, sympathiques plusieurs, on écoute des variations déjà connues sur des thèmes qui n'ont pas changé; on écoute avec plaisir, souvent.

Memento. — Une bonne nouvelle: un amateur a fait don à la Bibliothèque Nationale d'une collection complète des estampes du maître Odilon Redon. On sait combien les albums et les planches lithographiques de Redon sont devenues rares; il serait probablement impossible de les réunir toutes, aujourd'hui. Réjouissons-nous donc de pouvoir au moins aller les revoir à la Bibliothèque.

On annonce, rue Laffitte, à la galerie Vollard, une prochaine exposition d'œuvres de Gauguin.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

Une enquête sur le Félibrige (*Le Feu*, 1er février). — Un nouvel organe franco-provençal (*Occitania*). — Une félibrée à Aix-en-Provence. — Une équivoque Félibréenne (*La Nouvelle Revue*). — Le jubilé de J.-H. Fabre. — *Lou Calen*, de Pierre Fontan (Toulon, Escolo de la Targo). — La mort d'Arsène Vermenouze.

Le numéro de février du *Feu* contient la première partie d'une **Enquête sur le Félibrige**, due aux soins de M. Pierre Vierge, et qui vient à son heure. Il appartenait à la grande revue marseillaise, qui s'est toujours tenue en dehors de ses querelles, de marquer l'état actuel du Félibrige en conviant les personnalités les plus diverses à s'exprimer à son sujet.

Je reprocherai sans ambages à cette enquête d'avoir, par un questionnaire formidable (il ne comporte pas moins de *quinze* divisions

et subdivisions), donné au Félibrige l'appareil rébarbatif d'une science allemande, et d'avoir enlevé ainsi à la plupart des réponses tout caractère spontané et beaucoup d'intérêt. Toutes ces questions ont bien inutilement gêné les répondants et l'on ne comprend que trop M. Maurice Barrès s'écriant :

Je n'écarterai jamais une occasion d'exprimer mon attachement, mon amour, mon respect, ma piété pour Mistral et son œuvre si noble, aisée, féconde et faiseuse de calme. *Quant au surplus de votre questionnaire, faites-moi grâce.*

M. Gabriel Boissy distingue deux félibriges : l'un, poétique et mystique, l'autre, administratif et social, et, s'il est partisan du second, il sait rendre justice au premier :

Le véritable grand œuvre du Félibrige restera de nous avoir prouvé littérairement que l'on pouvait atteindre au style, à la noblesse, à l'intensité, à la profondeur, à la majesté sans l'aide d'aucun romantisme.

Pour M. Adrien Frissant, l'action des chefs félibréens doit être de plus en plus populaire et il considère comme « des fous malfaisants » ceux qui voudraient donner au Félibrige une orientation politique.

Suivant pas à pas, comme un écolier, le questionnaire, M. J. Lhermitte nous apprend gravement des choses semblables, pendant quatre grandes pages :

1° Le Félibrige est une association méridionale de lettrés qui a pour but de maintenir la langue d'oc avec les droits, les mœurs, les coutumes et les qualités de la race du midi ;

2° Les principaux moyens d'action sont : les réunions, locales et régionales, la Presse, la Tribune, la Chaire et l'Ecole...

Avec M. Péladan nous trouvons enfin une formule originale et passionnée :

$$Mistral + Mistral = Félibrige$$
$$Félibrige - Mistral = 0$$

Quant à M. Paul Vullaud, qui consacre pour sa part six pages à suivre les divisions et les subdivisions du devoir tracé, il nous fait, en passant, cette étonnante déclaration :

Quant à moi, je suis et je reste Celte, Français et Lyonnais, c'est-à-dire, d'après la teneur de l'enquête : occidental révolutionnaire et séparatiste en un certain sens.

Espérons que la seconde série des réponses nous apportera quelques nouvelles clartés sur la question et que nous pourrons en tirer des conclusions.

§

Je ne sais si M. Charles de Villeneuve a répondu à l'enquête du

Feu ; en tous cas, les déclarations qui sont en tête du nouveau journal franco-provençal : **Occitania**, qu'il vient de fonder, nous apportent une opinion très nette au sujet de l'action félibréenne.

Pour M. de Villeneuve, il y a, comme pour M. Gabriel Boissy, un félibrige littéraire et un félibrige social :

Que le Félibrige ait été, à son origine, une œuvre exclusivement littéraire, c'est peut-être vrai et il est fort possible que ses créateurs — les *primadié* — n'aient pas entrevu, dès le commencement, les conséquences futures de leur action. Mais ces conséquences étaient en germe dans la première réunion de Fontsegugne, le 21 mai 1854. Du moment que Roumanille et ses six compagnons manifestaient l'intention de rendre sa vitalité et son honneur à une langue qui n'était pas la langue officielle, ils protestaient contre le système unitariste inauguré par Louis XIV, complété par la Convention et porté à son point culminant par Napoléon Ier. Qu'ils le voulussent ou non, conscients ou inconscients, ils étaient des *Fédéralistes.* Ils pouvaient très sincèrement dire que le fédéralisme littéraire était leur seul but ; mais tout se tient dans le monde et dans les cerveaux humains ; toutes les sciences découlent d'un très petit nombre de principes généraux et ceux qui admettaient le fédéralisme littéraire, c'est-à-dire la coexistence des langues provinciales et d'une langue officielle, devaient nécessairement être amenés à admettre la coexistence de nationalités provinciales jouissant d'une certaine autonomie et d'un organisme central dont le pouvoir s'exercerait uniquement sur les questions d'ordre général.

C'est donc dans un sens résolument régionaliste et social que le Félibrige, selon M. de Villeneuve, doit exercer son action. C'est la porte ouverte à bien des discussions. M. de Villeneuve a grand soin de dire qu'il ne convie pas ses collaborateurs à faire dans *Occitania* de la politique proprement dite. On y viendra, forcément. Mais on n'oubliera pas pour cela, dans ce journal, la courtoisie, ni la poésie.

§

Nous en avons une excellente preuve dès ce premier numéro qui contient des vers de William C. Bonaparte-Wyse et le récit d'une **Félibrée à Aix en Provence**, pendant laquelle on n'a fêté que le Félibrige littéraire en la personne du nouveau Capoulié, Valère Bernard :

— Qu'allez-vous faire pour montrer qu'il y a quelque chose de changé dans le Félibrige ? demandait-on à Valère Bernard, le jour où il fut élu Capoulié.

— J'irai d'abord visiter toutes les Ecoles, répondit-il, c'est faute de se connaître que les gens, souvent, se détestent. Il suffirait de causer une demi-heure pour s'entendre.

Le Capoulié a tenu parole et sa première visite a été pour l'Ecole de Lar, à Aix-en-Provence, une des plus anciennes et des plus florissantes.

A l'issue du banquet, le cabiscol de l'Ecole, le bon félibre Paul Roman, a prononcé, en dialecte aixois, un magnifique éloge de Valère Bernard. Il m'a fait l'honneur de traduire, à ce propos, ce que je disais ici, en novembre, du poète, du romancier et de l'artiste.

Dans sa réponse, Valère Bernard a d'abord rendu hommage à la cité aixoise, l'ancienne capitale de la Provence :

Nous ne pouvons pas lire une page de notre histoire de Provence sans les voir monter en gloire les enfants de ce terroir sextien où se sont gardés purs de tout mélange le vieux sang romain, le vieil esprit clair et lumineux, plein d'équilibre et d'ordre, de nos aïeux latins.

Puis il s'est élevé avec une rare éloquence contre ceux qui voudraient introduire la politique dans le Félibrige :

Soyons artistes, soyons poètes ! Il n'y a pas dans le monde de plus belle ni de plus grande noblesse. Restons artistes et nous nous garderons de ce venin de la politique qui empoisonne les plus belles idées, qui dessèche les consciences et qui fait peser sa terreur sur tout un peuple.

En riant, du bout du pied, avec un mépris souverain, nous la jetterons aux immondices, cette politique de malheur, et nous retournerons à nos chansons...

§

C'est aussi contre l'intrusion de la politique, ou plutôt d'une certaine politique, dans le Félibrige, que M. Pierre Fons a dirigé son article : **Une Equivoque Félibréenne** (*Nouvelle Revue*). Les arguments ne lui manquent pas pour combattre ceux qui voudraient « monopoliser l'action future du félibrige au profit d'une propagande royaliste ». La poésie d'oc n'a jamais aimé ni les papes, ni les rois et c'est de la République que M. Pierre Fons attend la réalisation des revendications sociales du félibrige.

§

On va célébrer, à Orange, le mois prochain, le **Jubilé de J.-H. Fabre**, le grand savant entomologiste, qui est en même temps un poète provençal de valeur.

Ce n'est pas ici le lieu de dire quelle merveilleuse épopée en prose recèlent les dix tomes des *Souvenirs Entomologiques*, qui seront incontestablement le plus beau titre de gloire d'Henri Fabre. Mais ces *Souvenirs* ne doivent pas faire oublier les *Oubreto Prouvençalo*, parues récemment, et dans lesquelles le *Félibre di Tavan* a réuni des poèmes qui, par leur lyrisme fougueux et réaliste, méritent une place parmi les meilleures productions provençales.

Dans ces *Oubreto* les insectes jouent également un grand rôle et je citerai, entre tous, l'admirable poème dans lequel Henri Fabre venge la cigale de l'incompréhension du bon La Fontaine :

Il m'indigne, le fabuliste, quand il dit que l'hiver tu vas en quête — De mouches, vermisseaux, grains, toi qui ne manges jamais! — Du blé? Qu'en ferais-tu, ma foi?... — Que t'importe l'hiver! Ta famille — A l'abri sous terre sommeille, — Et tu dors le somme qui n'a pas de réveil. — Ton cadavre tombe en loques. — Un jour en furetant, la fourmi le voit. — De la maigre peau desséchée — La méchante fait curée — Elle te vide la poitrine, elle te découpe en morceaux — Elle t'emmagasine comme salaison — Provision de choix, l'hiver en temps de neige. — Voilà l'histoire véritable — Bien loin du dire de la fable. — Qu'en pensez-vous, sacrebleu! — O ramasseurs de liards — Doigts crochus, bedaines bombées — Qui gouvernez le monde avec le coffre-fort? — Vous faites courir le bruit — Que l'artiste jamais ne travaille — Et qu'il doit pâtir, l'imbécile! — Taisez-vous donc! Quand des lambrusques — La cigale a foré l'écorce — Vous lui dérobez son boire, et puis, morte, vous la rongez!

§

Le livre de vers de M. Pierre Fontan, **Lou Calèn**, nous révèle un poète, un poète sincèrement ému, douloureux et profond. Pareille surprise est rare dans la production félibréenne et je me réjouis que le hasard ait rapproché le livre d'Henri Fabre de celui de Pierre Fontan. Le premier est le testament poétique d'un grand esprit qui se délasse de ses travaux scientifiques par quelques chants qui dureront. Le second est la première œuvre d'un jeune homme pour lequel la vie n'est que poésie et musique.

Le *calèn*, c'est l'antique lampe provençale que l'on suspendait au rebord de la cheminée ou à une poutre, au-dessus de la table. Elle symbolise à la fois le passé de la Provence, qui est toujours vivant pour le poète et le cœur de ce dernier où brûle l'huile des rêves.

Une tendresse mélancolique, une ardeur contenue, le don d'exprimer les nuances du sentiment, voilà ce que nous apporte M. Pierre Fontan. Depuis Aubanel on n'avait plus entendu en Provence célébrer l'amour avec cette sincérité, et cette tristesse. Voici un petit poème que ne renierait pas le maître de la *Miougrano* :

LE GANT

Comme je ne dansais pas, je le trouvai par terre — fin, tout blanc et soyeux, dans la solitude — d'un salon vide où je venais en cachette — me reposer loin des valses et de leurs tourbillons.

Ce gant gardait encore la forme allongée,— effilée du jeune bras qui le laissa tomber, — comme en un serment inachevé — les doigts étaient mi-ouverts et la main mi-tendue.

Heureux le cavalier pour qui on l'avait ôté! — Bien heureux s'il a touché de lèvres triomphantes — les doigts fins et tremblants : un baiser noue — les deux mains qu'en dansant le hasard fait se rencontrer.

Et, dans ses bras tournant, elle aussi soit heureuse, — la jeune fille émue et belle de plaisir, — qui consola peut-être un pauvre attristé, — et dégantant sa main lui offrit son âme pure...

Moi, rêvassant sur tout, j'aurais bien le désir — de voir un jour sortir de sa gaîne légère, la paume rose et toute la rangée — des ongles qui, d'un coup, prendraient aussi mon cœur.

§

Avec **Arsène Vermenouze** l'Auvergne a perdu son poète. Jusqu'à lui personne n'avait encore chanté l'âme rustique d'un pays admirable, à la fois abrupt et plantureux, vert et sombre, coupé de fraiches rivières et ombragé de bois antiques. Vermenouze aura eu le grand mérite d'avoir célébré son pays dans le dialecte local et en français et d'avoir laissé, dans les deux langues, des poèmes achevés.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ANGLAISES

Charles William Wallace : *New Shakespeare Discoveries*, Harper's Monthly Magazine, 1 s. — Edmund Gosse : *The Censorship of Books*, The English Review, 2 s. 6 d. — Memento.

Une précieuse trouvaille a récompensé les vingt-cinq ans d'études et de recherches que Mr Charles William Wallace, professeur suppléant de langue et de littérature anglaises à l'Université de Nebraska, a consacrées à Shakespeare. Aidé de sa femme, il a, avec une patience que rien n'a rebutée, dépouillé un nombre infini de documents. « Mon seul guide, dit-il, fut le simple désir de trouver la vérité et de la dire telle que je la trouvais... Je ne me rallie à aucune conclusion qu'un fait nouveau pourrait changer. » Et, dans un article que publie le *Harper's Monthly Magazine*, il raconte, sous le titre de **New Shakespeare Discoveries**, ce qu'il a découvert et de quelle façon il a fait sa trouvaille. Il n'oublie aucun détail, sans cependant que son récit fatigue le lecteur, d'avance sympathique.

Les dossiers dans lesquels Mr Wallace a trouvé ses documents proviennent de la Cour des Requêtes ; ils sont conservés au Public Record Office et personne encore ne les avait examinés. Il y a, en tout, pour l'affaire judiciaire en question, vingt-six documents : neuf mentionnent Shakespeare par son nom, deux se réfèrent à lui, et un autre est sa propre déposition signée de sa main. Dans le dossier, son nom revient à vingt-quatre reprises.

Shakespeare n'est que témoin dans une affaire de famille où un gendre réclame à son beau-père une dot promise et non versée. Vers 1600, vivait à Londres un Français nommé Christophe Monjoy, réfugié huguenot probablement, qui exerçait, avec sa femme et sa fille, le métier de coiffeur et de perruquier. Artisan habile, fort expert en l'art de fabriquer des perruques, son commerce était prospère. Son acte de naturalisation, daté du 27 mai 1607, indique que Monjoy

était né à Cressy, en France. Où se trouve cette localité ? S'agit-il de Cressy-Omencourt, dans la Somme, ou de Cressy-sur-Somme, en Saône-et-Loire? Faut-il lire Crécy? Auquel cas, on en aurait deux en Seine-et-Marne, Crécy-la-Chapelle et Crécy-en-Brie, avec Crécy-en-Ponthieu, dans la Somme, et Crécy-sur-Serre dans l'Aisne. Aucune indication, semble-t-il, ne permet d'en décider. La boutique fort achalandée du perruquier était située au coin de Muggle Street et de Silver Street, dans la Cité, non loin du Guildhall et de Cheapside. La maison fut détruite par le grand incendie de 1666. Le quartier était cossu, comme en témoigne John Stowe, dans son *Survey of London* (1603) : « Plus bas, dans Wood Street, est Silver Street, la rue de l'Argent, ainsi nommée d'après les artisans qui travaillent l'argent et y habitent. » Ben Jonson, qui logeait non loin, dit aussi, dans *The Staple of News :* « Silver Street, la région de la monnaie, un bon emplacement pour un usurier. » Peut-être aussi, la boutique du perruquier à la mode donna-t-elle une certaine célébrité à la rue, car Ben Jonson, en parlant d'une femme, dit encore, dans *The Silent Woman*, qui est de cette époque : « Toutes ses dents étaient faites dans les Blackfriars, ses deux sourcils dans le Strand et ses cheveux à Silver Street. » Les environs immédiats étaient peuplés par les meilleurs amis de Shakespeare : Ben Jonson, Nathaniel Field, Thomas Dekker, Anthony Munday, William Johnson l'acteur, John Hemings et Henry Condell, ces deux derniers associés de Shakespeare pour les théâtres du Globe et de Blackfriars, et les premiers éditeurs de ses pièces, en 1623.

Les documents découverts par Mr Wallace prouvent indiscutablement que Shakespeare habita, pendant plus de dix ans, dans la maison du perruquier Monjoy. On ne saurait mettre en doute sur ce point la déposition de Shakespeare lui-même. Voici les faits de la cause : en 1598, un certain Humphrey Fludd, qui avait épousé en France une Mme Bellott, fit accepter son beau-fils comme apprenti par Monjoy; le jeune Stephen, qui depuis un an était en pension chez les Monjoy, continua d'habiter avec eux. Il aimait son métier et devint un ouvrier accompli. La fille unique du perruquier travaillait à ses côtés pour acquérir, elle aussi, la maîtrise de la profession. Au bout de six ans, les deux apprentis firent presque en même temps leur « chef-d'œuvre » et il est assez vraisemblable qu'ils s'aimaient en secret. Passé maître, Stephen voulut voyager et, muni de quelques subsides complétés par son patron, il partit pour l'Espagne. Au retour, il revint chez Christophe Monjoy, ne sachant pas encore quelle décision il prendrait pour son avenir, ou manquant peut-être de courage pour formuler son véritable espoir. Mais la mère de la jeune fille, clairvoyante dans sa simplicité, devina les sentiments réciproques des jeunes gens. Shakespeare habitait leur maison, dont

il sous-louait une partie,et il devait être fréquemment leur commensal. La mère lui fit des confidences et lui demanda d'agir comme intermédiaire en la circonstance. Shakespeare consentit donc à encourager le jeune Stephen, l'informant que Mary aurait une dot de £ 50, ce qui équivaut en monnaie de nos jours à une somme de 10.000 fr. Le mariage fut célébré le 19 novembre 1604, comme en font foi les registres de la paroisse de Ste-Olive. Shakespeare assista aux entretiens et conférences préliminaires et sans doute aussi au mariage. Le jeune ménage vécut d'abord dans la maison paternelle, mais, sans qu'on sache exactement pour quelle raison, avant la fin de la première année, Bellott refusa de rester davantage. Avec sa femme, il prit une chambre dans l'auberge de George Wilkins, qui était dramaturge en même temps qu'hôtelier et qui, peu après, collabora avec Shakespeare pour écrire *Pericles* et *Timon d'Athènes*. A la mort de la mère, le jeune couple revint vivre avec le beau-père. Mais le perruquier et son gendre ne s'entendaient guère : des questions d'intérêt surgirent, des réclamations de dot, d'allocation, de legs, amenèrent le désaccord, et Bellott,s'estimant lésé, s'adressa à la Cour des Requêtes et fit assigner Monjoy. C'est à l'occasion de ce litige que Shakespeare comparut devant les magistrats pour répondre à un questionnaire en cinq points. Cette déposition signée ne contient aucune déclaration de haute valeur littéraire et ces réponses ne présentent aucun mérite extraordinaire d'imagination ou de style. Néanmoins, nous entendons cette fois Shakespeare parler comme un simple citoyen, *as a man among men*. La signature est abrégée : Willm Shaks, de sorte qu'on ne peut encore pas décider de l'orthographe précise du nom du dramaturge. Une autre série de questions devaient être posées au cours d'une audience suivante à Shakespeare, mais il semble malheureusement qu'on ait renoncé à l'entendre.

D'après son propre témoignage du 7 mai 1612, corroboré par ceux des autres déposants, Shakespeare habita la maison de Monjoy pendant tout le temps de l'apprentissage de Bellott, de 1598 à 1604; on ignore s'il y résidait auparavant, mais il est probable qu'il y résidait encore en 1612, sans qu'on en ait de preuve péremptoire, et il dut sans doute conserver ce même logis lorsqu'il partagea son temps entre Stratford et Londres. Quoi qu'il en soit, il est certain que Shakespeare habitait au coin de Muggell et de Silver Street, dans la maison de Christophe Monjoy, quand il écrivit quelques-unes de ses plus belles œuvres : *Henry V*, *Much Ado*, *As you like it*, *Twelfth night*, *Hamlet*, *Julius Cæsar*, *Troïlus and Cressida*, *Macbeth*, *Measure for Measure* et *Othello*.

Mr Wallace termine son article par quelques pages d'excellent commentaire. Pourquoi Shakespeare préféra-t-il vivre dans la maison d'un étranger, au milieu d'un quartier où la population étrangère

était nombreuse? C'est qu'il y rencontrait des Italiens, des Français, des Hollandais, et les marins qui fréquentaient la Méditerranée, et de la bouche desquels Shakespeare dut entendre plus d'un récit d'Italie ou du Levant dont il fit usage, comme sujet ou comme cadre, dans ses pièces. Relisez *Henry V*, dit Mr Wallace, et vous comprendrez pourquoi Shakespeare a choisi l'une des seules maisons habitées par un étranger dans la paroisse.

Les charmants efforts de Katherine, d'Alice et d'Henry, c'est une scène fréquente, chez les Monjoy, quand le poète avec ses hôtes, le père, la mère, la fille, l'apprenti et des amis français, riaient de leurs efforts communs pour apprendre les uns l'anglais, l'autre le français. Et dans cette même pièce, il donne au héraut français le nom de Monjoy. Cette intimité avec des étrangers est, en tous cas, un fait fort caractéristique et dont les psychologues pourront tirer d'intéressantes conséquences. Il ressort aussi que Shakespeare appartenait plutôt à la religion réformée, car si les Monjoy étaient des réfugiés huguenots, il est peu vraisemblable qu'ils aient accepté, pour occuper leur garni, un locataire catholique. Et bien d'autres inférences sont encore possibles. « En un mot, conclut Mr Wallace, ces documents nous donnent une nouvelle signature de Shakespeare, nous permettent pour la première fois de l'entendre parler et de le voir agir, de situer le lieu de sa résidence à Londres; ils nous révèlent le genre d'existence qu'il menait et le milieu dans lequel il vivait; ils nous mettent à même de mieux comprendre sa connaissance des pays, des langues et des peuples étrangers, de voir sous un nouveau jour sa tolérance religieuse, de l'associer avec un collaborateur, de nous le faire connaître comme vivant, réel et non plus un mythe; ils confirment qu'il est bien lui-même l'auteur des pièces qui portent son nom, et ils nous font sentir, dans tout ce tableau, sa présence personnelle. » Il ne reste plus qu'à souhaiter de nouvelles et plus importantes trouvailles.

§

Il y a quelques mois — il en fut à l'époque question dans le *Mercure*, — les journaux anglais annoncèrent au monde qu'une nouvelle censure allait vraisemblablement s'établir pour surveiller la production littéraire. Cette censure n'avait rien d'officiel : elle s'instituait sur la seule initiative de la Circulating Libraries Association, dont les directeurs désiraient mettre un terme à un état de choses qui irritait et contrariait leurs souscripteurs et leur causait à eux-mêmes de graves embarras. C'est à peu près en ces termes qu'ils formulaient leurs plaintes. Comme le remarque malicieusement Mr Edmund Gosse, « il est impossible en Angleterre d'amener les gens de cette classe à exposer en termes clairs ce qu'ils veulent dire quand des idées morales sont en jeu, et rien donc ne saurait être plus

opaque que cette ouate de verbiage dans laquelle les Libraires Associés ont capitonné le sujet d'irritation et d'embarras qui les obligeait à prendre des mesures énergiques. »

Ce que furent ces mesures, Mr Edmund Gosse le dit dans son article **The Censorship of Books**, que publie *The English Review* dans son numéro de mars. Au cours de leur assemblée du premier décembre dernier, les directeurs des bibliothèques circulantes, assurés que l'union fait la force, n'hésitèrent pas à prendre vigoureusement le taureau par les cornes. Ils annoncèrent qu'ils étaient « résolus à ne plus mettre désormais en circulation tout livre qui, en raison de la nature personnellement scandaleuse, diffamatoire, immorale ou autrement désagréable de son contenu, pourrait, à notre avis, paraître blessant à une catégorie quelconque de notre clientèle».

Il n'y avait là rien que d'assez naturel, observe Mr Gosse ; tout marchand est libre de choisir le genre de marchandise qu'il veut vendre ; ce qu'on ne trouvera pas chez lui, on le cherchera ailleurs. Mais où la difficulté commence, c'est lorsqu'il s'agit de procéder à la sélection. « Les lecteurs s'étaient plaints avec indignation qu'il n'y eût personne, dans les bibliothèques de vente et de prêt, qui fût capable de — ou disposé à — diviser les brebis noires du reste du troupeau. Fort bien! dit Mr Gosse. Les Libraires Associés accepteraient cette responsabilité et protégeraient la vertu du public au prix de grands embarras pour eux-mêmes. « Le moyen auquel ils s'arrêtèrent fut le suivant. Ils exigeraient qu'à l'avenir les éditeurs soumettent à un comité formé par l'association un exemplaire de chaque volume nouveau une semaine au moins avant sa publication. Le comité lirait tous les ouvrages qui lui seraient soumis et les diviserait en trois catégories : les satisfaisants, les douteux, les « objectionables ». Et les membres de l'association prenaient l'engagement solennel « de ne faire circuler ni de vendre aucun livre jugé objectionable ». Les noms des censeurs ne seraient pas révélés. Ces personnages formeraient un tribunal secret, dont les décisions échapperaient à toute critique et à tout appel. Mais ils ne bornaient pas là leur activité, ils se proposaient en outre d'entraver la propagation des livres douteux ou répréhensibles, de limiter autant que possible leur diffusion. En somme, tout livre classé dans ces catégories, par ce comité secret, avait son existence menacée, même s'il ne contenait rien de contraire aux lois anglaises. On l'attaquait, on le poursuivait jusqu'en dehors de la juridiction des librairies associées. Malgré toute leur complaisance pour ces puissants clients, les éditeurs objectèrent qu'ils ne pouvaient se soumettre à une pareille exigence sans demander leur avis aux auteurs, et ceux-ci, naturellement, regimbèrent. Ils refusèrent unanimement de permettre que leurs œuvres fussent soumises avant la publication à un comité secret, prétendant

décider sans appel, et la proposition des grandes librairies fut pratiquement abandonnée. Mais la discussion soulevée se poursuivit avec ardeur et le public manifesta tout l'intérêt qu'il prenait à la question. Rien moins que la liberté de penser était en cause et si le développement d'une littérature, que des esprits timorés considèrent comme indécente et malsaine, inquiète certaines gens, il est indispensable qu'on oppose une résistance inflexible à des tentatives comme celles des « circulating libraries ». Que serait-ce alors si nos amis anglais étaient menacés d'un projet de loi semblable à celui que présente au Sénat M. le Sénateur Béranger !

Dans le débat qui suivit, de nombreuses opinions furent émises, et beaucoup de sottises aussi. Ni les auteurs, ni les éditeurs ne surent défendre intelligemment leur cause, nul n'osant prendre une attitude franchement, nettement indépendante, et revendiquer avant tout l'absolue liberté de l'écrivain. Aussi est-ce avec un réel plaisir que nous avons lu le très clair, très judicieux et très spirituel article dans lequel Mr Edmund Gosse expose les dangers de toute censure des livres, et, par un savant historique des mesures prises à diverses époques contre la liberté d'écrire, expose les exagérations où l'on en vint bientôt. « Un tribunal, dit-il, formé aujourd'hui pour supprimer un roman malsain en arriverait demain à boycotter un Darwin et un Renan. » Et comme une telle possibilité a été niée, il cite en exemple ce fait que des hommes de science comme William Whewell, Adam Sedgwick et Sir Roderick I. Murchison attaquèrent violemment les *Vestiges of Creation* de Robert Chambers (1844) et, un peu plus tard, *the same dignified authorities* en agirent de même à l'encontre de *l'Origine des Espèces* de Darwin. Citant encore le zèle excessif de l'abbé Mutin, proscrivant sous Charles X, Lesage, Beaumarchais, Fénelon, La Rochefoucauld, Vauvenargues, etc., Mr Gosse ajoute : « De même chez nous il serait facile à une censure de s'étendre vers le fanatisme et de découvrir de l'indécence dans Shakespeare, des attaques contre la monarchie dans Milton, de l'irréligion dans Shelley et une dangereuse tendance chez Scott à s'attarder sur les détails séditieux. » Nous voudrions traduire toute la fin de ce bel article, mais il est trop long. On verrait avec quelle impartialité, quelle hauteur de vues, quelle courageuse franchise et quelle parfaite courtoisie, l'éminent écrivain défend la noble cause de l'indépendance de la pensée. Du reste, cet article est un véritable manifeste, car Mr Edmund Gosse est l'un des trois membres d'un comité d'auteurs (les deux autres sont Mr Maurice Hewlett et Sir George Darwin) qui se rencontre ces jours-ci avec des comités similaires d'éditeurs et de libraires pour vider le débat. Mr Gosse a tenu à faire connaître à l'avance la thèse que ses collègues et lui se proposent de faire prévaloir.

Ce numéro de *The English Review* est tout particulièrement intéressant. On y peut lire des études politiques de Mr Alfred Mond, de Mr Hilaire Belloc, membres du Parlement, et de Mr Frederic Harrison; des nouvelles de Mr John Galsworthy, de Mr R. B. Cunninghame Graham et de Mr Edwin Pugh; des articles de Mr George Moore, de Mr J. Zangwill, et de Mr Maurice Hewlett, etc. Tout cela est d'une fort belle tenue ; mais on regrette d'y voir un mauvais poème de Mr William Watson et surtout un compte-rendu de *Chantecler*, dans lequel un Mr de Soissons profère les plus extravagantes balourdises qui aient été publiées au sujet de la fameuse pièce de M. Rostand. Pour donner une idée de ce que vaut ce ridicule dithyrambe, il suffit d'en citer les deux premières lignes : « Si, en écrivant *Cyrano*, Rostand est devenu l'un des plus remarquables dramaturges français, sa nouvelle pièce, *Chantecler*, a fait de lui l'un des plus grands poètes dramatiques du monde. » Ce n'est plus de la critique, c'est de la bouffonnerie.

Memento. — *The Fortnightly Review* de mars donne des articles sur Arthur Schnitzler, par Mr H. B. Samuel, sur M. Stolypine, par Mr R. C. Long, sur Lamartine et Elvire, par Mr. Francis Gribble, sur *William Blake as Ieacher*, par Herbert Ives, et, — pour ne pas se distinguer sans doute, — dans un compte-rendu de la pièce, Mr John F. Macdonald proclame *Chantecler* un *chef-d'œuvre*.

Les questions politiques du jour forment le sujet de la plupart des articles de la *Nineteenth Century and After :* les élections, l'income-tax, l'Irlande, les Indes, le Japon, la Perse fournissent matière à dissertation à d'éminentes personnalités. En outre, Mr E. D. Morel examine à nouveau la question du Congo, Sir Frederick Treves, chirurgien du Roi, se demande si nous perdons l'usage de nos mains, lord Lamington envisage les conditions d'une entente anglo-germanique, le prof. W. E. Dixon traite de l'alcool et de son rôle vital, et the Rev. Canon Vaughan s'efforce de rendre justice à *Henry Vaughan, Silurist*.

La Revue Germanique (mars-avril) contient quelques pages de très justes réflexions sur Georges Moore, par M. Federico Olivero et des notes sur Chaucer, par M. J. Derocquigny.

Dans le *Cornhill Magazine* paraissent, avec la suite des romans de Mrs. Humphry Ward et de Mr E. F. Benson, un article sur l'amiral Collingwood, d'amusantes lettres du peintre Edward Lear, quelques pages sur l'Oxford Museum et ses fondateurs, par Mr A. Vernon Harcourt, etc.

The Atlantic Monthly publie la suite des « Lettres japonaises » de Lafcadio Hearn, une étude sur Dante et Béatrice, par Mr J. B. Fletcher, etc.

The Englishwoman donne d'intéressantes pages, signées S. L. Bensusan, sur la renaissance musicale en Angleterre, une étude sur les groupements féministes français, par Mlle Gil May, un article sur *The Closing of the New Gallery*, par Mrs Julia Cartwright, et de nombreux autres articles sur des questions d'ordre social, intéressant plus particulièrement la femme.

The World's Work appelle la nouvelle Chambre des Communes « un parlement de paradoxe ». Mr William B. Hale demande *Will England and Germany fight ?* Et une douzaine d'articles, dont quelques-uns copieusement illustrés, complètent le présent numéro de cette revue toujours « au courant ».

Avec de nombreux comptes-rendus des dernières publications, *The Bookman* publie une étude sur Sheridan, par Mr Lewis Melville, et un article sur le centenaire de Sir Samuel Ferguson, tous deux avec d'intéressantes illustrations.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES SCANDINAVES

Helge Rode : *Flugten, l'Envolée*, comédie en quatre actes, Gyldendal, Copenhague. — Johannes V. Jensen : *Brœn, le Glacier*, Gyldendal, Copenhague.— Harald Kidde : *Loven, la Loi*, Gyldendal, Copenhague.— M. Andersen Nexœ : *Pelle erobreren*, III, *Pelle le Conquérant*, Gyldendal, Copenhague.

M. Helge Rode a publié cet hiver une comédie en quatre actes où l'on voit des professeurs, des journalistes et des ingénieurs. Erik Bro a découvert le parfait aéroplane, — d'où le titre de la pièce, **l'Envolée**,— mais comme il n'a ni fortune, ni réputation dûment établie et consacrée, il se heurte à l'inertie et à la mauvaise volonté de ceux-là mêmes qui, par leur compétence, devraient être les premiers à l'encourager. L'opposition vient surtout d'un professeur, Arnesen, « président de l'association des inventeurs », très actif, très habile à s'introduire partout et à s'attribuer le mérite de tout ce qui se fait autour de lui, insinuant, sachant flatter les gens, sachant aussi être importun et même brutal à l'occasion. Il se sert de la presse, de l'ascendant que ses titres lui donnent auprès des financiers, il est le distributeur des subventions de l'État, il se fait acclamer par des gens qui le méprisent. Et lorsque l'inventeur Erik Bro, d'une manière inespérée, a trouvé l'argent nécessaire à la construction de son appareil, lorsqu'un comité s'est formé, en dehors du professeur Arnesen, et, semble-t-il, résolument hostile à son encombrante personnalité, le cynique personnage, prévoyant le succès de l'entreprise, réussit à s'imposer au comité, et à s'y installer président.

Cette pièce est une intéressante étude psychologique des procédés par lesquels, dans la société actuelle, on obtient l'influence, moyen de richesse et de domination. Et l'étude, grâce au don d'observation et à la sincérité de l'auteur, est à la fois très claire, et mise au courant des méthodes les plus modernes des intrigants comme Arnesen, aussi bien que des formes présentes de la lâcheté ambiante qui les sert. On voit que le sujet et le milieu ne sont pas très éloignés de ceux que M. Helge Rode avait déjà étudiés dans une pièce précédente, dont j'ai déjà parlé à cette place, *le Mal de Tellermann*. Mais le ton des deux œuvres est bien différent. *L'Envolée* est une comédie poussée,

par moments, à la charge. Arnesen et son ami Laursen sont des caricatures, et ils sont presque constamment au premier rang, sur le devant de la scène. La pièce a obtenu, paraît-il, à Copenhague, un grand succès, dû surtout à son côté comique. L'élément comique ne manquait pas non plus dans *le Mal de Tellermann*, et il y était de même qualité, mais beaucoup moins prépondérant. Tellermann, même absent, y jouait toujours le rôle principal. Et tandis que Tellermann est un savant, pour qui le doute est une vertu essentielle, au contraire Erik Bro, dans *l'Envolée*, est un inventeur qui a trouvé, c'est-à-dire un homme de foi. L'auteur le fait triompher des difficultés. Il ne passe vraiment au premier plan qu'au quatrième acte, très mouvementé, et d'une belle venue, où son vol prend une signification symbolique.

§

M. Johannes V. Jensen ne s'est plus contenté de promener sa fantaisie par le monde, d'Amérique en Asie, en passant par les plaines du Jylland. Il nous a décrit, dans **le Glacier**, l'envahissement progressif du nord de l'Europe par les glaces à l'époque où l'homme ne savait pas encore se fabriquer des armes — et n'était donc pas encore un homme. Le livre porte comme sous-titre : *Mythes sur l'époque glaciaire et le premier homme*. C'était, pour M. Johannes V. Jensen, un magnifique prétexte à description de pays imaginaires, et toute la première partie du volume surtout est vraiment belle par la grandeur du tableau : c'est la période des pluies incessantes, puis la glace qui avance et recouvre toute vie, la fuite des bêtes, puis la solitude immense. Il sait nous faire vivre avec intensité cette mort universelle. Plus tard, après des siècles, le glacier recule, la vie renaît, mais c'est une vie nouvelle, et l'auteur la connaît aussi, et la raconte avec précision. Car il s'est livré certainement à des études géologiques étendues pour faire ce livre, ce qui lui a permis, en imaginant très librement l'aspect du monde en ces temps mal connus, de le décrire avec détail, comme un spectacle auquel il s'est familiarisé. Même, sauf en quelques occasions assez rares, il semble nous dire en une langue exacte et riche, mais simple, seulement ce que voit et peut comprendre le premier homme, à qui tout est rapporté. Il nous convainc ainsi, très habilement, de la réalité de son histoire.

Le premier homme, c'est-à-dire le premier de son espèce, qui s'est élevé au-dessus de l'animalité, Dreng, est, au début, pour la durée de la nuit, conservateur du feu que ses pareils entretiennent soigneusement parce qu'ils ne savent pas le produire. Dreng s'éloigne, laisse éteindre le feu, et ses compagnons, à son retour, le reçoivent à coups de pierre. Ainsi, tandis qu'ils continueront de fuir vers le sud, Dreng, seul, sera forcé de demeurer dans le pays des pluies, et même remontant vers

le nord, s'habituera au glacier, vivant de chasse, grâce à la hache qu'il a inventée, et apprenant à se vêtir de peaux. Plus tard, pendant une longue excursion vers le midi au cours d'un été, il poursuit une femme, et l'emmène. Il est, sur un rocher, îlot dans l'océan glacial, le fondateur d'une race nouvelle. Et plus tard, longtemps, longtemps après, lorsque cette race a longtemps prospéré, mais ne progresse plus, et s'engourdit dans les habitudes séculaires, un homme se dresse contre les privilèges de la caste presque sacerdotale du fils aîné de Dreng, et ce révolté est un nouveau fondateur.

J'aime beaucoup toute la partie descriptive de ce volume, et l'homme en fait partie intégrante, même la plus essentielle. Dreng veillant le feu, Dreng errant et chassant, Dreng s'obstinant à casser des pierres pour chercher celle qui fait du feu, ce sont là des scènes fort belles, et presque toute la vie de Dreng est d'une psychologie hypothétique que l'art de M. Johannes V. Jensen rend plausible, précisément parce que ce héros isolé fait corps avec la nature primitive, se confond presque avec elle. Mais tout ce qui prétend, même déjà dans la vie de Dreng, nous retracer les grand traits de l'histoire humaine est enfantin. L'auteur a voulu exprimer par une légende la théorie d'après laquelle les progrès se réalisent par l'action des hommes révoltés contre tous les usages, inventeurs géniaux qui imposent des usages nouveaux. Et vers la fin du volume, lorsque les descendants de Dreng se retrouvent parmi les descendants des hommes primitifs, dans le sud, il ne nous a pas épargné l'opposition entre la morale des maîtres et la morale des esclaves, conformément à l'interprétation la plus grossière des idées de Nietzsche.

§

Le roman de M. Harald Kidde, **la Loi**, passe pour être ce que les littératures scandinaves ont produit de plus « ibsénien » depuis dix ans. On y retrouve, en effet, autant qu'un roman puisse ressembler, sous ce rapport, à des pièces de théâtre, la facture d'Ibsen, en ce sens que le livre est le récit d'un dénouement, pendant lequel se révèle le passé. Les personnages sont étranges, vivant, la plupart, seulement dans le souvenir. L'héroïne, Rut, est rigoureusement acculée par l'action au néant, et devient folle. Une Némésis implacable fait retomber sur les enfants les fautes des générations passées, et le sentiment de cette fatalité contribue à la réaliser. Et le lecteur est inquiet, haletant, avant même de savoir au juste pourquoi. Ce livre est donc comme enveloppé d'une atmosphère ibsénienne, sans que l'on puisse y voir nulle imitation, et il est, quoique pénible, très attachant, habilement composé, et les paysages s'y harmonisent aux vies décrites, du moins à leur dernier stade, contribuant à nous pénétrer de l'idée du déterminisme moral

Mais tout cela me semble un peu factice. L'habileté technique nous fait un peu illusion. Une certaine lourdeur y fait d'abord impression de puissance logique, mais c'est plutôt la logique de la construction un peu abstraite d'une fable que la logique de la vie et du développement des caractères. Le passé de la famille de Rut est vraiment trop chargé de faits impressionnants, et sa folie, ainsi justifiée par l'hérédité, ne l'est peut-être pas assez par sa manière d'être personnelle. L'auteur semble un peu trop dominé par son idée.

Quelle idée? De quelle *loi* s'agit-il ici? L'auteur ne conclut pas — du moins expressément. Il n'enseigne pas une doctrine. De la *loi*, il parle souvent, mais dans les sens les plus divers, et sans conclusion. Parfois il est question des lois naturelles, et de la diversité chaotique de la nature. Plus souvent, il est question de la loi morale, puissante sur les uns, si faible sur d'autres. Ou encore, la loi, c'est le déterminisme auquel sa nature personnelle soumet chacun de nous. « La loi de la vie consiste-t-elle précisément dans l'absence de lois? Vit-elle, cette loi de la vie, précisément dans les cœurs sans lois? » Cela est subtil et aboutit parfois presque à des jeux de mots. La conclusion que suggérerait le dénouement serait à la fois morale et fataliste.

§

Pelle le Conquérant est une très belle épopée ouvrière, qui devrait être traduite en français. C'est une œuvre énorme par ses dimensions, et qui n'est pas encore achevée avec le troisième volume, portant comme sous-titre: *la Grande Lutte*. Mais on pourrait résumer les deux premiers volumes, où sont racontées l'enfance, les origines paysannes et les années d'apprentissage de Pelle, et ne traduire complètement que ce troisième volume, et peut-être la suite...

Voici Pelle, tout jeune homme, à Copenhague (ce nom est un diminutif de Pierre, et l'épithète de Conquérant s'y accouple drôlement). Il découvre la grande ville. Logé dans une vaste bâtisse sombre et sale, occupée seulement par des misérables, vrais déchets de la vie, il travaille à domicile, comme cordonnier. Il observe, et, connaissant déjà la misère, il ne s'étonne pas. Mais il est jeune, ardent, plein de confiance en lui-même, et persuadé qu'un brillant avenir lui est réservé. Il n'est pas un résigné, il veut agir. Il s'inscrit à son syndicat, et bientôt, se donnant pour tâche d'aller trouver les camarades chez eux, il parvient à les grouper assez nombreux. Une grève partielle échoue, mais facilite sa propagande. Plus tard, par une tactique plus subtile, il réduit à merci un grand patron détesté. Il devient célèbre dans les milieux syndicaux. Il propose un plan de confédération des organisations ouvrières, qui est adopté, et devient ouvrier d'usine. Un grand lock-out est déclaré, auquel les ouvriers

répondent par des grèves qui augmentent peu à peu le nombre des chômeurs. Il s'agit de maintenir la cohésion des ouvriers, malgré la misère, les plaintes des femmes, le découragement croissant, les hautes payes dans les quelques usines que les patrons fédérés essayent de maintenir en activité. Pelle, organisateur instinctif des foules, orateur écouté et aimé, est présent partout, ranime les courages, et réussit, ayant rasé ses moustaches, à se faire embaucher dans la principale usine où les jaunes sont internés, et les entraîne vers les camarades. Ce succès, et un commencement de grève de services publics essentiels, amènent la signature d'une paix consacrant le *statu quo*, mais reconnaissant le syndicat : presque une victoire, car on était à bout de forces, et l'on commençait à craindre la complète déroute. Aussi, la veille de la rentrée au travail, une immense manifestation traverse la ville, montrant la cohésion ouvrière accrue, et Pelle y apparaît comme un triomphateur. — Il n'en est pas plus fier. Le succès est mince, et l'échec, un instant, a semblé très probable : sur lui pesait la responsabilité principale de la prolongation de la lutte. Et puis, il est marié, et il vient de découvrir que sa femme, pour faire supporter la misère aux enfants, et à lui-même, s'est vendue. Il va lui-même se livrer à la police, sachant qu'on a su édifier contre lui une accusation de fabriquer de faux billets de banque.

Il est difficile de donner une idée nette de ce livre touffu, plein de faits et de portraits, sentimental et âpre, enthousiaste et sec, profondément humain par sa diversité même. C'est, avant tout, un roman ouvrier. Il n'y est question que des ouvriers et de la vie ouvrière. Les décisions des patrons, ou du gouvernement, nous ne les voyons pas prendre, nous voyons seulement l'effet qu'elles produisent sur les ouvriers. En de très rares occasions, trois ou quatre tout au plus, nous avons devant nous un patron, ou un ingénieur, et ils apparaissent comme venus d'un monde étranger, très lointain, où l'auteur ne nous fait pas pénétrer.

Mais, pour tracer un tableau de la vie ouvrière, il était difficile de faire grouiller un plus grand nombre de personnages, et si variés, en donnant à chacun une personnalité si précise, depuis le vieux secrétaire d'un syndicat ancien et respecté, homme de devoir strict, heureux de jouir d'une aisance relative, chez qui s'est développé un esprit assez juridique et fort autoritaire, jusqu'aux lamentables et pittoresques débris d'humanité, tombés dans les derniers bas-fonds.

Pas de théories : c'est un récit continu. Les différences profondes dans les idées se manifestent par les manières de vivres et d'agir, beaucoup plus que par des discussions entre hommes plus capables de sentir que d'exprimer. Et pourtant ces différences se marquent net-

tement; elles tiennent parfois à la variété, même parmi les ouvriers, des situations sociales, ou à l'âge, ou aux origines, ou bien elles tiennent aux particularités individuelles. Et ces idées se modifient selon l'impression passagère. Sans qu'à aucun moment il soit question ni de réformisme, ni de syndicalisme, ni d'antipatriotisme, ni de socialisme « scientifique » ou autre, toutes ces doctrines sont entrevues, mais présentées comme instinctives, donc justifiées, au moins psychologiquement. MM. Andersen Nexœ n'aurait-il aucune opinion personnelle? Son impartialité n'est évidemment pas le fait d'un dilettante, d'un simple curieux, au fond indifférent. Serait-il un fataliste, dont l'optimisme ferait confiance à la confusion même des idées ouvrières? Un ouvrier, camarade d'enfance de Pelle, semble exprimer les tendances de l'auteur : grand liseur, instruit à la fois par les livres et par un examen plus attentif et minutieux des misères qu'il coudoie, il est surtout préoccupé de la nécessité, dans l'intérêt de la lutte ouvrière, d'un progrès intellectuel et surtout moral. Mais l'auteur ne s'est permis qu'une indication discrète, qui ne trouble pas l'objectivité de son ouvrage.

Je ne sais rien sur M. M. Andersen Nexœ. Mais on ne peut guère douter qu'il est d'origine mi-paysanne, mi-ouvrière, et qu'il a beaucoup mis de lui-même dans ces deux personnages : Pelle, et son camarade Morten, d'ailleurs pareils par la bonté simple, l'indulgence humaine. Mais, tandis que le premier représenterait les aspirations, les ardeurs plus imaginées que réelles, les désirs irréalisés de l'auteur, je suppose que le second lui ressemble davantage.

P.-G. LA CHESNAIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme.

Dr Géraud Bonnet : *Précis d'Auto-Suggestion volontaire;* Rousset. 3 50

Eudes Picard : *Manuel synthétique et pratique du Tarot;* Daragon. 5 »

Histoire

Baron Yves de Constantin : *Le Comte D. de Beauregard;* Libr. du xxe siècle. » »

Hector Fleischmann : *Joséphine infidèle;* Méricant. 3 50

Hector Fleischmann : *Mme de Polignac et la Cour galante de Marie-Antoinette;* Bibliothèque des Curieux. 12 »

Arthur Loth : *L'Echec de la Restauration monarchique en 1875;* Perrin. 7 50

Gustave Schlumberger : *Mémoires du commandant Perrat;* Plon, Nourrit et Cie. 7 50

Jurisprudence

Gustave Aron : *Les Grandes Réformes du droit révolutionnaire;* Larose. 2 50

Littérature

Jean Bernard : *La Vie de Paris;* Lemerre. 3 50

A. Bossert : *Essais sur la Littérature allemande,* 2ᵉ série ; Hachette. 3 50

Georges Frilley : *L'Inde. La Littérature sanscrite;* L. Michaud. 2 »

André Gide : *Le Retour de l'Enfant Prodigue;* Bibliothèque de « l'Occident », 17, rue Eblé. 12 »

Victor Giraud : *Blaise Pascal;* Hachette. 3 50

Remy de Gourmont : *La Culture des Idées,* nouv. éd.; « Mercure de France ». 3 50

Georges Le Gentil : *Les Revues littér. de l'Espagne pendant la première moitié du XVIIᵉ s.;* Hachette. » »

Georges Le Gentil : *Le Poète Manuel Breton de los Herreros et la Société espagnole de 1830 à 1860;* Hachette et Cⁱᵉ. 10 »

Jean Plattard : *L'Œuvre de Rabelais ;* Champion. » »

Raoul Vèze : *Les Poètes latins ;* Louis Michaud. 2 »

Raoul Vèze : *La Grèce littéraire ;* Louis Michaud. 2 »

Raoul Vèze : *Les Prosateurs latins ;* Louis Michaud. 2 »

Mélanges de Philologie romane et d'histoire littér. offert à M. Maurice Wilmotte... à l'occasion de son 25ᵉ anniversaire d'enseignement; Champion, 2 vol. » »

Musique.

C. Francis Caillard et José de Bérys : *Le Cas Debussy;* Falque. 2 »

Poésie

M. Cancel : *La Visiteuse;* Messein. 2 »

G. Carducci : *Œuvres poétiques,* choisies et commentées par Guido Mazzoni et Giuseppe Picciola, trad. par A. Lava ; Delagrave. » »

Henri Delisle : *Au Large ;* édition du « Beffroi ». 3 50

Alphonse Gaillard : *Echos des Monts Jura;* Plon. 3 50

Etienne Marcenac : *Quenouilles et Musettes;* Stock. 3 50

J. Mariel : *Appareillages ;* Sansot. 3 50

Anselme Mortreuil : *Les Filles d'Eve;* Messein. 3 50

Jean Riquebourg : *Les Héroïsmes ;* Lemerre. 3 50

Gabriel Volland : *La Flûte d'Ebène ;* Fasquelle. 3 50

Philosophie

E. de Cyon : *Dieu et Science,* essai de psychologie des sciences ; Alcan. 7 50

Albert Dauzat : *La Vie du Langage ;* Colin. 3 50

Antonin Eymien : *Le Gouvernement de Soi-même ;* Perrin. 3 50

Emile Faguet : *La Démission de la morale ;* Société française d'imprim. et de libr. 3 50

Péladan : *La Philosophie de Léonard de Vinci ;* Alcan. 2 50

Questions morales.

Jules Huré : *Les Assises sociales universelles ;* Soc. franç. d'imprim. 3 50

Roman

Fernand Aubier : *Amour sacré ;* Méricant. 1 50

Georges Beaume : *Moutier le Député ;* Juven. 3 50

Léopold Courouble : *La Famille Kaekebroeck à Paris ;* Bruxelles, Lacomblez. 3 50

André Delcamp : *Princesse de rêve;* Pierre Douville. 3 50

Edmond Deschaumes ; *La Femme à la tête coupée;* Fasquelle. 3 50

Prosper Dor : *La Roche Tarpéienne;* Messein. 3 50

Jean de Floville : *Eros ;* Plon. 3 50

M. Gorki : *L'Espion,* trad. par Serge Persky ; Lib. des Annales. 3 50

Lucien Jean : *Parmi les Hommes,* Notice de Georges Valois ; « Mercure de France ». 3 50

Rudyard Kipling : *La Cité de l'Epouvantable Nuit,* trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Tancrède Martel : *Rien contre la Patrie,* Ollendorff. 3 50

Armando Palaccio Valdes : *La Foi,* trad. et préface par J. Laborte ; Libr. des « Annales ». 3 50

J. Perrin : *Brocéliande ;* Fasquelle. 3 50

Ch. de Pomairols : *Ascension ;* Plon. 3 50

Roger Régis-Lamotte : *Mam'selle H.P.,* « L'Ed. Moderne ». 3 50

Jules Sageret : *Paul le Nomade ;* Calmann-Lévy. 3 50
Alfred de Sauvenière : *L'Enlèvement ;* Libr. universelle. 1 25
Jacques Trève : *Le Royaume des Ombres ;* Libr. Universelle. 3 50
Ramon del Valle-Inclan : *Mémoires du Marquis de Bradomin,* trad. par Ch. Barthez ; Ambert. 3 50

Sociologie

Aimé Berthod : *P.-J. Proudhon et la propriété ;* Giard et Brière. 3 »
Maurice Boigey : *Ateliers de travaux publics et détenus militaires ;* Maloine. 4 »
Emile Faguet : *Le Culte de l'Incompétence ;* B. Grasset. 2 »
William Fontalirant : *Etude critique du système électoral actuel,* etc. ; Giard et Brière. 1 »
H. Gilis : *La Comptabilité rationnelle et pratique en matière commerciale,* etc. ; Giard et Brière. 3 »
Robert Guillou : *Essai sur le XX^e^ siècle ;* Poméon. 3 50
Edmond Lamouzelle : *Essai sur l'Administration de la ville de Toulouse à la fin de l'Ancien Régime* (1783-1790) ; Giard et Brière. 2 50
Paul Théodore-Vibert : *Le Rachat de l'Ouest ;* Schleicher. 5 »
*** : *La Loi de l'Etre* : B. Grasset. 2 »

Théâtre

Vittorio Alfieri : *Philippe II,* trad. en vers français par E. Foissac ; G. Crès. » »
Edmond Got : *Journal, 1822-1901,* I ; Plon. 3 50
Valentine Thomson : *La Vie sentimentale de Rachel ;* Calmann-Lévy. 3 50

Voyages

Eugène Aubin : *En Haïti ;* Colin. 5 »
Arthur Roné : *L'Egypte à petites journées ;* Jouve. 25 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un monument à Napoléon sur le Rhin. — Douze proverbes coréens. — Le jubilé du Kommersbuch. — Pour la liberté de l'Art. — Un théâtre populaire. — Les fêtes de Béziers. — Société des Artistes Rouennais. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Un monument à Napoléon sur le Rhin. — La *Pierre de Napoléon,* comme on l'appelle dans le peuple, le seul monument en l'honneur de Napoléon qui existe encore en l'Allemagne, se trouve à l'écart des routes fréquentées, près du bourg d'Offenheim, dans la Hesse rhénane. C'est une pyramide triangulaire, tronquée, d'un mètre de haut, entourée d'arbres et d'arbustes, sur une éminence d'où l'on domine la plaine qui s'étend jusqu'au Donnerberg. Elle porte, en latin, en français et en allemand, l'inscription : « *En souvenir de l'heureux mariage de Napoléon le Grand avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, 1^er^ avril 1810.* »

L'histoire du monument est curieuse. Elevé primitivement sur la place de la petite ville d'Azey, au moment du mariage de l'Empereur avec « l'Autrichienne », il disparut subitement une nuit, en 1814, après la chute de l'empire. En 1820 seulement, la pierre fut remarquée, à demi enfouie, par le maître-forestier Hofmann, de Mayence, qui chargea le forestier Lavalle de la déterrer. Ce Lavalle, descendant d'une famille d'émigrés et admirateur passionné de Napoléon, prétendit être celui qui avait distrait et caché le monument, pour le préserver de la destruction. Hofmann, forestier épris d'histoire, résolut de conserver le souvenir à la postérité et s'adressa à ses supérieurs. Le grand-duc de Hesse, le même Louis I^er^ qui venait d'autori-

ser à Kostheim le maintien de la fête de l'Empereur (15 août) en disant qu' « il respectait la fidélité et la reconnaissance partout et en tout temps chez tout le monde », permit de dresser la pierre à l'endroit où on l'avait retrouvée. On y ajouta une inscription latine pour rappeler que ce furent les *silvarum præpositi* hessois qui s'acquittèrent de cette pieuse besogne.

§

Douze proverbes coréens. — La revue *Tchao-sien* publie les douze proverbes suivants qui, d'après elle, font partie du bagage littéraire usuel de tout Coréen et, comme tels, ont passé dans la conversation de tous les jours. Nous les donnons à titre de curiosité, quoique la traduction en atténue considérablement la saveur originale :

1° La plaisanterie poussée à l'extrême tourne à l'offense.

2° Ecouter, c'est du poison ; ne pas écouter, c'est le remède.

3° Même dût-on vivre vautré sur du fumier de cheval, il vaut encore mieux être en vie.

4° Manger des poires et se nettoyer les dents.

5° Quand ce serait même notre propre épée, si elle se trouve dans le fourreau d'autrui, on n'en peut disposer à son gré !

6° Lécher la citrouille à l'extérieur.

7° Dans un combat de baleines, une écrevisse.

8° Toute vallée qui garde des enfants peut faire supposer qu'elle cache un tigre.

9° Tel est forgeron qui ne possède pas de couteau.

10° L'aveugle qui entend appeler les aveugles « aveugles » se fâche.

11° Savoir parfaitement préparer le riz bouilli et y laisser choir la morve de son nez.

12° Quelque tourment d'esprit que l'on se donne, il est impossible que le chas de l'aiguille et le fil ne fassent qu'un.

§

Le jubilé du Kommersbuch, le livre de chansons des étudiants allemands. Il va avoir sa 100e édition ; du moins le plus populaire et le plus répandu de tous, celui que publiaient Friedrich Silcher et Ludwig Erk depuis 1858 chez Moritz Schauenburg à Lahr, l'*Allgemeine deutsche Kommersbuch*, celui qu'on appelle familièrement la *Bible de Lahr*.

Ce volume n'est cependant pas seul de son espèce : il a eu des précurseurs. Le premier recueil de Kommers parut à Halle, en 1781, sous le titre *Chants d'étudiants*, réunis et corrigés par Ch. W. Kindleben ; il fut suivi, en 1782 et 1795, du *Recueil académique de chansons*, en deux volumes, d'Aug. Niemann ; une autre réunion de *chansons à boire et ... à manger* (c'est la seule traduction, *Kommers* voulant dire banquet), de 1791, portait le nom de J.-C. Rüdiger ; la *Gerbe d'aimables chants de Burschen*, de 1794, était glanée et liée par Herkules Ranfseisen. Mais la publication de Schauenburg est seule devenue classique. C'est même le véritable « canon » de tous les chants, gais et graves, humoristiques et sentimentaux, des Sociétés d'étudiants en Allemagne.

L'édition jubilaire sera revue et complétée par le savant historien Prof. Dr Edouard Heyck.

§

Pour la liberté de l'Art. — Sous les auspices de la Société des « Amis de Carrière », Me José Théry a fait, le 4 mars dernier, à la mairie du sixième arrondissement, une conférence au sujet du projet de loi de M. Bérenger réclamant pour les sociétés privées, parmi lesquelles la ligue contre la licence des rues, le droit de poursuite directe contre les auteurs d'œuvres jugées contraires aux bonnes mœurs. Me José Théry a montré en termes excellents et par des arguments impressionnants les dangers qu'une pareille loi, si elle était adoptée, ferait courir à l'art et aux artistes. Comme pour illustrer d'un exemple frappant cette conférence, M. Willette est venu exposer ensuite comment il faillit par deux fois être poursuivi. Puis M. Charles Morice, qui présidait cette intéressante séance, a donné lecture de l'ordre du jour suivant, qui a été adopté à l'unanimité :

3oo personnes réunies sous les auspices de la Société « les Amis de Carrière », après avoir entendu MM. José Théry et A. Willette, protestent contre la proposition de loi tendant à conférer à des associations le droit de poursuite directe ; déclarent que les intérêts de la pensée réclament le droit à la plus grande liberté, et s'opposent à ce que des entreprises de particuliers puissent l'entraver d'une façon quelconque.

§

Un Théâtre populaire. — M Yvanhoé Rambosson vient de créer un *Théâtre populaire lyrique et dramatique* qui tiendra le milieu entre l'ancien « Théâtre d'application » et le fameux « Théâtre Populaire » qu'on n'a pas encore réalisé jusqu'ici. *Le Théâtre Populaire lyrique et dramatique* a pour but de donner tantôt gratuitement, tantôt à des prix réduits ou minimum, des représentations de chefs-d'œuvre du répertoire dramatique et lyrique et parfois aussi des pièces nouvelles. Ce théâtre sera nomade et fonctionnera tour à tour à Paris, en banlieue ou en province. Les personnes que l'entreprise intéresse peuvent écrire dès maintenant à M. Yvanhoé Rambosson ou s'adresser à lui, 6, rue de l'Orient, Paris, le samedi entre 5 et 7 heures.

§

Les Fêtes de Béziers. — Le Dr Charry, directeur des Arènes de Béziers, vient d'arrêter le programme des fêtes de l'été prochain.

Les 21 et 23 août, répétition générale et première représentation d'*Héliogabale*, poème de M. Emile Sicard, musique de M. Déodat de Séverac. Cette tragédie lyrique inédite, dont le protagoniste sera créé par M. de Max, sera en outre interprétée par M. Franz et Mlle Le Senne, de l'Opéra, Mlle Madeleine Roch et M. Alexandre, de la Comédie-Française, Mmes Lucie Brille, de l'Odéon, et Marcelle Schmitt, MM. Henri-Perrin, Hervé, etc... Les danses seront exécutées par un corps de ballet de soixante danseuses et par Mlle Stassia Napierkowska, de l'Opéra-Comique, première danseuse étoile, et Mlles Mary Le Gall, de la Gaîté Lyrique, et Ea Karité.

L'orchestre et les chœurs seront sous la direction de M. Hasselmans, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique. L'exécution du décor a été confiée à M. Ronsin.

Les fêtes se termineront le 28 août par une représentation populaire de *Carmen*.

§

Société des Artistes Rouennais. — Le vernisssge de la 4e Exposition de la Société des Artistes Rouennais, au Musée de Peinture de Rouen, aura lieu le 9 avril. L'exposition fermera le 9 mai. Concerts tous les dimanches.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA CULTURE DES IDÉES, nouvelle édition, par Remy de Gourmont (*Du Style et de l'écriture. La Création subconsciente. La Dissociation des idées. Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence. Le Paganisme éternel. La Morale de l'amour. Ironies et Paradoxes*). Vol. in-18, 3.5o.

PARMI LES HOMMES, par Lucien Jean, avec notice par Georges Valois (*Nouvelles. Petits caractères. Petites gens de la Cité. Notes. Carnet de route. Le Romantisme nietzschéen*). Vol. in-18, 3.5o.

MUSES ROMANTIQUES : MADAME D'ARBOUVILLE, D'APRÈS SES LETTRES A SAINTE-BEUVE, 1840-1850, documents inédits, par Léon Séché. Vues et autographe. Vol. in-18, 3.5o.

POÈMES ET POÉSIES, par John Keats, traduction précédée d'une étude par Paul Gallimard. Vol. in-18, 3.5o.

OSCAR WILDE (*In Memoriam* (*Souvenirs*). *Le « De Profundis »*), par André Gide. Vol. in-18, 1 fr.

§

Le Sottisier universel.

En raison de notre collaboration au premier de ces concerts, nous n'en rendrons pas compte ; il nous sera d'autant plus facile de parler de celui auquel nous n'assistions pas. — *Courrier de la Champagne*, 28 février.

Aller, après avoir bien mangé, se plonger dans une cuve d'eau bouillante à 40° et même 45° est une coutume, etc. — JOSEPH DAUTREMER : *L'Empire Japonais et sa vie économique*, p. 72.

La nature est la grande école. Remarquez qu'à tous ses guerriers, du lion au coq, elle a donné le panache. — *Le Matin*, 3 mars.

Une heure était prise chaque jour par ses soins ménagers. Une autre heure plus brève était consacrée à la toilette de la jeune femme. — COLETTE YVER : *Les Dames du Palais*, p. 122.

A la fin de sa carrière, Sarah Bernhardt veut devenir auteur dramatique. Elle a terminé une pièce intitulée : *Le Cœur d'une Femme* (*sic*). L'écrivain français très connu Théophile Gautier, après avoir lu la pièce, a déclaré que c'est une œuvre remarquable, et qu'on voit que la grande artiste a vécu les terribles passions qu'elle présente dans cette pièce. — *Petersbourgskaïa Gazeta*, n° 37, du 7-20 février.

Le statuaire Préault appelait Mme de Tourbay « une femme de feu » à cause de ses yeux profonds et glauques comme l'eau de mer. — *La Revue*, 15 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo

MERCVRE DE FRANCE

VERS ET PROSE

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR :
PAUL FORT

RÉDACTEUR LITTÉRAIRE :
JULIEN OCHSÉ

JULES RENARD
ÉMILE VERHAEREN, HENRI DE RÉGNIER, JEAN MORÉAS
JEAN VIOLLIS : *Étude sur* CHARLES-LOUIS-PHILIPPE
JULIEN OCHSÉ, EDMOND GOJON, FERNAND OCHSÉ
ÉMILE BERNARD : *Étude sur* ÉLÉMIR BOURGES, PAUL LECLERCQ
A.-FERNAND HEROLD, GABRIEL MOUREY
LOUISE BRESLAU, FRANÇOIS FOSCA
ALBERT SAINT-PAUL, CHARLETTE ADRIANNE, ANDRÉ SALMON
PAUL FORT

Notes PAR FERNAND OCHSÉ, JULIEN OCHSÉ, LOUIS MANDIN
EDMOND JALOUX, T. DE VISAN, LOUIS THOMAS, CIOLKOWSKI

TOME XX
Cinquième année

JANVIER
FÉVRIER-MARS 1910

ABONNEMENT
France : 10 fr.; *Étranger :* 12 fr.

ABONNEMENT DE DEUX ANS
France : 17 fr.; *Étranger :* 21 fr.

Les abonnements à **"VERS ET PROSE"** *partent du mois d'Avril*

15, RUE RACINE, PARIS (VI^e^)

5e ANNÉE

POESIA

5e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tous pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Viélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stuart Merrill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès, — Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ada Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Enrico Cavacchioli, — Federico De Maria, — Paolo Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

par fascicule in-8 raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacun

IXe ANNÉE — 1909

Dirigée par E. PEILAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

La **Revue de Philosophie** embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de la philosophie et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, des sciences physiques, de la biologie et des sciences morales.

Chaque livraison contient : 1° Des articles originaux; 2° Des revues générales; 3° Des analyses et comptes rendus; 4° Une revue des périodiques français et étrangers; les sommaires des principales revues de l'Europe et de l'Amérique; des comptes rendus des sociétés philosophiques et scientifiques; 5° Une revue de l'enseignement philosophique qui a pour but de mettre les professeurs en relations les uns avec les autres et de les tenir au courant de tout ce qui intéresse l'enseignement philosophique secondaire ou supérieur, en particulier des orientations les plus récentes; 6° Des fiches bibliographiques sur les sujets donnés.

Prix de l'Abonnement.	France.....	20 fr. »
	Union postale.....	25 fr. »
Prix du Numéro : des années 1900-1903.....		3 fr. ; à partir de 1904..... 2 fr. 50
Prix de la Collection	1re année 1900-01, 1 vol. in-8° raisin de 800 pages..	16 fr
	2e — 1902 1 — — —	16 fr
	3e — 1903 1 — — —	16 fr
	4e — 1904 2 — — —	25 fr

Pendant les trois premières années la *REVUE DE PHILOSOPHIE* ne paraissait que tous les deux mois.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

COLLECTION

LES HOMMES ET LES IDÉES

Volumes in-16 à 0 fr. 75

Henri de Régnier et son OEuvre, par Jean de Gourmont.

La Naissance et l'Évanouissement de la Matière, par la Dr Gustave Le Bon.

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse, Essai sur l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIII[e] siècle, par Remy de Gourmont.

François Coppée et son OEuvre, par Gauthier Ferrières.

Les Harmonies de l'Evolution terrestre, par Stanislas Meunier, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

La Révolution russe et ses résultats, 1904-1908, par P.-G. La Chesnais.

Magnétisme et Spiritisme, par Gaston Danville.

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature, par Edmond Pilon.

Le Génie et les Théories de M. Lombroso, par Etienne Rabaud.

La Question d'Homère. Les Poèmes Homériques, l'Archéologie et la Poésie populaire par A. van Gennep, suivie d'une Bibliographie critique par A.-J. Reinach.

La Pensée de Maurice Barrès, par Henri Massis, avec un portrait et un autographe.

L'intelligence et le Cerveau, par Georges Matisse.

Remy de Gourmont et son OEuvre, par Paul Delior, avec un portrait et un autographe.

Gustave le Bon et son OEuvre, par Edmond Picard, avec un portrait et un autographe.

Jules Renard et son OEuvre, par Henri Bachelin, avec un portrait et un autographe.

Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire d'après les Naturalistes allemands, par L.-L. Trouessart.

Le Salaire, ses Formes, ses Lois, par Christian Cornélissen.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Facultés données aux voyageurs pour se rendre sur l'une des plages de Bretagne desservies par le réseau d'Orléans

1° **Billets d'Aller et Retour individuels.** Ces billets de toutes classes, **valables 33 jours**, avec faculté de prolongation moyennant supplément, sont délivrés du Jeudi qui précède la fête des Rameaux au 31 Octobre, à toutes les stations du réseau d'Orléans pour les stations suivantes :

Saint-Nazaire, Pornichet, Escoublac-la-Baule, Le Pouliguen, Batz, Le Croisic, Guérande, Quiberon, Saint-Pierre-Quiberon, Plouharnel-Carnac, Vannes, Lorient, Quimperlé, Concarneau, Quimper, Pont-l'Abbé, Douarnenez et Châteaulin.

Réduction de 20 à 40 0/0 suivant la classe et le parcours.

2° **Billets d'Aller et Retour collectifs de famille, en 1re, 2e et 3e classes,** délivrés, aux familles d'au moins trois personnes, de toute station du réseau à **toute station balnéaire du réseau située à 60 kilomètres** au moins du point de départ.

a) **SAISON de PRINTEMPS**

Du Jeudi qui précède la Fête des Rameaux au 25 Juin.

Validité : 33 jours, 2 prolongations facultatives de 15 jours, moyennant supplément.

b) **SAISON D'ÉTÉ**

Du 25 Juin au 1er Octobre.

Validité : jusqu'au 5 Novembre.

Réduction des aller et retour pour les trois premières personnes, de **50 0/0** pour la quatrième et **75 0/0** pour la cinquième et les suivantes.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Faculté pour le chef de famille de rentrer isolément à son point de départ. Délivrance à un ou plusieurs membres de la famille de cartes d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

En outre, pour les billets de saison d'été, les membres de la famille au-dessus de trois personnes ont la faculté d'effectuer isolément leur voyage à l'aller et au retour en acquittant au guichet le prix d'un billet militaire.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Département de la Seine, Terrains de Mazas

A adjer s. 1 ench., ch. des not. Paris, 5 avril 1910.

2 TERRAINS d'**ANGLES** : 1° r. **Michel-Chasles** et **Traversière**, 366 m ; 2° rues **Abel** et **Legraverend**, 439 m. **M. à pr. : 280** f. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

2 MAISons : 1° **R. Frémicourt, 11.** Rev. br. 7.084 fr. **M. à pr. : 60.000** fr. ; 2° **R. Frémicourt, 45** et **45** *bis*. Rev. br. 3.008 fr. **M. à pr. : 25.000 fr.** A adj. ch. not., 5 avril 1910. Me BOURDEL, not., 30, r. Général-Beuret.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Suppression du délai et du droit de transmission aux points de jonction Etat-Ouest

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat a l'honneur de porter à la connaissance du public les modifications suivantes, conséquences immédiates de l'incorporation du réseau de l'Ouest aux Chemins de fer de l'Etat :

En premier lieu, les délais (trois heures en grande vitesse, vingt-quatre heures en petite vitesse), que fixent les arrêtés ministériels pour la transmission des transports de toute nature, passant d'un réseau sur un autre par une gare commune, sont supprimés à tous les points de jonction Ouest-Etat. Au point de vue des délais, les transports empruntant les deux réseaux sont donc considérés comme ne parcourant qu'un seul réseau.

De même pour les expéditions transitant d'un réseau à l'autre qui acquittaient un droit de transmission fixé à 0 fr. 40. Depuis le 1er Janvier 1909, ce droit n'est plus perçu aux points de transit Etat-Ouest.

Rappelons que les gares de jonction des deux réseaux sont celles d'Auneau-Ville, Chartres, La Loupe, Nogent-le-Rotrou, Connerré-Beille, Angers-Maître-Ecole et Nantes-Etat.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

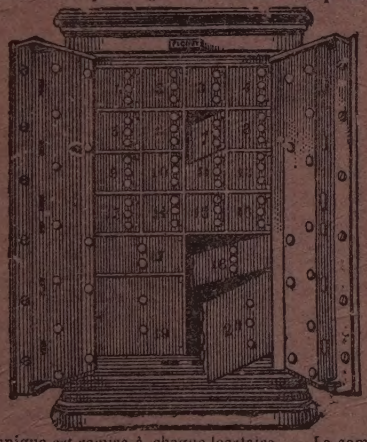
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.